

ESSAI
SUR
LES ERREURS
ET LES
SUPERSTITIONS.

Par M. L. Castillon

A AMSTERDAM,
Chez Arckée & Merkus.



M. DCC. LXV.

*Sic volvenda aetas commutat tempora rerum:
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore;
Porro aliud succedit, & ex contemptibus exit.
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, & miro est mortalis inter honore.
Lucret. Lib. V. Vers. 1274.*

PRÉFACE.

Si tous les hommes étoient persuadés que l'amour de la vérité vaut autant que la science ; s'il y avoit quelque mérite à lutter contre l'erreur, à s'élever contre des préjugés nuisibles, à combattre des superstitions proscrites par les mœurs, les loix, la religion, & cependant adoptées encore par le plus grand nombre ; je croirois avoir acquis des droits à l'indulgence du Public. Je croirois mériter le suffrage des ames honnêtes, si pour en être estimé il suffisoit toujours d'avoir prouvé combien on désire de l'être. C'est aux personnes éclairées à me juger ; mais avant, qu'elles daignent observer que je n'ai écrit que pour celles qui ne sont pas instruites. Ce n'est pas qu'on ne trouve peut-être bien des épines, bien de l'obscurité dans les deux premiers chapitres de cet Essai ; mais avant que d'indiquer & de combattre les erreurs & les superstitions, j'ai cru devoir remonter à leur source, et j'avoue de bonne foi, que je n'ai pas pu moi-même y arriver sans ennui. Qu'on ne regarde donc ces deux chapitres que comme une route pénible, aride, fatigante ; mais la seule qui puisse conduire le Lecteur dans la vaste pays des erreurs ; théâtre dont la vue seroit aussi trop affligeant, s'il n'étoit pas quelquefois agréable à considérer, par la variété des scènes qui s'y passent, & par leur singularité.

Quelques réflexions que j'avois insérées dans un ouvrage périodique, m'ont fait naître l'idée de cet Essai. M. le Docteur Brown, Ecrivain très-ingénieur, Philosophe éclairé, a donné, il y a quelques années, un [*Traité des erreurs populaires*](#). Mon ouvrage commence où le sien finit. M. Brown prouve, par de très-bons raisonnemens, la folie de ces erreurs, j'en démontre

l'absurdité par l'histoire des maux & des progrès qu'elles ont faits. Ces deux ouvrages, comme on voit, n'ont donc rien de commun. Je ne parle que d'un petit nombre d'erreurs, la plûpart méprisées dans les villes, mais malheureusement accréditées dans les campagnes, où réside, quoiqu'on dise l'orgueil, la classe de Citoyens la plus estimable, parcequ'elle est la plus utile, la plus nécessaire, la plus essentielle. La tranquillité de l'esprit & la saine raison sont aussi importantes au Laboureur, qu'au Sçavant & au Guerrier. Mais comment le Laboureur pourroit-il la connoître cette douce tranquillité, cette saine raison ? quand mille préjugés tyrannisent son ame ; quand les erreurs & les superstitions viennent à tout instant porter le trouble dans son imagination, l'allarme & l'effroi dans son cœur. Je voudrois n'en avoir détruit qu'une de ces erreurs, fut-ce même la plus légère, la moins pernicieuse: je ne m'en flatte point. J'ai voulu seulement donner à des Ecrivains mieux instruits l'idée d'un ouvrage que je desespère de voir jamais paroître. Quelle réconnoissance ne mériterois pas celui qui tenteroit de prémunir les hommes contre toute sorte d'erreurs, contre l'infinité de préjugés, de fables, de superstitions ?

Au-reste, si, contre mon attente, je trouvois des Censeurs qui voulussent me supposer de mauvaises intentions ; qui prissent pour des réflexions satyriques & des allusions indécentes les faits que j'ai cru devoir rapporter ; je leur déclare par avance, que je déteste la satire ; que j'ai assez de respect pour la religion, les établissemens & les personnes qui lui sont consacrés, pour regarder comme un crime tout ce qui pourroit tendre à affoiblir la confiance & la vénération qui leur sont dues. Je proteste donc que je n'ai entendu combattre que des erreurs & des superstitions condamnées par la religion même, proscrites par les loix, réproouvées par la philosophie.

Si, malgré cet aveu, l'on s'obstine à trouver des allusions dans cet Essai ; si l'on veut absolument qu'il me soit échappé des traits

mordans : que j'aie écrit dans la vue de désprouver, de blamer, ou d'offenser, il me reste encore une réponse à faire à mes Censeurs : je leur dirai, Lecteurs trop soupçonneux, ne lisés pas mon ouvrage, il n'est pas fait pour vous ; ne lisés aucun livre; toute lecture vous est pernicieuse. *Ce n'est point la liqueur qui est corrompue, a dit l'illustre M. de Montesquieu, c'est le vase.*

ESSAI

SUR

LES ERREURS

ET LES SUPERSTITIONS.

CHAPITRE I.

De l'erreur & de l'incertitude des jugemens.

UN Voyageur trop imprudent s'est égaré dans les sinuosités d'une vaste forêt, dont il ne connoit ni les détours ni les issues. Il s'arrête, il hésite, il délibère, & prenant une route au hasard, il marche, se fatigue, s'excède, & revient, sans s'en appercevoir, mille fois sur ses pas. Le silence du lieu, l'obscurité de la nuit, la crainte de s'engager trop avant, l'agitent, le tourmentent. Inquiet, abattu, épuisé, il ne sçait où il est, où il va, comment sortir de l'horreur de ce labyrinthe, quand tout-à-coup, une pâle lumière se montre dans l'éloignement : elle lui sert de phare ; il sent renaître dans son ame le calme & l'espérance : il part ; rien ne l'arrête ; il ne lui reste plus que quelques pas à faire ; quand s'éteignant aussi soudainement qu'elle s'étoit allumée, cette foible clarté disparoit, & le laisse dans d'épaisses ténèbres. Le phosphore perfide l'a conduit au bord d'un précipice ; il tombe, roule, & va se perdre dans les profondeurs de l'abîme.

En vain l'amour propre s'efforce de nous persuader que nous n'avons à craindre ni les mêmes dangers, ni le même destin. Interrogeons notre raison, consultons l'expérience, nos sens

même ; nos sens qui nous ont si souvent trompés, ne nous disent-ils pas que chacun de nous ressemble à ce malheureux Voyageur ? Etrangers, isolés, égarés dans un monde, & au milieu d'une foule d'objets que nous ne connoissons pas, nous nous trainons péniblement dans ce ténébreux dédale, dans ce monde plein de préjugés & d'erreurs. Guidés par quelques météores, nous marchons dans l'incertitude, tandis que nous croyons suivre la route lumineuse qui conduit à la vérité. Mais bientôt déconcertée par sa propre insuffisance, la raison nous abandonne, la lueur qui la guidoit, s'évanouit, & nous restons ensévelis dans l'abîme incommensurable des systèmes & des erreurs.

Eh, comment pourrions-nous nous flatter de parvenir à quelque certitude ou morale, ou physique ? Nous n'avons que des moyens peu surs & évidemment incertains, pour juger des objets sensibles, & qui nous environnent. Nous n'avons que des idées confuses, imparfaites & très-mal déterminées sur les objets intellectuels. C'est cependant de ces deux sources qu'émanent la physique, la philosophie & toutes les sciences. Est-il donc étonnant qu'après la plus constante étude, nous ne trouvions en elles qu'erreur, incertitude, faux jour, obscurité ? S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que nous ayons reçu de la nature une raison qui doit nous éclairer & nous guider ; avouons de bonne foi, qu'on a prit avec bien du succès d'étranges soins pour la rendre inutile. Les premières étincelles de son flambeau n'avoient pas encore pénétré dans notre esprit, qu'on l'avoit déjà rempli du germe des idées qui nécessairement devoient nous égarer pendant le reste de la vie. Ces idées reçues dès le premiers momens de notre existence, ont jetté dans notre entendement de profondes racines ; elles se sont, pour ainsi dire, identifiées avec nous. Et si notre philosophie, nos principes, nos jugemens sont fondés sur ces fausses idées, ne faut-il pas que nos principes, nos jugemens, notre philosophie soient tout aussi faux qu'elles ?

Nous donnons des noms aux corps, des qualités à la matière: mais quelles règles avons nous pour juger des objets sensibles ? aucune ; il n'en existe point ; à moins qu'on ne donne ce nom à quelques idées disparates, que des impressions étrangères ont indestructiblement liées dans notre esprit, qui y demeureront unies, & qui seront dans la suite la règle de nos jugemens & de nos décisions. L'âge, les passions, l'amour propre nous ont persuadés que malgré leur incompatibilité ces idées sont autant de principes infaillibles: c'est donc sur eux, c'est uniquement d'après eux que nous examinons, que nous définissons, que nous analysons la nature & les propriétés des objets matériels: examen vague, fausses définitions, analyse inexacte. C'est encore d'après ces principes trompeurs que, vains de nos premières connoissances, nous osons nous élancer du monde sensible, qui nous est inconnu, dans le monde intellectuel, région plus inintelligible pour nous que la progression, l'éclat & effets de la lumière pour en aveugle de naissance. Ainsi trop animés par la soif insensée des nouvelles connoissances, nous quittons, pour ne plus y rentrer, la sphère très-bornée de nos lumières naturelles, & nous croyons nous élever à proportion que nous errons dans les espaces ténébreux, dans les déserts immenses des êtres intellectuels. Fatale ambition de connoître ce qu'une obscurité profonde dérober à nos yeux, c'est à toi qu'il faut rapporter l'origine de la philosophie, art cruel, science pernicieuse, qui au lieu d'éclairer les peuples, les a précipités dans un vaste océan de préjugés, d'erreurs & de superstitions ; superstitions qu'une philosophie & plus vraie & plus pure s'efforcera vainement dans la suite & de combattre & de détruire.

Ne pas se tromper, dit le Sage, c'est découvrir d'une manière claire, intime & convaincante la vérité d'une proposition, la nature, la forme & les qualités d'un objet. Reconnoître quelqu'autre manière de juger sainement, c'est marcher dans l'obscurité, c'est se jeter dans le torrent des illusions humaines.

Mais, depuis que l'on cherche, a-t'on fait quelque découverte ? existe-t'il quelque proposition dont la vérité soit universellement connue, irrévocablement fixée ? On se perd dans la confusion & la variété des opinions des Philosophes sur toutes les parties de la physique & sur toutes les branches de la morale. Chacun d'eux s'est flatté d'avoir pris, comme l'a dit M. de Fontenelle, la nature sur le fait ; chacun d'eux s'est flatté de lui avoir arraché ses secrets: toutefois, chacun la vûe sous des aspects différens ; & de cette diversité d'opinions se sont formées ces sectes innombrables de Physiciens, de Philosophes, opposés les uns aux autres, & dont les combats, les disputes n'ont servi qu'à repandre l'incertitude sur la science même dont ils ont prétendu connoitre les principes.

Toutes les causes de l'erreur, observe Locke, se réduisent à quatre ; au défaut de preuves, au défaut de pénétration pour s'en servir, au défaut de volonté pour en faire usage, aux fausses règles de probabilité. Examinez tous les sistêmes, & vous verrez que ceux qui les ont inventés, comme ceux qui les ont suivis, se sont toujours livrés, même sans le sçavoir, à ces quatre défauts, & qu'ils n'ont eu dans leurs décisions ni preuves, ni pénétration, ni volonté, ni règles. Aussi les mêmes questions agitées, discutées depuis tant de siècles, sont-elles aujourd'hui tout aussi neuves que la première fois qu'elles ont été proposées. Comment auroit-on pu les décider, ou seulement les approfondir ? On a commencé par vouloir connoitre les objets sensibles, avant que de sçavoir quel est en nous cet être intelligent qui juge & définit. Pleine ensuite des fausses notions que les sens lui avoient transmises, l'ame a voulu se replier sur elle-même, développer sa nature & le monde intellectuel auquel elle appartient; & elle n'en a pu juger que d'après la fausseté des principes, l'incertitude des règles & l'imperfection des idées dont l'esprit subjugué par les sens, l'avoit obligée de se servir à l'égard des objets du monde matériel. Ainsi trop ambitieux d'acquérir des connoissances, l'homme est resté inconnu à lui-même. En effet que sçait-il ?

CHAPITRE II.

Qu'est-ce que l'Ame ?

C'EST une grande question. Le premier qui la proposa fut un audacieux qu'il falloit immoler à la gloire des sciences & à l'honneur de la philosophie, dont il osa montrer l'écueil. De toutes les connoissances c'est, si l'on veut, la plus sublime que la métaphysique: mais prenons garde qu'à force de beauté, de majesté, d'élévation elle ne soit trop au-dessus de notre intelligence, qui elle-même est si fort au-dessus de nous. Rien ne me donne, je l'avoue, une plus grande idée de la raison humaine que les efforts qu'elle a faits pour déchirer le voile qui paroissoit devoir lui cacher éternellement les vérités métaphysiques. Car le génie n'eut il fait que soulever ce voile, en apparence impénétrable, ne seroit-ce pas beaucoup ? & n'est il pas bien glorieux d'avoir *visiblement* observée ce qui par sa nature ne peut être ni vû, ni touché, ni compris ? C'est donc une science très-belle, très-auguste que celle qui enseigne à concevoir l'être en général, & à définir sa nature ; à compter tous les points de l'imperceptible chaîne des vérités intellectuelles ; à corriger les perceptions des sens, qui ne peuvent en elles-mêmes être fausses, & qui ne sont que par les sens ; à découvrir la nature des substances immatérielles ; à s'élever au dessus des êtres créés ; à fixer, à circonscrire, s'il étoit possible, l'immensité de Dieu, ses attributs, son indivisibilité ; à définir, analyser, décomposer les choses purement spirituelles, c'est à dire, sans parties, sans consistance, sans matière: enfin, à juger des principes des

sciences & des arts par abstraction, & en les détachant des choses matérielles.

Toutefois, quels avantages les hommes ont-ils retiré de la métaphysique ? Les a-t'elle rendu plus sages, plus sçavans, plus heureux ? Suis-je plus éclairé pour avoir pénétré dans la vaste carrière, qui de principe en principe s'est ouverte devant moi ? Que m'ont appris tant de grands hommes, tant d'Ecrivains, tant de Dissertateurs, qui depuis plus de deux mille ans agitent les mêmes questions ? A m'égarer, à adopter, à rejeter, à caresser, & à détruire tour-à-tour les opinions des autres & les fantômes de mon imagination; à préférer la paix de l'ignorance aux vaines conjectures, à la confusion & à l'incertitude d'une science qui, malgré moi, me ramène sans cesse à la matière que je ne connois pas, aulieu de me conduire à l'intelligence ce que je ne puis connoître.

J'ai entendu dire que la métaphysique roule sur des objets qui n'ont rien de sensible, & qu'elle développe leur essence, leurs tributs & leur destination. j'ai senti qu'il étoit en moi un être immatériel qui pense, & qui raisonne. Je me suis cru intéressé à le connoître; j'ai étudié, j'ai lu, j'ai pâli sur les livres : quel secours y ai-je trouvé ? Quelles lumières ai-je acquises ? J'ai appris que depuis Thalés le Milésien, qui voulut expliquer la nature des êtres intellectuels, & qui n'expliqua rien, jusqu'au Poëte & sçavant Mallebranche qui a tenté de pénétrer dans les mêmes profondeurs, & qui souvent a pris l'effervescence de son imagination pour l'éclat de la vérité, personne encore n'a donné une définition exacte, une idée distincte de Dieu, de l'ame, de l'esprit, de l'instinct même, &c. Je me suis convaincu que l'homme qui croit voir & penser, est tout aussi aveugle à cet égard, & tout aussi borné que la taupe & l'onagre.

Un Ecrivain, l'ornement de ce siècle, la gloire de la France, & qui fera l'admiration de la postérité, a proposé, il y a un an, les

mêmes questions qui furent tant de fois agitées dans le Portique, & qu'on ne décida jamais. Il s'est adressé aux Sçavans, aux Docteurs, aux Philosophes & aux Littérateurs. Personne encore ne lui a répondu: car que répondre à de telles demandes ? Je voudrois, a-t'il dit, que quelqu'un me fit connoître ce que c'est que l'ame humaine : je voudrois sçavoir aussi ce que c'est que l'ame des bêtes ; je désirerois ensuite qu'on définit la végétation. Auroste, cet illustre Ecrivain a exigé des réponses exactes, & surtout intelligibles : il ne veut point des mots ; il cherche des raisons : mais où les prendre ? Ne le demandez pas aux Anciens ; car très-certainement ils vous accableront de définitions vagues au lieu de vos répondre.

Serez-vous, en effet, bien instruit, bien satisfait quand Epicure, Dicéarque, Aristoxène vous auront dit que l'ame est une qualité inhérente à la matière, dépendante des sens, altérable comme eux, & condamnée irrévocablement à périr avec eux ?

Serez-vous plus éclairé quand d'autres Philosophes plus raisonnables, il est vrai, mais tout aussi inintelligibles, vous auront appris que l'ame est une substance émanée du grande principe, ou du Tout, auquel il est prouvé qu'elle doit être réunie ?

Mais qu'est-ce, direz-vous, que cette qualité ? Qu'est-ce qu'une substance sans étendue, sans parties ? Comment est faire une émanation ? Qu'est-ce que ce principe ? Qu'est-ce que ce grand Tout ? *Hic murus aheneus esto.* ¹

C'étoit pourtant ainsi que s'exprimoient les Sages de la crédule antiquité : respectés, honorés, admirés en raison de la profonde obscurité de leur doctrine, que ne dirent-ils pas ? Suivant Thalés, l'ame n'est autre chose qu'une nature se mouvant toujours en soi-même. Point du tout, s'écrioit Pythagore, l'ame est un nombre qui a le mouvement en soi. C'est, ajoutoit Platon, une substance se mouvant soi-même & par un nombre harmonique. Plus sçavant &

moins lumineux le *divin* Aristote ne voyoit dans l'ame que l'acte premier d'un corps organique, ayant vie en puissance (*potentialiter*). Dicéarque étoit tout glorieux quand il avoit prononcé que l'ame est une harmonie & une concordance des quatre élémens. Que de folies publiées, reçues, accréditées, oubliées, & de nos jours renouvelées ! Qu'on imagine, disoit Bayle, la proposition la plus ridicule, & je m'engage à prouver qu'elle a été jadis gravement défendue.

A mon avis, de tous les Philosophes, le plus sensé, dumoins par intervalles, c'est Cicéron. Il est vrai néanmoins que, comme bien d'autres, il n'a pas de sentiment à lui. Je conviens aussi que Stoicien, Sophiste & Epicurien tour-à-tour, tantôt il soutenoit publiquement, & devant le Sénat, que l'ame n'est qu'un mot, & que l'homme, quand il meurt, cesse entièrement d'être ; qu'il n'y a plus rien en lui, ni de lui, hors de lui, qui pense, ni qui souffre ; tantôt il reconnoissoit, il soutenoit, il défendoit la spiritualité de l'ame, & conséquemment son immortalité. C'est, disoit-il, de la nature même des Dieux que nos ames sont puisées ; c'est d'eux qu'elles sont émanées. *A naturâ Deorum haustos animos & libatos habemus . . . humanus autem animus decerptus est mente divinâ.* ²

O ! Cicéron, vous n'aviez plus qu'un pas à faire : il ne vous restoit, dis-je, qu'à remonter jusqu'à cette source d'où vous m'apprenez que les ames sont émanées. O ! Philosophe vraiment respectable, si vous eussiez été jusques là ; quel obstacle a pû vous arrêter ? je ne vous demande point d'où sortent les ames : je sçais, tout comme vous, qu'elles viennent de Dieu : mais dites-moi ce que c'est que Dieu, & comment se fait cette émanation ?

C'est une chose très-facile à expliquer, fort aisée a comprendre, ont dit quelques Anciens, qui avant Cicéron, ont parlé du mystère de l'émanation des ames, & de leur réunion à leur principe. Figurez-vous une bouteille remplie d'eau, & jettée sur l'Océan, où

elle flotte jusqu'à ce qu'elle trouve un écueil contre lequel elle frappe & se brise : le contenant tombe au fond de la mer, le contenu se réunit à son tout, c'est-à-dire, à l'eau de l'Océan. Et voilà très-distinctement ce que c'est que l'émanation de l'ame & sa réunion au grand Tout. Car, qui ne voit que la liqueur renfermée dans ce vase, est l'ame humaine, le vaste Océan, le Tout, l'écueil, la mort, le mélange de la liqueur avec l'eau de la mer, la réunion de l'ame à Dieu.

Je serois fort embarrassé à décider quels ont été les plus insensés, ceux qui ont inventé cet apologue ridicule, ou ceux qui l'ont reçu comme une démonstration. que m'importent ce vase, cet Océan & cet écueil ? Est-ce là ce que je vous demande ? Ai-je besoin de vous pour sçavoir que je vis, que je mourrai, que mon ame jouira de l'immortalité ? Laissez donc là votre bouteille, ou dites moi quelle est la nature de ce qu'il y a dedans. Voilà la question ; est elle inexplicable ?

Point du tout, me répond, d'après Anaximène, Anacharsis & mille autres, un génie supérieur. rien n'est si clair que l'essence de l'ame. C'est une forme subsistante par soi-même : sa nature diffère de sa puissance : elle est trois, & puis six ; c'est-à-dire, qu'elle est d'abord végétative, sensitive, intellectuelle ; & ensuite trois fois végétative, c'est-à-dire, nutritive, augmentative & générative : elle est en même tems individuellement, & pourtant séparément, spirituelle & corporelle ; spirituelle, quant à la mémoire des choses spirituelles, & corporelle, quant à la mémoire des choses corporelles. Enfin, pour qu'il ne reste absolument rien d'obscur, il faut ajouter que cette forme est immatérielle à l'égard de ses opérations, & matérielle à l'égard de l'être.

Cette définition est sans doute fort claire, puisqu'autrefois beaucoup de Philosophes l'on préférée à toutes celles qu'on avoit données jusqu'alors. Je consens de bon cœur que ceux qu'elle satisfera la trouvent évidente ; qu'ils la regardent même, s'ils le

jugent à propos, comme une des plus ingénieuses découvertes : pour moi qui la crois fausse, qu'on me permette de placer cette forme subsistante par soi, cette essence différente de sa puissance, &c., infiniment au-dessous de ces quidités, de ces catégories, de ces universaux, & de tant d'autres rapsodies dont on ne parle tout au plus que pour prouver jusqu'à quel point les hommes ont déraisonné.

Mais de l'inutilité ou de la fausseté de tout ce qu'on a dit jusqu'à présent sur cet objet, faut il donc en conclure qu'il est absolument impossible de sçavoir ce que c'est que l'ame ? La conséquence seroit trop desespérante pour les Métaphysiciens. Je ne serois nullement étonné que l'on parvint un jour à définir intelligiblement les êtres immatériels : mais il n'y a, ce me semble, qu'un seul moyen pour arriver à cette découverte ; c'est d'oublier tout ce qui a été dit, tout ce qui a été écrit, &, s'il se peut, tout ce qu'on a soi-même pensé à ce sujet : c'est de consulter ensuite le seul maitre en état de nous instruire & de nous éclairer : or, ce maitre, c'est l'ame ; car si elle se tait, qui pourra nous répondre ? C'est donc à l'ame, plutôt qu'aux Philosophes de l'antiquité, qui ne l'ont point du tout, ou qui l'ont mal interrogée, que je dois recourir ; non dans le feu de la dispute, ou distrait par l'éclat du jour, & frappé, malgré moi, par mille objets extérieurs ; mais comme on consultoit jadis l'oracle d'Amphiarius, ou celui de Faunus, dans l'obscurité de la nuit, dans le silence du sommeil ; lorsque moins occupée à obéir aux sens, moins agitée par les diverses passions qu'ils allument en elle, & tout entière à sa simplicité elle pense par elle-même ; lorsque livrée, pour ainsi dire, à ses propres notions, elle roule des idées qu'aucun objet étranger ne semble lui avoir données, qu'elle forme des tableaux dont les modèles n'existent nulle part, & dont mes yeux n'ont jamais vû les traits. C'est dans l'incohérence même de ses pensées, c'est à travers la confusion & l'extrême bisarrerie de ces images, qu'appercevant l'essence de mon ame, je crois pouvoir

dire, humainement parlant (car je suis on ne peut pas plus éloigné de prétendre attaquer ici aucune des opinions, aucun des principes consacrés par la religion) je crois, dis-je, pouvoir me dire: *l'ame n'est que la faculté de penser*. Elle n'est autre chose, eusse-je dit à Athènes du tems de Thalés & de Platon, qui nés dans le sein du paganisme ne pouvoient avoir des idées distinctes des êtres intellectuels ; & cette définition dépouillée de distinctions, de divisions, d'expressions barbares, me peint toute la puissance de l'ame, son action, ou, si l'on veut, sa réaction sur les sens, & toutes ses opérations.

Cette opinion n'est pas nouvelle, m'eut-on sans doute répondu : il y a longtems que son insuffisance a été démontrée. D'ailleurs, qu'entendez-vous par *faculté*? C'est vraisemblablement une vertu secrète ; & dans ce cas votre définition n'exprime rien.

Je sçais, aurois-je dit alors, que je ne fais que répéter ce que mille autres ont écrit avant moi ; mais comm'eux, je ne surchargerai pas cette *faculté de penser* de longs raisonnemens ; je ne la diviserai point en faculté supérieure & inférieure ; je ne sçaurois appeller celle-ci instinct, & celle-là entendement & raison ; parce qu'indivisible par sa nature, l'ame ne peut avoir ni partie supérieure, ni partie inférieure. Par faculté je n'entends point une vertu secrète ; parce que toute vertu secrète n'exprime qu'une absurdité. Mais j'entends par ce mot un être subsistant indépendamment de tout être créé ; un être qui n'est pas le mode d'un autre être, mais qui est le sujet de divers modes. Je conçois distinctement par cette faculté, un principe & des effets, une substance sans cesse agissante, & des pensées, des volitions, des jugemens ; & ces pensées, ces jugemens, ces volitions me représentent des opérations de ce principe, & les diverses manières d'être de cette faculté. Or, ce qui est principe de diverses opérations, peut-il ne pas être une faculté, une puissance indépendante ?

Ce ne sont là, m'eut-on pu dire, encore, que des mots vuides de sens : on ne vous demande point si l'on peut substituer à ces trois lettres *ame*, les expressions vagues & incompréhensibles de *faculté*, de *principe*, de *substance*, ou d'*être subsistant indépendamment des êtres*. Voulez-vous donner à l'ame le nom de *faculté*? D'accord : mais dites-nous ce que c'est que cette *faculté*? Comment est-elle faite ? La voit-on ? Où se tient-elle ?

Docteur, avant que de répondre à ces questions embarrassantes, permettez-moi de vous demander à mon tour, ce que c'est que la lumière ? C'est, dites-vous, un corps subtil, rapide, délié, qui éclaire, qui colore tous les corps, qui frappe la rétine, & rend les objets visibles. Cette réponse est fort ingénieuse : mais, qu'est-ce que ce corps subtil, rapide & délié qui produit ces effets ? C'est une infinité de corpuscules qui s'échappent sans cesse du corps lumineux : ou si vous l'aimez mieux, ce qui excite en nous la sensation de la lumière vient de ce que le corps lumineux presse la matière éthérée qui est entre lui & nos yeux. Ce n'est pas là répondre : je demande ce que c'est que ces corps déliés, ou ces corpuscules qui sont dans le grand corps lumineux, & comment il se peut faire que celui-ci soit lumineux ? Je sçais par avance que vous me répondrez, que la lumière reçue & répandue sans cesse par ce corps lumineux, vient d'un certain mouvement de ses parties, qui les oblige à pousser rapidement & à la ronde la matière subtile qui pénètre les pores de tous les corps transparens. Ajoutez encore, si vous le jugez à propos, que la lumière consiste dans l'écoulement d'une infinité d'atômes ignés, qui sortent du soleil comme d'un grand foyer ; ou dites qu'elle nous est transmise par une longue chaîne de globules rangés comme autant de balons, l'un à la suite de l'autre, dont l'une des extrémités touche le soleil, & l'autre le fond de mes yeux. Tous ces raisonnemens sont superflus : c'est s'écarter de la question, & non la décider. Pourquoi le soleil est-il lumineux ? qu'a-t'il en soi qui soit lumière ? N'allez-vous pas me dire que c'est parcequ'il jette

de toutes parts une petite flamme très-rare, composée d'une infinité d'atômes qui se pressent les uns les autres ? Mais ce n'est là que l'apparence d'une raison, & non une raison : car, comment se peut-il qu'une infinité d'atômes soient lumineux, parcequ'ils se pressent les uns les autres ? N'est-il pas vrai que ces atômes sont de petites parties de matière ? N'est-il pas vrai que quoique ces petites parties de matière se meuvent avec rapidité, leur mouvement, quelque rapide que vous le supposiez, n'est ni lumineux, ni obscur, ni profond, ni étendu ? Quel est donc ce principe qui donne la lumière au soleil, & qui n'est pas le mouvement ? Mais, c'est ... c'est ... c'est la Genèse qui nous apprend que Dieu a créé deux grands luminaires, le soleil pour le jour, la lune pour la nuit.... Avouez donc, trop orgueilleux Docteur, que vous connoissez tout aussi peu l'essence de la lumière que la nature de l'ame ? Avouez que vous n'entendez guères ce que vous dites, quand après avoir formé quelque argument inepte, vous vous écriez d'un air & d'un ton de victoire ; *cela est plus clair que la jour, plus évident que la lumière?* Vos dissertations, vos preuves & vos conséquences sont donc bien ténébreuses ; car quoi de plus obscur, quoi de plus difficile à découvrir, à définir que la cause du jour ? Je dirai donc que la lumière est la *faculté d'éclairer*, comme j'ai dit que l'ame est la *faculté de penser*, comme la *faculté de graviter* est essentielle à tous les corps créés.

Dans le nombre prodigieux de sistêmes sur l'ame qui diviserent autrefois les Philosophes de la Grèce, il y en eut un qui, ce me semble, mérita d'être conservé, non qu'il fut moins chimérique, moins bizarre que les autres, mais parcequ'il étoit plus sensément imaginé ; ce fut l'opinion de Platon, qui, sans adopter ni rejeter tout-à-fait les erreurs de Thales, ajoutoit, après avoir dit que l'ame est une substance se mouvant soi-même, que tout ce qui existe, tout ce qui a été, qui est & qui sera, n'a qu'une même cause ; que le premier effet général de cette cause universelle est le

mouvement matériel, ame de la nature, & par qui tout se développe, se conserve, périt, paroît sous de nouvelles formes, pour périr, exister encore, & reparoitre tour-à-tour.

Il est vrai que c'est le mouvement qui donne la pésanteur à la matière, qui d'elle-même n'est ni pésante, ni légère : il est vrai que le mouvement est le principe connu de la gravitation des corps : il est encore vrai que la végétation est un effet du mouvement, comme la génération & la vie des corps organisés sont produites & conservées par le mouvement : je conviens enfin que c'est au mouvement qu'il faut nécessairement attribuer tous les phénomènes, & que, graces aux bornes de l'esprit humain, tout est phénomène pour nous. Mais pourquoi chercher dans ce mouvement qui n'est que la cause seconde & générale de tout, le principe ou la nature de l'ame humaine, de ses facultés, de ses opérations ? Pourquoi les Philosophes se sont-ils arrêtés à ce mouvement matériel, pour y chercher la cause d'un être immatériel. N'est-ce pas parcequ'ils n'étoient point assez éclairés pour s'élever jusqu'au principe du mouvement. Or, ce principe est Dieu d'où les ames sont émanées ; comme l'a entrevû Cicéron. Ainsi les hommes tomberont dans l'erreur toutes les fois qu'ils voudront analyser les objets métaphysiques.

Depuis longtems, par exemple, on parle d'après M. Leibnitz, de *force d'inertie*. Mais s'entend-on quand on s'exprime ainsi ? Toute force me représente de l'action & une résistance. L'*inertie* est une négation, une privation totale d'action, & conséquemment de propriétés. Or, comment se pourroit-il que ces deux modes opposés, incompatibles, la résistance & l'inertie résidassent dans le même sujet ? La *force d'inertie* n'est qu'un mot, qui, comme une infinité d'autres, ne signifie rien par lui-même, & dont on est convenu faute d'en avoir trouvé de plus juste & de plus expressif. Il n'y a point dans la nature de corps qui soit dans un repos parfait ; parcequ'il n'y a point de corps, ni de portion de matière,

quelque petite qu'elle soit, qui ne tende vers le centre de gravitation. Cette tendance perpetuelle, inséparable des corps, est-elle cependant inhérente à la matière ? celle-ci a-t-elle par elle-même aucune sorte de propriété. D'où lui vient cette gravitation ? Des parties constitutives, a-t-on dit, *subtiles*, ou élémentaires des corps, distinctes des parties qui composent les corps.

Mais si c'est le mouvement de ces parties constitutives qui produit la gravitation, & si cette gravitation, très-incompréhensible, est aux corps ce que la pensée est à l'ame, la végétation aux plantes, la lumière au jour ; n'est-ce pas également une cause inconnue, & que la raison humaine ne sçauroit définir ?

Quand je dis donc que l'ame est la *faculté de penser*, je ne puis entendre autre chose, sinon qu'unie au corps, elle a la puissance de se mouvoir, c'est-à-dire, de recevoir les images, les représentations des objets qui lui sont présentés par les sens; de combiner ensuite, & par un effet nécessaire de cette même puissance, ces différens objets ; de se les représenter par abstraction & intellectuellement.

Aureste, je suis très-éloigné de penser que cette faculté ne soit qu'un résultat de l'organisation, comme l'odeur est un résultat de l'arrangement des parties du corps d'où s'exhalent des corpuscules odorants : car il s'ensuivroit de là qu'un homme né muet, sourd, aveugle, sans bras, & les jambes percluses, seroit entièrement privé d'idées. Je dis seulement qu'un tel homme n'auroit que très-peu d'idées ; que même, si l'on veut, on ne s'appercevroit pas qu'il en eut ; parceque celles qu'il se formeroit, il ne pourroit les représenter, les sens ne transmettant à son ame aucune image, aucune représentation : mais il auroit en lui le mouvement essentiel, qui ne seroit ni celui de végétation, parcequ'il ne seroit point plante, ni celui de gravitation exclusivement, parcequ'il seroit homme ; mais le mouvement de pensée, ou la faculté de distinguer son corps de l'être intellectuel qui l'animeroit.

Au fond, que s'enfuit-il de ces réflexions ? la question est-elle décidée ? J'ai cru entrevoir quelque définition raisonnable : mais pour si peu que je la presse, je suis forcé de convenir qu'elle est tout aussi gauche, tout aussi incompréhensible, que tout ce qu'on a dit sur le même sujet. Mais qu'est-ce donc que l'ame ? je n'en sçais rien, & je me tais.

NOTES

- 1.** *Hic murus aeneus esto*, haec sit animi nostri firma et invincibilis sententia, ferreum, ut ita dicam, propositum. Proverbium ab Horatio sumptum. [Motta Annotat. in sing. colloq.](#) Horace, [Epistulae I](#); et [Odes III:iii.65](#).
- 2.** Cicero: [de Divinatione I:110](#); et [Tusculan Disputations V:38](#).

CHAPITRE III.

Les Anciens étoient-ils plus sçavans que nos peres ? Nos peres étoient-ils plus ignorans que nous ?

ILS étoient bien absurdes dans leurs rêves philosophiques ces Sages de Grèce, dont tant de gens encore admirent les délires. Qu'ont-ils donc fait de si sublime & de si merveilleux ? A l'exception du vertueux Socrate, qui n'a jamais écrit, & que le *divin* Platon fait si souvent déraisonner dans ses éloquens bavardages, que nous ont-ils appris de si utile & de si respectable ces hommes extraordinaires ? Des fables ridicules, des contes puériles, des erreurs plus frappantes les unes que les autres, & toutes cependant accréditées à mesure qu'elles ont été répandues. A mon avis, Pythagore a été le moins déraisonnable de ces génies supérieurs ; non que son monstrueux système me paroisse plus vrai que tout autre ; mais parceque c'est celui de tous qui approche le plus près de la vraisemblance ; parcequ'il plaît à la raison ; parcequ'il est aisé, sinon à démontrer, dumoins à soutenir par des apparences de preuve ; en un mot, parceque ce système, quand il fut inventé, ne combattoit aucune opinion reçue, & qu'il n'étoit opposé directement à aucune sorte de dogme, de culte, de croyance.

En effet, la transmigration des ames n'exclut ni leur immortalité, ni la doctrine d'un Dieu vengeur & rémunérateur, ni rien de ce qu'il importe le plus aux hommes de toutes les nations & de tous les âges, de croire. Aussi le bon P. Tessier, moine sçavant, autant qu'il pouvoit l'être, soutint-il publiquement, à Béziers, vers la fin

du dernier siècle, qu'il étoit très-probable que Pythagore & ses disciples eussent été tout autant de Religieux de l'ordre du Mont-Carmel. Il est vrai que cette thèse fut censurée à Rome, & déclarée scandaleuse, mal-sonnante, sentant l'hérésie, & condamnée par décret du 225 Janvier 1684. Mais moins docile à la censure des examinateurs Romains, qu'enchanté de l'idée du P. Tessier, M. Mayer, sans adopter entièrement cette opinion, ne crut pas non plus devoir la rejeter par déférence aux lumières de quelques esprits prévenus, inquiets, ou jaloux. Dans une énorme dissertation publiée sous ce titre: *utrum Pythagorus Judæus fuerit, an monachus Carmelita*, M. Mayer prouve qu'à la vérité il est douteux Pythagore ait été circoncis ; mais qu'il se pourroit bien qu'il a été Carme profes.

Quoiqu'il en soit, Juif, Idolâtre, ou Religieux du Mont-Carmel, on dit que Pythagore, avant que de bâtir son système de la metempsychose, consulta les hommes les plus éclairés de la Grèce, & qu'ensuite il alla voyager en Egypte, en Phénicie, & surtout dans la Caldée, où il conversa avec les Mages qui étoient les Philosophes du pays, quoiqu'alors la Caldée, si sçavante autrefois, fut plongée dans la plus profonde ignorance. C'est à peu près comme si, de nos jours, un homme qui voudroit s'instruire des choses les plus importantes à connoître, commençoit par consulter MM. de Voltaire, d'Alembert, Helvétius, Diderot, &c., & qu'il allât ensuite à Fez, à Maroc, à Tunis, à Alger converser avec les Pyrates qui sont les Philosophes de ces pays.

Cette visite de Pythagore aux Mages de la Caldée, pourroit aussi fournir un beau sujet de dissertation ; non pour sçavoir si les Mages que le Grec consulta, étoient de l'ordre du Mont-Carmel, mais pour examiner si Pythagore avoit besoin de faire ce voyage pour créer son système de la transmigration des ames.

Quant à moi, qui ne crois que sur de fortes preuves, aux bévues & aux inconséquences que l'imbécilité des Ecrivains subalternes a

toujours été dans l'usage d'attribuer aux grands hommes ; je ne vois pas par quel motif Pythagore se seroit éloigné de sa patrie instruite, pour aller auprès des Mages chercher des lumières qu'ils étoient hors d'état de lui communiquer. D'ailleurs, falloit-il tant courir, tant voyager pour concevoir le système très-naturel, très-simple, de la transmigration des ames ?

Les Grecs contemporains de ce Philosophe, connoissoient tout ce qui avoit été pensé, écrit & dit de plus lumineux sur l'ame humaine, depuis la création jusqu'à eux, comme on connoit aujourd'hui tout ce qui a été dit de moins obscur sur le même sujet, depuis Pythagore jusqu'à nous. Alors donc, comme actuellement, il résultoit de cette connoissance, que les hommes de tous les tems & de toutes les nations avoient eu toujours, à peu de chose près, les mêmes idées, les mêmes défauts, les mêmes vices, le même fond de caractère ; de même que les vautours ont constamment dévoré les colombes, de même que les loups ont toujours déchiré les agneaux, de même que les fleuves ont coulé, sans interruption, de leur source à leur embouchure. Or, de cette transmission constante, universelle, d'idées & de caractères, Pythagore concluoit, il faut pourtant l'avouer, avec quelque apparence de justesse, que puisque les ames de tous les siècles & de toutes les contrées se ressembloient si fort, il étoit très-vraisemblable que c'étoient les mêmes ames qui successivement animoient & quittoient les corps qui périssoient, & qui renaissent tour-à-tour.

Cette conséquence conduit tout naturellement au système de la metempsychose, système, qu'on me permette de le dire, bien plus aisé à concevoir du tems de Pythagore, que celui d'une création perpétuelle d'ames, toujours neuves, mortelles, périssables, & toutes néanmoins exactement semblables à celles qui ont habité les corps qui ont péri.

Mais si l'ame, disoit-t'on, ne fait que passer de l'individu qui meurt dans celui qui reçoit la vie ; pourquoi conservant ses affections, ses bonnes & mauvaises qualités, perd-elle tout-à-fait le souvenir de sa première existence ? pourquoi ne conserve-t'elle plus aucune trace des impressions qu'elle a jadis reçues ? Ces questions paroissent si foibles à Pythagore, qu'il daignoit à peine y répondre. Qui ne voit, disoit-il, que s'accrochant à de nouveaux organes, l'ame doit, sans rien perdre de son essence primitive, recevoir de nouvelles modifications, comme la même cire reçoit successivement mille différentes empreintes, quoique sa substance reste toujours la même. Eh ! d'où viendrait, ajoutoit-il, d'où viendrait, dans l'hypothèse d'une création perpétuelle de nouvelles ames, cette susceptibilité de préjugés si naturelle à tous les peuples ? d'où viendrait cette difficulté tout aussi naturelle, que tous les hommes ont à découvrir la vérité, ce goût prédominant qu'ils ont tous pour l'erreur, et pour le même genre d'erreur ?

Mon dessein n'est pas d'examiner ici ces questions tant agitées & si peu éclaircies. Je laisse aux Docteurs Indiens, Mahométans, Persans, &c. à défendre, à force de cris & d'injures, la doctrine de Pythagore, ou, si l'on veut, ses folles visions. Je demanderai seulement d'où vient que depuis l'empire de la Chine, le plus vaste des gouvernemens, jusqu'à la République de St. Marin, toutes les nations ont eu leurs préjugés, leurs fables, leurs superstitions ? Je voudrois sçavoir ensuite qu'elle est la cause, ou morale, ou physique, de la ressemblance qu'il y a entre les superstitions de deux peuples qui ne se sont jamais communiqués ? Si je pouvois m'assurer que comme les extrêmes se touchent, les superstitions tiennent aux vérités, je serois moins embarrassé à trouver la raison de leur ressemblance, de la rapidité de leur progrès, de la force & de la durée de leur autorité. Alors je conviendrois que tout, ainsi que bien des Philosophes l'ont soutenu, que tout, dis-je, est très-bien dans ce meilleur des

mondes ; que nos peres devoient être tout aussi crédules que les Anciens ; qu'il y auroit en nous de la folie à nous croire plus éclairés que nos peres ; enfin, que ce seroit rendre aux hommes le plus cruel des services que de détruire des erreurs qui ne sont pas moins nécessaires au bonheur de chacun d'eux, qu'elles sont essentielles à la tranquillité générale & à la sûreté des gouvernemens qui les ont adoptées.

CHAPITRE IV.

Qu'est-ce que la Superstition ?

UN Observateur mal-adroit crut voir, dans le siècle dernier, de l'or germer dans des grains de raisin d'un vignoble Hongrois. Fier de sa découverte, il l'annonça à l'Europe sçavante, & l'Europe sçavante examina très-sérieusement comment il se pouvoit faire que des seps ordinaires distillassent de l'or. La question fut longtems discutée. Quelques uns avouoient qu'ils ne comprenoient pas le mécanisme de cette production. Le plus grand nombre disoit que rien n'étoit plus simple que les opérations de la nature dans cet or végétal. Mais comme personne n'expliquoit distinctement ce mécanisme, on disputa beaucoup ; les Sçavans s'échauffèrent, abandonnèrent la question pour se dire des injures, revinrent à la proposition, & ne pouvant s'accorder, retournèrent aux personalities. Sur la fin de la dispute, un homme qui n'étoit ni sçavant, ni naturaliste, ni physicien ; un homme simple, & raisonnable seulement, alla examiner cette production ; il trouva que ce qu'on avoit pris pour une végétation nouvelle, n'étoit autre chose que quelques sables d'or que le vent détachoit d'une mine du voisinage, & transportoit dans cette vigne. On dit aussi de je ne sçais quel Philosophe Grec, qu'ayant mangé des figes qui avoient le goût du miel, il rêvoit profondément à la cause inconnue de ce phénomène, & qu'il entrevoyoit déjà une raison plausible, lorsque son Esclave lui dit qu'il étoit inutile de se creuser la tête, & de chercher des causes surnaturelles à un effet très-nature ; que ce n'étoit point l'arbre qui avoit donné le goût du

miel à ces figues ; mais que c'étoit le vase dans lequel elles avoient été servies, & qui auparavant avoit été rempli de miel.

Il en est à peu près de même de la plupart des questions philosophiques ; elles roulent presque toutes sur des objets très-incertains & qu'on admet comme existans & démontrés. A tout prendre, je crois qu'un peu de pyrrhonisme est plus raisonnable encore & plus philosophique qu'un excès de crédulité.

Avant donc que d'examiner les dangers ou les avantages de l'erreur & de la superstition, il seroit bon, à mon avis, de s'assurer s'il y a réellement des erreurs & des superstitions ? Quelques-uns trouveront cette proposition absurde : elle ne l'est cependant pas. Il est vrai que l'on parle beaucoup des désastres publics, des catastrophes effrayantes qu'ont entraîné les superstitions. Ce sont, ne cesse t'on de dire, les plus cruelles ennemies de l'espèce humaine : c'est contr'elles que les vrais Sages doivent se déchaîner ; ce sont elles qu'ils combattent ; c'est contr'elles qu'ils luttent, & que trop souvent ils échouent. Voilà sans doute de généreux projets, des vues respectables, de glorieuses chûtes : mais est on bien d'accord sur le point principal de cette grande question ? Il est constant qu'il y a des erreurs ; mais n'en est-ce pas une aussi que de donner à certaines opinions, à certaines coutumes, à certains usages les noms de superstition, de préjugés, &c ?

Qu'est-ce en effet que la superstition ? c'est, si je ne me trompe, un culte de religion minutieux, bizarre, mal dirigé, mal ordonné, rempli d'une infinité de préjugés. Or, tout homme guidé par la saine raison ne peut-il pas décider que tel ou tel culte, s'il est bizarre ou sanguinaire, quand même on le croiroit fondé sur le desir de rendre hommage à Dieu ; tout homme raisonnable, dis-je, ne peut-il pas décider qu'un tel culte, quoique publiquement reçu, généralement adopté, est faux, vain, ou mal dirigé ? Colomb trouva les temples du Mexique inondés du sang des hommes. Ce

culte étoit affreux sans doute : cependant tel étoit l'aveuglement des sauvages Méxicains, qu'ils eussent cru manquer à la divinité, s'ils eussent renoncé à ces cruels sacrifices. Quel d'entr'eux eut osé élever sa voix en faveur de l'humanité ? Quel d'entr'eux eut donné le nom d'usage impie à ces fêtes sacrilèges ? Ils étoient tous féroces à force d'ignorance, comme leur culte étoit horrible à force de barbarie. Eh ! pouvoient-ils le croire saint, auguste, dirigé par la divinité ? Non très-certainement : aussi ne peut-on pas dire que, quoiqu'ils eussent une très-fausse opinion de Dieu, les Méxicains fussent superstitieux ; ils étoient sanguinaires, impies, farouchement stupides. C'étoient des frénétiques qu'il falloit adoucir en les éclairant, & non les exterminer pour les convaincre, comme l'a observé l'Historien de la conquête du Mexique (Garcilasso de la Véga).

Mais ce n'est point encore de ces détestables cultes que je me suis proposé de parler. Je veux plutôt examiner si je dois condamner, ou respecter ces superstitions bizarres, ces préjugés populaires qui me paroissent insensés, & qui tiennent, ce me semble, beaucoup moins à aucune espèce de culte raisonnable, qu'à la grossiereté des mœurs & à l'imbécilité de ceux qui les adoptent. La difficulté pour le peuple consiste à séparer ces préjugés qu'il faut mépriser des opinions & des dogmes qui doivent être respectés. Les uns regardent tous les usages reçus & toutes les cérèmonies sagement établies comme autant de superstitions folles & deshonorantes ; tandis que les autres sont pénétrés de vénération pour des coutumes minutieuses, des usages ridicules, des sentiments absurdes. Les uns ou les autres se trompent : quels sont ceux qui sont dans l'erreur ? Dira-t'on que ce sont ceux qui s'éloignent de l'opinion générale ? Mais quoi de plus général que les préjugés populaires ?

Consultons les Chinois, les Tartares, les Samoyèdes : ou sans aller si loin, consultons ceux de nos Voisins qui diffèrent de nous

par leurs mœurs, leurs usages, leur caractère. tout ce qui nous paroît bien dirigé, bien ordonné, ne leur paroît-il pas bizarre, puérile ? Ne faisons-nous pas sur eux la même impression que font sur nous les préjugés, reçus jadis par la nation entière, décrédités & restreints maintenant à cette classe qui n'est peut-être ni la plus folle, ni la moins éclairée, que nous nommons la populace.

Qui m'apprendra donc ce que c'est que la superstition & les préjugés populaires ? Qui me fera connoître les opinions que je dois regarder comme superstitieuses ? Il faut tout croire aveuglément, disoit d'un ton gravement ridicule, le perfide Anitus au vertueux Socrate. O Anitus, lui répondoit le Sage, tu n'as sur ma pensée aucune autorité : tu peux tromper les têtes foibles, mais tu n'étendras pas sur mes yeux le voile de l'ignorance qui couvres tes pareils. Que veux-tu que je croye, orgueilleux Précepteur, disoit autrefois Atticus, dans ses jardins de Céphise, au Sacrificateur d'Ephèse ? Pourquoi veux-tu me contraindre à adopter tes enchanteurs, tes fables, tes phantômes ? Ou laisse moi douter, ou montre moi dumoins, si tu veux me persuader, un magicien, un Dieu, une Déesse; fais que je voye un spectre; prouve moi que cette statue de Diane, ou d'Apollon, si grossièrement sculptée, a opéré ces grandes choses, dont toi & tes semblables vous faites payer si chèrement l'incroyable récit.

Quelle folie, disoient aux mêmes Sages bien des Sçavans, qui, dans leurs éloquens ouvrages prenoient fastueusement & le titre & le ton d'Instructeurs de l'univers ; quelle folie à toi d'écouter ces imposteurs ! Laisse la multitude s'enyvrer de tant de chimères. Ils riroient trop eux-mêmes de ta simplicité. Abandonne les à leur délire ; approche & vois : consulte la sagesse & nous ; lis nos ouvrages, & tu seras convaincu qu'il n'y a rien de vrai que ce que les yeux voyent distinctement, ce que les oreilles entendent sans

confusion, ce que la raison conçoit sans nuages, ce que l'esprit approuve sans hésiter.

Mais vous, sublimes Dictateurs ! vous qui brillés de mille découvertes ; vous qui, moins impérieux, moins vain & moins tranchans dans vos décisions, mériteriés les éloges que vous vous prodiguez si libéralement ; qui êtes vous pour que je doive m'en rapporter aveuglement à vos assertions ? Quelles sont vos autorités ? quelle est la base de vos dogmes ? quelle est votre mission ? Vous êtes, dites-vous, des Sages très-instruits ; vous n'aspirés qu'à la gloire d'éclairer l'humanité. Mais ceux qui m'on appris le contraire de ce que vous me dites, étoient aussi des Sages ; ils étoient instruits autant que vous ; ils avoient, comme vous, de mœurs, des talens, du génie. Pourquoi donc leurs principes, pourquoi leurs conséquences, pourquoi leurs raisonnemens diffèrent-ils si fort de vos principes, de vos raisonnemens & de vos conséquences ? Eux, où vous êtes dans l'erreur; eux, ou vous, me trompez. Accablante incertitude, & qui ne sert qu'à creuser l'abime où la funeste envie de sçavoir m'a précipité !

Mais il est au dedans de moi un guide supérieure à tous les discours des hommes. Le ciel, pour mon bonheur, m'a doué d'une lumière intérieure, qui toujours ranimée par la bienfaisante nature, me conduira sans erreur à travers l'obscurité des doutes. C'est elle que je consulte, loin des livres, des Rhéteurs, & de toute société. C'est elle, c'est cette lumière naturelle qui m'apprend à douter sans tourment, à péser sans partialité, à conclure sans audace. C'est elle qui m'enseigne que s'il y a de l'imbécilité à tout admettre, il y a aussi de la folie à nier tout ; que le vrai Sage, c'est-à-dire, celui qui toujours enflammé par l'amour de la vérité, a le courage de penser au milieu des hommes qui ne pensent point, s'éclaire, & ne rejette, ou n'admet qu'après un examen réflèchi des faits, des recits & des preuves. Lui seul connoit avec

justesse, & juge sans prévention ; tandis que l'absurdité apparente des choses est pour les uns une infaillible démonstration de leur impossibilité, & pour les autres, une preuve assurée de leur existence: car, c'est là communément le caractère distinctif des foibles & de la multitude. J'en appelle à tous ceux qui ont étudié le peuple ; ils sçavent que plus les circonstances d'un fait sont extraordinaires, & plus le peuple les adopte avec avidité. Aussi ne suis je point du tout étonné de l'extrême facilité que l'on a eue autrefois, & que bien des gens ont encore, à croire les prodiges que la plûpart des Historiens de l'antiquité ont eu soin de raconter. Je serois trop injuste, si je faisois un crime à Hérodote, à Tite-Live &c., de cette énorme quantité de fables qu'ils ont entassées dans leurs recueils de mensonges historiques.

Si ces Ecrivains ont été assez simples pour être persuadés de la certitude des événemens qu'ils ont rapportés, ils n'ont fait que rendre hommage à la vérité, telle qu'ils la voyoient. Si au contraire ils ont été les inventeurs des contes qu'ils nous ont transmis, ils me paroissent excusables encore d'avoir voulu, par un charlatanisme pardonnable à tout Ecrivain qui veut se distinguer, en imposer à la postérité. Ils ont jugé de nous d'après leurs peres ; ils en ont jugé d'après leurs contemporains, & ils ne se sont pas trompés. En effet, dans tous les tems & dans tous les pays, les hommes réunis en société, ont, au fond, toujours été les mêmes, c'est-à-dire, tels à peu près qu'Aristophane représente le peuple Athénien dans une de ses comédies, où il l'introduit sous la forme d'un bonhomme vieux & crédule, qui ne se défie de rien, qui ne doute de rien, qui délire sur les événemens les plus simples, & qui n'exige pas même qu'on sauve en sa faveur les apparences de l'absurdité.

Il est vrai que dans tel ou tel Gouvernement on trouvera peut-être, comme à Athènes, quelques Sages qui douteront, qui raisonneront, & qui même si on les presse, auront la force de

nier : mais cette imperceptible portion de la société, que pourra-t-elle contre la multitude ? Quatre ou cinq Penseurs oseront-ils lutter contre des millions d'automates parlans ? S'ils se hasardent à l'élever la voix en faveur de la vérité, qu'ils s'attendent aux plaintes, aux clameurs, aux accusations. Ils seront trop heureux si la foule indignée veut bien se contenter de leur donner les noms d'impies, d'esprits-forts, d'incrédules, en un mot, de philosophes.

Il est bien dangereux de penser hautement, & d'entreprendre de détruire des erreurs adoptées. Malheur à quiconque plus zélé que prudent, plus attaché, à la vérité qu'à son propre repos, ose d'une main hardie renverser les idoles que l'imposture a érigées, & que les préjugés populaires adoptent ! Valère Maxime nous apprend qu'Aulus Gabinius, le plus vil & le plus scélérat des Romains, fouloit impunément & ravageoit l'Egypte, que le Sénat & le peuple lui avoient ordonné de défendre contre l'avidité des Arabes. Les Egyptiens gémissaient sous le joug, & n'osoient le briser. Gabinius entreprit de rétablir Auletes sur le trône, d'où ses crimes & l'indignation publique l'avoient forcé de descendre. Il réussit ; Ptolomée reprit le sceptre, & les Egyptiens obéirent au tyran qu'ils avoient exilé. Couvert du sang' de sa fille qu'il avoit égorgée, de celui de son gendre qu'il avoit immolé, Ptolomée, l'objet de la haine & de l'exécration de ses peuples, regnoit paisiblement à l'ombre de la crainte qu'inspiroit le féroce Gabinius. Mais un jour, un soldat Romain tua publiquement, & par mégarde, un chat. Les Egyptiens qui sans se plaindre, sans oser murmurer, avoient souffert tout ce que le despotisme a de plus revoltant, l'injustice, de plus dur, la cruauté, de plus atroce, ne purent pas supporter ce dernier outrage. La mort d'un chat fut le signal de leur révolte : l'indignation, la rage s'emparèrent de tous les cœurs ; ils coururent en foule au palais de Ptolomée, qu'ils poignardèrent, non à cause de ses crimes, mais pour venger la mort d'un animal, qu'ils regardoient comme le dieu tutélaire du pays. Je conviens que les Egyptiens étoient des insensés ; mais

qu'on convienne aussi que leur vénération pour un animal domestique qui leur étoit utile, n'étoit pas plus stupide que le respect de la plûpart des superstitieux pour les Idoles, ou qu'ils se sont forgées, ou dont ils croyent l'existence, d'après les imbéciles autorités qui ont accredité ces objets méprisables de crainte & de terreur.

CHAPITRE V.

De l'Astrologie judiciaire.

L'Heureux tems, la brillante époque pour la gloire des astres que ces jours ténébreux des 14^e. & 15^e siècles ! Avec quelle impatience le public attendoit, avec quelle terreur il écoutoit les prédictions annoncées de la part des signes célestes ! Que j'aime à me représenter l'étonnement, l'inquiétude & la vénération de nos peres, quand ils lisoient à leurs familles effrayées les délires astrologiques des Mathieu Lansberg de leur âge ! Que font-elles devenues promesses, ces menaces ? elles se sont évanouies ; on ne lit plus dans l'avenir. Elles ont disparu ces étonnantes prophéties à la clarté des sciences & des arts. Mais encore, quels biens, quels avantages nous ont dédommagés de cette perte irréparable ? Nous nous sommes civilisés, dit-on ; nous avons étendu la sphère de nos connoissances. Eh ! qu'est-ce que ces connoissances auprès de tant de présages flatteurs, auprès de tant de craintes, de troubles d'allarmes, de terreurs ? nous sommes plus sçavans ? Comment pourrions nous l'être, quand l'empire de l'astrologie judiciaire est tombé en décadence ; quand on en est venu au point de regarder comme des insensés, ou tout au moins comme des imposteurs, les Astrologues, ces mêmes Astrologues si puissans autrefois, reçus, accueillis, consultés avec tant de respect dans les palais des Rois ? Où sont-ils aujourd'hui ces interprètes du destin ? On suit péniblement la course des planètes ; on prévoit tout au plus quelques indifférentes éclipses ; on fixe, on détermine les mouvemens des tourbillons : mais pour

nous désormais, disent les partisans de l'astrologie judiciaire, & dont j'emprunte le langage ; mais pour nous déformais

Le ciel n'est plus un livre où la terre étonnée
Lise en lettres de feu l'histoire de l'année.

Quelques nations isolées dans les extrémités du Nord ; quelques peuples, heureusement pour eux, séparés de nos par des mers & des déserts immenses, l'on conservé cet art divin. Et nous, Européens polis & philosophes, il ne nous reste plus que le régrèt de l'avoir méconnue, méprisée, anéantie cette sçience admirable ; trop heureux si nous eussions en même tems perdu le goût indestructible que tous les hommes ont pour elle, ce penchant indomptable qui nous porte sans cesse à percer dans l'avenir !

Que des opinions frivoles, continuent-ils, que des sistêmes hazardés passent & tombent dans l'oubli, presque aussitôt qu'ils sont créés ; rien n'est plus naturel. Ces opinions fussent-elles fondées ; ces sistêmes fussent-ils démontrés ; de quel droit un homme seul, ou tout au plus quelques Sages conjurés, prétendroient-ils avoir trouvé la vérité ? Eh quand ils l'auroient découverte, seroit-ce assez pour forcer tous les hommes à la recevoir ? Y a-t'il quelque loi qui m'oblige de déférer au sentiment d'autrui ?

Qu'ils se détruisent donc, & qu'ils s'anéantissent tous ces inutiles sistêmes, il importe très-peu. Mais l'art le plus auguste ; mais la plus belle, la plus sûre, la plus sublime des sçiences ; celle que toutes les nations ont honorée, qui a fleuri avec tant d'éclat, & régné avec tant d'empire dans tous les tems, & presque depuis la création jusqu'à nos jours, comment se peut-il faire que nous la méprisons, que nous la regardions comme une sçience vaine, pernicieuse, mensongère ? Qui sommes-nous pour lutter seuls contre les sentimens & la conviction de tous les hommes réunis ? Qu'est-ce que notre siècle, comparé à tous les siècles qui sont

passés, & à tous ceux qui doivent s'écouler ? Qu'est-ce que l'Angleterre & la France comparées au reste de la terre ?

en effet, par tout ailleurs je vois l'astrologie cultivée, florissante, gouverner despotiquement les peuples & les Souverains, les flatter par d'heureux présages, ou les glacer d'effroi par d'accablantes prédictions. Et nous, enorgueillis de je ne sçais quelle philosophie, nous rougissons de la crédulité de nos prédécesseurs ; seuls nous osons résister aux preuves démontrées de l'influence des astres, & à l'infailibilité des oracles qui résultent visiblement de la situation des planètes, & de leurs différens aspects ?

S'il étoit vrai cependant que l'astrologien'eut pas, comme on l'a presque toujours cru, le pouvoir d'annoncer les événemens moraux, avant qu'ils arrivent, de prévoir, & de déterminer des faits qui dépendront du hazard des circonstances, de la volonté toujours libre des hommes, du concours & de la combinaison des actions humaines ; s'il étoit vrai qu'emportés par leur tourbillon, & ne pouvant conséquemment régler leur propre course, les astres ne pussent pas non plus diriger notre globe, & tout ce qui s'y passe ; pourquoi dans tous les tems auroit-on consulté le ciel ? Pourquoi auroit-on cru y lire l'avenir ? Quelle seroit la cause de cette erreur, commune à tous les hommes, à tous les peuples ? Il y a mille ans que les Chinois ignoroient qu'en Europe, ou dans toute autre région, on lut dans les planètes l'histoire des événemens futurs ; ils ne sçavoient pas même si l'Europe existoit. Les peuples d'Amérique, avant l'arrivée fatale de Christophe Colomb, croioient être les seuls habitans de la terre ; & cependant ils n'entreprenoient rien, qu'auparavant ils n'eussent interrogé les astres ; chez eux, comme partout ailleurs, les éclipses les plus légères répandoient la terreur & la consternation ; ils avoient élevé des temples au Soleil, pere de leurs Incas. Qui leur avoit appris à chercher dans l'aspect des planètes la destinée de

l'empire ? La même voix sans dote qui jadis l'avoit appris aux Perses, aux Arabes, à toutes les nations.

L'astrologie judiciaire n'eut-elle en sa faveur que son ancienneté ; ce seroit déjà, ce me semble, sinon une preuve assurée, dumoins une bien forte présomption de sa certitude. Mais si à cette antiquité elle réunit encore le goût & la vénération de tous les peuples, le respect, la confiance & la docilité de tout ce que la terre a produit de grands hommes ; si, malgré le mépris où elle est tombée en Europe, elle conserve ailleurs & son premier éclat & son antique autorité : enfin, si à juger des révolutions futures par les événemens passés, il est probable que dans les pays mêmes d'où on l'a si honteusement bannie, elle sera reçue encore, plus puissante & plus accréditée que ne l'a été avant sa décadence ; pourquoi céderois-je au torrent des opinions nouvelles ? Pourquoi foible, & trop facile à me laisser persuader, irois-je sacrifier une si belle science à quelques argumens, forts à la vérité, mais peut-être fondés sur des préjugés & sur des erreurs qui passeront, de même que se sont éclipsées tant d'autres opinions qu'on regarda pendant quelques années, comme d'utiles découvertes, des vérités indestructibles, lesquelles pourtant se sont évanouies pour ne plus reparoitre.

Chaque siècle a, s'il est permis de s'exprimer ainsi, son esprit, son génie, son caractère & sa philosophie ; tout cela est détruit par l'esprit, le génie & la philosophie du siècle qui succède. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoissances vraiment essentielles, qui restent immuables ; & la première, la plus constamment étudiée, la plus généralement respectée de ces sciences, n'est-ce pas l'astrologie judiciaire ? Partout je vois son empire établi ; &, quelques efforts que je fasse, je ne puis nulle part découvrir son origine : elle se perd dans l'obscurité des tems.

Quel fut celui qui le premier se flatta de trouver dans la rapidité de ces globes de feu, qui roulent sur nos têtes, la prédiction des

plus grands comme des plus petits événemens qui se passoient sur la terre ? A qui somme-nous redevables des élémens de cette connoissance ? On a fait bien des recherches à ce sujet ; on a supposé bien des faits, on a imaginé bien des conjectures, on a multiplié les sistêmes & les raisonnemens : mais qu'a-t'on découvert ? Ce qu'on sçavoient déjà ; c'est-à-dire, que du fond de la Caldée, où elle fleurissoit longtems avant les siècles héroïques, l'astrologie a répandu l'éclat de sa lumière, dans le même tems, en Egypte, en Arabie, dans la Grèce, à Rome, dans la Chine, en Amérique, dans les Indes ; que la terre, en un mot, s'est presque toujours éclairée, ou comme on le croit, égarée à la lueur de son flambeau. Eh ! l'on voudroit après un regne si long & si brillant, que cette connoissance fut trompeuse, incertaine, fausse, superstitieuse ? quels hommes, si cela étoit, quels grands hommes elle auroit égarés !

J'ai lû dans les régitres du ciel tout ce qui doit vos arriver, à vous & à vos fils, disoit à ses timides enfans le crédule Belus, Prince de Babylone. alors, comme depuis, on lisoit donc dans les signes célestes ? Alors, comme depuis, chaque planête dominoit incontestablement sur le département qu'elle s'étoit fixé ? Alors, comme depuis, Saturne, par exemple, versoit visiblement ses influences sur les étangs, les cloaques, les cimetières, les vieillards, la ratte, le tanné, le noir, l'aigre, &c. Mais pourquoi répéter ce que personne n'ignore: pourquoi m'arrêter aux principes de cette connoissance ? J'aime bien mieux répondre à ceux qui disent, qui soutiennent que l'astrologie n'a pû avoir quelque autorité, tout au plus que sur les têtes foibles, sur quelques hommes ignorans, & sur la populace, toujours disposée à croire ce qu'elle n'entend pas, & toujours prête à s'entêter du merveilleux.

Pline n'étoit rien moins qu'ignorant & crédule ; cependant il assure, d'après de grandes recherches, que ce n'est point du tout

une chose indifférente que l'influence des astres & leur domination sur les objets terrestres. Il s'éleva, sous l'empire de Claude, un essain d'imposteurs, qui osant usurper le nom d'Astrologues, remplirent rome de fausses prédictions ; leurs erreurs & leurs fourberies firent tort aux vrais Sçavans. Sénèque fatigué de l'absurdité des prophéties annoncées, feignit dans sa harangue sur la mort de Claude, d'avoir vu Mercure conjurant la Parque de vouloir bien permettre aux Astrologues de dire enfin la vérité ; preuve très-convaincante qu'alors ce n'étoit point sur le compte de l'astrologie, mais sur celui des Astrologues qu'on mettoit la fausseté des prédictions annoncées.

Dira-t'on que Pompée, que Crassus, que César furent des hommes foibles ? qui ne sçait cependant que ces illustres Romains n'ont jamais rien entrepris sans avoir consulté les planètes & les étoiles ? Je ne finirois pas si par des faits connus, des récits authentiques, je voulois peindre ici la gloire de l'astrologie dans le sçavante antiquité, son éclat & sa puissance à la cour des Rois de Babylone, dans les palais des Monarques d'Egypte, dans les écoles les plus célèbres d'Athènes & de Rome.

Pour se former une idée de l'autorité sans bornes qu'eut jadis cette connoissance, il suffit de connoître le pouvoir presque illimité qu'elle conserve encore dans la plûpart des cours asiatiques: c'est là qu'on voit les rois s'humilier devant leurs Astrologues ; c'est là qu'on voit des armées impatientes de combattre, attendre que leurs Devins ayent déterminé de la part du Zodiaque, le moment favorable pour engager le combat. Rien ne se fait ici, dit le Voyageur Tavernier, dans sa rélation d'Ispahan, rien ne se fait ici que de l'avis des Astrologues ; ils sont & plus puissans & plus redoutés que le Roi, qui en a toujours quatre attachés à ses pas, qu'il consulte sans cesse, & qui sans cesse l'avertissent de la bonne & de la mauvaise heure, des tems où il peut sortir, se promener, de ceux où il dot se renfermer dans

son palais, se purger, se revêtir de ses habits royaux, prendre ou quitter le sceptre &c. Ils sont si respectés dans cette cour, l'une des plus brillantes de la terre, que le Roi Cha-Sepi, accablé depuis plusieurs années d'infirmités, & ne pouvant recouvrer la santé, les Médecins après avoir épuisé les ressources de leur art, jugèrent que le Roi n'étoit tombé dans cet état de dépérissement, que par la faute des Astrologues, qui par trop de précipitation, avoient mal pris l'heure à laquelle il eut dû être élevé sur le trône. Les Astrologues reconnurent leur erreur: ils s'assemblèrent de nouveau avec les Médecins, cherchèrent dans le ciel la véritable heure propice, ne manquèrent pas de la trouver ; & la cérémonie du couronnement fut renouvelée, à la grande satisfaction de Cha-Sepi, qui mourut quelques jours après.

Il en est de même à la Chine où l'Empereur, quoique très-despotique, n'ose pourtant rien entreprendre sans avoir consulté son thème natal. Son attention à cet égard est si grande ; ou, pour mieux dire, si superstitieuse, qu'il envoie toutes les nuits quatre Astrologues sur une montagne élevée, près des murs de Pekin : ils y vont contempler les astres, & reviennent ensuite expliquer tous les matins à l'Empereur les décrets des corps célestes, & les évènements qu'ont annoncés leurs mouvemens divers. La vénération des Japonois pour l'astrologie est plus profonde encore ; chez eux, personne n'oseroit construire un édifice, avant que d'avoir interrogé quelque habile Astrologue sur la durée du nouveau bâtiment : il y en a même qui sur la réponse des astres, se dévouent & se tuent pour le bonheur de ceux qui doivent habiter la nouvelle maison.

Telle est la superstition qui regne, & qui souvent amène d'affreuses révolutions dans les Indes orientales ; & tel étoit aussi l'entêtement de nos ayeux pour les erreurs de l'astrologie judiciaire.

Que les Romains accoutumés à chercher leur destinée dans les entrailles d'un taureau, ayent cru lire dans les signes célestes les événemens futurs, il n'y a là, ce me semble, rien d'extraordinaire. Que ce penchant irrésistible, cette curiosité insatiable que tous les hommes ont de pénétrer dans l'avenir, aient changé en art superstitieux une science utile ; qu'après que des hommes sçavans, ou ambitieux de l'être, ont étudié les mouvemens des cieux, & qu'ils sont parvenus à découvrir les causes, & fixer le tems de quelques phénomènes, des imposteurs ayent persuadé à l'aveugle multitude que la sçience des astres apprend évidemment ce qui est, ce qui a été, comme ce qui doit être ; que malgré son absurdité, cette grossière fourberie ait ébloui les ignorans ; qu'alors quelques esprits supérieurs n'ayent pû résister à l'attrait du merveilleux, & qu'ils se sont laissé subjugué par l'empire qu'eut toujours sur l'humanité toute sçience occulte & incompréhensible ; qu'Origène lui même, Pline, Plotin, & le grand Marc-Aurèle; que Tibère, César, Tacite, Tite-Live &c., ayent de bonne foi regardé les cieux comme un livre où l'histoire du monde est écrite, & où l'arrangement des étoiles tient lieu de lettre & d'écriture ; ce systême pouvoit-il leur paroître plus vain plus insensé que la sçiences des augures, & tant d'autres erreurs consacrées par une religion superstitieuse au delà de toute extravagance, minutieuse jusqu'à la stupidité ? Mais que nos bons ayeux, corrigés, éclairés par les erreurs & les fautes de leurs prédécesseurs, ayent cru aux mêmes chimères ; que leurs superstitions pour le astres, leur soumission à l'influence des planètes, leur docilité aux fourberies des Astrologues, ayent été poussées jusqu'au plus haut degré d'effervescence & de délire; voilà ce qui me prouve & l'extrême foiblesse de la raison humaine, & l'inutilité des efforts réunis des Sages, pour détruire à jamais l'autorité des préjugés populaires, qui une fois accrédités, ne peuvent tout au plus qu'être restraints, mais jamais anéantis dans les pays où ils ont été reçus.

De toutes les religions le christianisme est sans doute la plus incompatible avec l'astrologie judiciaire, & celle qui démontre avec le plus de force & d'évidence la fausseté de cette science. Toutefois qui ne sçait avec quelle fureur l'astrologie a dégradé nos peres, avec quelle avidité ils ont reçu & étudié ses principes, avec quelle docilité ils ont écouté les oracles, les prédictions, les prophéties des fourbes qui ont abusé de leur crédulité ? Il n'y a pas plus de deux siècles qu'on n'entendoit parler que d'horoscopes, de présages, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, & dans l'Europe entière. Les astres faisoient tout, ils décidoient de tout ; ils annonçoient la guerre, ils predisoient la paix, ils predisoient sur les jours des Rois comme sur l'existence des laboureurs : Albert, Evêque de Ratisbonne, ce même Albert à qui son siècle, & je ne sçais à quel propos, la postérité ont accordé le nom de grand, ne publia-t'il pas l'horoscope de J. C. ? & pour ajouter au délire d'Albert, le Cardinal d'Ailly n'alla-t'il pas chercher dans les signes célestes la destinée de la religion chrétienne ? Mathias Corvin, Roi de Hongrie, osoit-il former ou exécuter quelque projet avant que d'avoir consulté les astres ? Sforce, Duc de Milan, voulut-il jamais entrer dans aucune espèce de négociation ; se permit-il de songer à aucune sorte d'affaire publique ou domestique, sans prendre auparavant les avis de ses Astrologues ? Qui regnoit en France, sous le nom de Cathérine de Médicis ? n'étoient-ce pas aussi des Astrologues, qui remplissoient impunément & son cœur & sa cour de terreur & de vices, qui repandoient dans le royaume mille sinistres prédictions, & qui à la faveur des superstitions qu'ils avoient introduites, commettoient mille crimes & mille déprédations ? On sçait que leur audace & leur avidité furent telles, que les Etats d'Orléans & ceux de Blois prirent en vain les plus sages mesures pour en arrêter les efforts. Les rigueurs des poursuites qu'on faisoit alors contre les Astrologues, les peines qu'ils subirent, les exemples, peut-être trop fréquens, qu'on en fit, les décréditerent si peu, qu'ils furent tout aussi puissans à la cour

de Henri IV, qu'ils l'avoient été dans celle de Cathérine. Henri, le plus digne des Rois, & l'un des hommes les plus éclairés de son siècle, ne put se garantir du prestige imposant de l'astrologie. On souffre quand on lit dans les Mémoires de Sully, que ce Prince tout grand, tout sage qu'il étoit, ordonna cependant à son Médecin la Rivière, fourbe insigne & grand Astrologue, de travailler à l'horoscope du Dauphin nouveau né, & qui regna ensuite sous le nom de Louis le juste.

De tous les événemens annoncés par les Astrologues, je n'en trouve qu'un seul qui soit réellement arrivé, tel qu'il avoit été prévu. C'est la mort de Cardan qu'il avoit lui-même prédite & fixée à un jour marqué. Ce grand jour arriva : Cardan se portoit bien ; mais il falloit mourir, ou avouer l'insuffisance & la vanité de son art : Caran ne balança pas, & se sacrifiant à la gloire des astres, il se tua lui-même ; car il n'avoit pas expliqué s'il périroit par une maladie, ou par un suicide.

Il est vrai que les François se sont guéris peu-à-peu de cette ancienne foiblesse ; il est vrai qu'ils ont méprisé l'astrologie judiciaire autant qu'ils l'avoient respectée ; je conviens qu'on a cessé de croire aux influences, & qu'on est aujourd'hui généralement persuadé que les astres qui se meuvent avec tant de vélocité, & qui à chaque instant sont emportés si rapidement par leur tourbillon, ne peuvent point fixer nos destinées, eux qui sont si mobiles. Mais cette opinion durera-t-elle autant que l'opinion contraire a existé ? l'astrologie judiciaire ne reparoitra-t-elle pas sur les débris de la philosophie, quand retombés dans les ténèbres de l'ignorance, nos descendans auront éteint la lumière des sçiences, & qu'ils préféreront au goût des arts, & au flambeau de la saine raison, l'amour du merveilleux, le goût des préjugés, & les prestiges de l'erreur ? l'astrologie alors reprendra son empire en France & en Europe, où il lui fera d'autant plus facile de pénétrer, que quand elle s'en est bannie, elle n'a point entraîné

dans sa suite l'essain stupide des superstitions quelle y a repandues, & qui s'y sont conservées, si non dans les villes & parmi les Citoyens instruits, du moins dans les campagnes, où elles n'ont presque rien perdu de leur ancienne autorité : je parle de la magie, de la sorcellerie, des enchantemens, des songes, des fantômes, &c.

CHAPITRE VI.

De la Magie.

L'ETUDE du ciel corrompue, la religion profanée, & l'abus de la médecine donnèrent autrefois naissance à la magie, qui bientôt plus puissante & plus terrible que ces trois grandes sources de son autorité, prétendit commander au ciel, diriger, ou détruire, à son gré, toute espece de culte, & disposer de la vie des hommes. Zoroastre qui regnoit, dit l'Historien Justin, dans la Bactriane, cinq mille ans avant la guerre de Troye, fut le premier qui infecta le genre humain des erreurs & des crimes de la magie. Pausanias assure qu'autrefois cet art détestable fut d'un très-grand secours à ceux qui, comme Zoroastre, voulurent introduire une nouvelle religion, afin d'assujétir plus aisément les hommes, par la crainte des maux que la vertu magique forçoit les dieux eux-mêmes & les esprits inférieurs d'envoyer sur la terre contre les ennemis du culte nouvellement fondé. Dans cette vue, ils inventèrent des cérémonies nocturnes conformes à l'idée qu'ils voulurent donner des démons & des dieux malfaisans. De-là, le formulaire des évocations ; de-là, les paroles funestes prononcées sur les herbes mystérieuses, ou sur les poisons apportés des enfers par Hécate, Mégère, & tout le reste de la cohorte souterraine. Quelques fourberies adroites, quelques meurtres préparés & commis avec art, quelques sacrifices sanglans achevèrent d'accréditer cette science funeste, qui de la Bactriane passa dans l'Assyrie, & de-là, plus prompte que la lumière, plus terrible qu'un incendie couvrit bientôt de ses horreurs la face de la terre. « On sera peu surpris, observe Pline, que cet art imposteur & cruel ait conservé autant

d'autorité qu'il en a, si l'on fait attention à l'empire exclusif qu'il a sur l'esprit des hommes, & à l'ascendant tyrannique qu'il usurpe sur l'imagination. Tout le monde convient que la magie a emprunté de la médecine une partie de sa force ; non qu'elle se soit proposé le même objet, mais par des vues plus augustes, plus élevées, plus sublimes. Par un mélange sacrilège elle a aussi puisé dans la religion, afin d'inspirer aux hommes de la vénération : enfin elle s'est érayée des séductions de l'astrologie & du langage, obscur pour le vulgaire, des mathématiques, pour mieux en imposer à la multitude, toujours curieuses de sçavoir ce que l'avenir lui destine, & très-forcement persuadée que les événemens dépendent immédiatement du cours & de l'influence des astres. La magie s'étant donc emparée, par ces trois grands moyens, de l'entendement humain, est-il bien merveilleux qu'elle se soit si fort accréditée, & que la plûpart de nos contemporains la regardent, à l'exemple de nos prédécesseurs, comme la plus sacrée & la première des sçiences ? Est-il bien merveilleux que la plûpart des Rois de l'Orient se gouvernent entièrement par elle ? »

Eh ! comment les Anciens eussent-ils osé dédaigner la sçience magique, eux qui croioient que sa puissance commandoit aux dieux, aux enfers, aux élémens, à la nature entière ? Comment eussent-ils cru pouvoir impunément mépriser les Magiciens, dont la voix redoutable excitoit les tempêtes, transportoit les enfers sur la terre, bouleversoit les cieux ?

Comment les Rois de l'Orient se permettroient-ils encore de ne pas obéir aux Magiciens, qu'ils regardent & qu'ils craignent, comme l'antiquité respectoit, regardoit, & pensoit qu'on devoit craindre Médée, Orphée, Circé, &c.

Le moyen de ne pas frémir de terreur devant des gens qui, comme les a peints [Brébeuf](#), d'après Lucain, Sçavent mieux nos destins que les Dieux qui les font.

L'univers les redoute, & leur force inconnue S'élève impudemment au dessus de la nuë. La nature obéit à leurs impressions, Le soleil étonné sent mourir ses rayons: Sans l'ordre de ce Dieu, qui lance le tonnerre, Le Ciel armé d'éclairs tonne contre la terre. L'hyver le plus farouche est fertile en moissons : Les flammes de l'été produisent des glaçons ; Et la lune arrachée à son trône superbe, Tremblante & sans couleur, vient écumer sur l'herbe.

Telle étoit autrefois la puissance de la magie, surtout à Babylone, où elle n'étoit exercée que par les Prêtres préposés au culte divin ; ce qui prouve que cet art faisoit, ainsi que je l'ai dit, une partie essentielle de la region : d'où l'on peut facilement juger du degré de corruption que la fourberie & la superstition avoient introduit dans le culte, qui dès-lors ne fut plus qu'un assemblage infâme d'évocations, de sacrifices aux esprits infernaux, & d'obçènes mistères. La magie fut plus cruelle en Perse ; car elle étoit plus ou moins meurtrière suivant le caractère plus ou moins superstitieux, & plus ou moins féroce de la nation qui l'adoptoit.

Ce fut aussi cette sçience ténébreuse qui apprit aux romains, à faire sur les sépulcres des libations de lait & de vin ; opération magique par laquelle on croyoit évoquer les ames, qui étoient supposées accourir aussitôt des enfers, pour venir se repaître de ces liqueurs & de l'odeur des victimes immolées.

Nunc animæ tenues, & corpora functa sepulcris,

Errant: nunc posito pascitur umbra cibo.

[[Ovid: Fasti II](#)565-566]

Pythagore, Empédocle & Démocrite, contribuèrent autant qu'il fut en eux, aux progrès de la magie ? Pline rapporte même les titres des ouvrages que Démocrite publia, suivant les principes des anciens Magiciens. Mais ce qui décrédite un peu l'opinion de Pline, c'est qu'il enveloppe Platon dans la même accusation : & cependant Platon, dans son traité des loix, veut qu'on chasse les

Magiciens de la société, après qu'on les aura sévèrement punis, non du mal qu'ils peuvent opérer par la vertu de leur science, mais de celui qu'ils voudroient faire. Il me semble que cette loi ne suppose guere dans celui qui l'a faite, de la crédulité, ni de la confiance à la magie & aux Magiciens. Il est vrai qu'il a exclu aussi les Poètes de sa République ; mais ce n'est qu'après leur avoir accordé des honneurs presque divins, & après les avoir comblés de distinctions & d'éloges.

Le plus anciens des Auteurs connus, celui qui le premier a écrit l'histoire de Phénicie, Sanchoniaton, qui, au rapport d'Eusébe dans sa *Préparation -- Evangélique*, vivoit longtems avant la guerre de Troye ; ce même Sanchoniaton, que les Sçavans de l'antiquité & les Littérateurs ont de tout tems regardé, suivant les expressions de Philon, comme l'homme le plus éclairé de la terre, & du jugement le plus sain, n'a-t'il pas fondé aussi sur la réalité de la magie & sur l'autorité des Magiciens, l'histoire phénicienne & la religion de ses Concitoyens ? Il est vrai que sa théologie & son système sur l'origine des Phéniciens sont moins absurdes que les fables des Grecs sur leurs dieux & sur le monstrueux héroïsme des fondateurs des peuples de la Grèce. Mais cette théologie de Sanchoniaton n'en est pas moins, à mon avis, un tissu ridicule d'actes magiques & très-inconcevables. C'est en effet de la magie que la beauté de ces Bœtiles animés, de même que l'éclat de cette étoile jadis inconnue, forcée tout-à-coup de paroître à la voix d'Astarte, & consacrée dans la ville de Tyr ? N'est-ce pas aussi de la magie que cette castration de Cælus par Saturne, celle de Saturne par lui-même, & qu'il força tous ceux qui l'accompagnoient d'imiter ? Enfin qu'est-ce- autre chose qu'une opération magique que ce coup de tonnerre, qui donne tout-à-coup le mouvement à cette foule d'animaux créés par l'esprit supérieur, immobiles dans les plaines de la Phénicie, & qui par ce coup de foudre, sont comme reveillés d'un profond assoupissement ? Etoit-il possible que les Phéniciens instruits par

Sanchoniaton ne crussent pas à la magie ? Etoit-il possible qu'ils n'imaginassent pas un culte & des cérémonies analogues à la folie de ces idées sur l'origine & sur les aventures des dieux ; & si les Grecs, comme il y a beaucoup d'apparence, ont puisé la plus grande partie de leur théologie chez les Phéniciens, comme ils l'ont dans la suite communiquée aux Romains ; est-il bien merveilleux qu'ils y ayent aussi puisé leurs fables & leurs contes magiques ? p107 Faut-il être surpris que ces rêveries ayent eu dans la Grèce & à Rome tout autant d'autorité qu'elles en avoient eu jadis dans la Caldée & en Egypte ?

Passons à des tems plus modernes & à des nations plus connues : car ne feroit-ce pas une bien grande injustice que d'accuser les Grecs & les romains de trop de crédulité pour des récits très-incroyables ? Ces recits étoient consacrés par la religion, qui très-certainement n'eut pas souffert des observations contre un art qui faisoit la partie la plus considérable du culte des dieux, & la source la plus essentielle de la fortune des oracles & de l'autorité des Prêtres. On diroit que l'Islande, la Norvège, & la Laponie ont toujours été les grands théâtres de cet art, tant il y a fait de progrès, tant il y a jetté de profondes racines. C'est là que la magie impérieusement les peuples ; c'est là qu'elle fait des prodiges au-dessus de tout ce qu'on raconte de l'ancienne Thessalie. Scheffer, Olaus Magnus & Saxon le Grammairien ont pris soin de publier de vastes collections des merveilles chaque jour opérées par les Magiciens de ces trois nations ; Magiciens qui, quoique fort ignorans, me paroissent néanmoins tout aussi fourbes, & tout aussi intéressés que le furent jadis les Prêtres Egyptiens, Assyriens, de la Grèce & de Rome.

L'attachement des Lapons, des Islandois & des Norvégiens à cette science obscure, leur penchant à la superstition & leur ignorance extrême sembleroient m'indiquer les qualités nécessaires au terrain sur lequel la magie peut fleurir ; c'est-à-

dire, que je croirois que cet art imbécile ne peut être cultivé ni reçu que par quelques esprits grossiers, par quelques hommes de la classe la plus vile, si malheureusement une foule de grands exemples, ne me prouvoient que c'est précisément sur les têtes les mieux organisées, sur les esprits les plus sages & les plus éclairés, que la magie a eu le moins de peine à exercer sa fantastique autorité. Je l'abandonnerois volontiers à la crédulité du peuple, si Suétone ne m'apprenoit que Néron, à qui malgré ses vices, on ne pourroit, sans injustice, refuser de l'esprit, du goût & des talens, fut le Magicien le plus déterminé de son tems, & qu'il sacrifia solennellement aux enfers, après en avoir évoqué, par les plus fortes imprécations magiques, les mânes d'Agrippine, dont le spectre irrité venoit toutes les nuits reprocher à Néron son affreux parricide. Je conviendrois que la magie n'a eu de l'autorité que sur les esprits foibles, les ignorans, les femmes le peuple, si Dion Cassius, Suidas, & beaucoup d'autres ne nous avoient point laissé des descriptions très-surprenantes des opérations magiques, des conjurations & des cérémonies religieusement observées par Adrien ; si le premier de ces Historiens ne m'apprenoit que Marc-Aurèle, ce Marc-Aurèle si sage, étoit toujours accompagné de célèbre Arnuphis, Magicien d'Egypte, auquel ce facile Empereur ne manqua point d'attribuer une pluie abondante qui vint desaltérer l'armée romaine, prête à périr de soif. Et cet homme éclairé, ce Prince philosophe, à son apostasie près, l'honneur de Rome & l'amour de la terre, ne fut-il pas également le défenseur le plus zélé, le plus outré de la magie ? n'eut-il pas mille fois recours aux cérémonies les plus superstitieuses & les plus folles de cet art, pour captiver l'amour & la fidélité de ses Sujets, lui qui par tant de rares qualités, de vertus, de talens, s'étoit concilié l'estime des Romains, la confiance de ses peuples & l'amitié des Sages.

Que de telles absurdités ayent été respectées alors par les Princes, les Grands & les hommes instruits, je n'en suis pas

surpris : car comment en Egypte, dans la Grèce & à Rome, eut-on osé, du moins publiquement, douter de la puissance de la magie qui étoit si intimement unie avec la religion ? c'eut été se déclarer impie que de refuser de croire à la force des évocations, au pouvoir des imprécations magiques sur les dieux de l'Olympe & sur ceux des enfers. Mais que ces ridicules erreurs, que ces folles superstitions se soient conservées après qu'une philosophie plus saine, une religion plus pure ont anéanti les dieux de l'Egypte, de la Grèce & de Rome, voilà ce qui me prouve l'extrême folie des hommes & leur inconsequence.

Il n'y a personne qui ne sçache avec quelle fureur la magie a régné, jusques vers la fin du dernier siècle, dans la plûpart des cours européennes : tout le monde sçait aussi avec quelle inconcevable bisarrerie elle a été mêlée aux plus augustes cérémonies ; quel empire elle exerça en France sous le trop mémorable règne de Cathérine de Médicis ; dans quel abîme de crimes cette funeste science jetta cette Princesse, superstitieuse, impie, & vicieuse tour-à-tour. Cette Reine coupable, dit Mezerai, s'étoit gâté l'esprit par ses curiosités impies ; elle avoit accoutumé de porter sur elle des caractères. On en garde encore qui sont marqués sur des parchemins déliés, qu'on croit être de la peau d'un enfant mort né. Les esprits vains & légers se portoient facilement à suivre ses exemples : un Prêtre nommé des Eschèles, exécuté en Grève pour avoir eu commerce avec les mauvais démons, accusa douze cens personnes du même crime. Je vois bien que sous Charles IX on comptoit dans Paris trente mille citoyens occupés d'évocations, de charmes, de cérémonies magiques : mais je ne lis dans aucune chronique de ce tems, que cette foule eut été ramassée dans la lie du peuple, qui redoutoit les Magiciens, & qui croioit à leur puissance, sans oser s'élever jusqu'à leur art, ni assister à leurs opérations.

depuis plusieurs années la magie étoit tombée en France dans le mépris & dans l'oubli, quand r'animant tous ses efforts, ses fureurs & ses crimes, elle y reparut tout-à-coup vers la fin du dernier siècle ; mais plus pernicieuse, plus cruelle, plus farouche qu'elle ne l'avoit été dans toutes les contrées, où jusqu'alors elle avoit tour à tour répandu son vénéin, son audace & ses superstitions. Ce fut sous le règne brillant de Louis XIV, dans la court la plus auguste de l'Europe, & du sein du peuple le plus doux & le plus éclairé de la terre, que l'on vit s'élever une foule de monstres, qui sous prétexte de découvrir & d'annoncer aux Citoyens les événemens futurs se jouoient de la crédulité du peuple & de la foiblesse des Grands, dont ils servoient les passions, & qu'ils aidoient, après les avoir égarés, à commettre les crimes les plus affreux. On sçait jusqu'à quel degré d'atrocité la Marquise de Brinvilliers porta sa fourberie ; on sçait avec quelle rapidité la Voisin & la Vigoureux hâtèrent les progrès de la contagion. Ces deux femmes célèbres par leurs forfaits autant que par l'excès de leur impiété, grossissoient chaque jour la foule des prétendus dévins, qui n'étoient autre chose que des ministres de l'avidité forcenée de ces empoisonneuses. La religion trop longtems profanée implora le secours des loix : Louis XIV établit une chambre de justice pour poursuivre & punir cette foule sacrilège, dont la magie consistoit à éblouir les esprits foibles, à les enhardir au meurtre, & à leur fournir ensuite des poisons, ou des poignards. La Marquise de Brinvilliers, la Voisin, & la Vigoureux, furent arrêtées, & une multitude de personnes de tout rang, de tout âge, de tout sexe, furent enveloppées dans leur crimes : les plus coupables expirèrent dans les supplices ; quelques-uns se déroberent, par une prompte fuite, à la rigueur des chatimens, & avec eux la maie s'exila de la France, où depuis elle n'a plus paru ; mais où il reste encore, si ce n'est dans les Villes, dumoins dans les campagnes, un genre de superstition peu dangéieux, absurde, si l'on veut, & trop méprisable en lui même, pour qu'on doive le craindre ; mais assez puissant, ce me semble,

assez actif, assez enraciné, pour l'accréditer de nouveau. Il reste enfin chez nous les mêmes préjugés qui ont rendu la magie si redoutable chez les Anciens, & qui lui donne encore une si grande autorité parmi les Islandois, les Norvégiens & les Lapons ; car qui ne sçait que la sorcellerie est une des principales branches de la magie?

CHAPITRE VII.

De la Sorcellerie, des Sorciers, & des Sortilèges.

CE SONT des méchans bien stupides que ces Sorciers ! ils n'ont qu'un seul moyen pour faire du mal, encore même ce moyen ne leur réussit pas toutes les fois qu'ils veulent l'employer. Quel métier cependant, quel art, quelle profession plus pénible, quelle condition plus dure que celle des Sorciers ? Les malheureux se donnent des peines infinies, ils se tourmentent, ils s'agitent, ils font des périlleux voyages, ils rendent au démon l'hommage le plus insipide & le plus fatigant. Leur culte & leur cérémonies sont de la plus étrange grossièreté. Leurs invocations ressemblent plus à des rugissemens, qu'à des prières articulées. Emportés dans les airs par les tems les plus orageux, sur les appuis les plus fragiles, & prêts à chaque instant à se rompre le col ; toujours dans l'épaisseur des ténèbres, dans l'infection du souffre, dans la puanteur des boues, toujours dans l'indigence ; & tout cela, pour faire peur à quelques hommes timides, à des vieilles, à des enfans ; ou tout au plus, dans les grandes occasions, pour tâcher d'obtenir du diable quelque prétendu maléfice, quelque brouillard empesté, quelques tonneaux de grêle, qui les font dérester, & qui le plus souvent se terminent par les forcer d'aller ailleurs exercer leur chimérique puissance. Il y a dumoins quelque chose de noble, un certain ton de dignité & de grandeur dans les fonctions des Magiciens, & dans leur cérémonies : mais dans la sorcellerie, tout est mesquin, ignoble & bas, aussi n'en voit-on guère dans les villes. Cette sçience, qui ne donne ni de l'honneur ni des richesses, ne me semble guère attrayante. Pourquoi donc est-elle,

ou la croit-on si puissante & si bonne à étudier ? C'est que dans tous les états on aime à être craint, on aime à dominer, à avoir de l'ascendant sur l'esprit de son voisin.

Il faut avouer que la sorcellerie a éprouvé bien des variations, & qu'elle a bien perdu de son ancienne autorité. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un art peu malfaisant, qui, par des invocations excessivement absurdes, emprunte dans l'épaisseur des ténèbres, le secours & le ministère du diable. Autrefois c'étoit bien autre chose ; aussi la superstition donnoit-elle de la considération aux Sorciers, dumoins extérieurement ; car, au fond, il me paroît que cette espèce a constamment été plus méprisée encore & plus avilie qu'elle ne s'est cru redoutée.

Orphée & Tirésias sont, si je ne me trompe, les premiers Sorciers que l'antiquité nous présente. Homère, dans son *Odissée*, & Virgile dans son *Eneïde*, nous apprennent que la principale fonction de ces deux Prêtres étoit d'évoquer les ames des enfers : mais on ne trouve point qu'ils aient eu aucune espèce de puissance sur les divinités du ciel. C'étoit à eux qu'il falloit s'adresser, quand on s'étoit proposé de consulter les morts. Or, cette évocation par Pluton & les Parques, n'étoit autre chose qu'un acte de magie noire ou de sorcellerie.

Il y avoit à Lacédémone des Magiciens ; mais il n'y avoit personne qui fût initié dans les mistères de la sorcellerie ; & quand les Lacédémoniens voulurent, au rapport d'Élien, appaiser les manes de Pausanias, qu'on avoit fait mourir de faim dans un temple, ils furent obligés de faire venir des Sorciers d'Italie, pour chasser par leurs cérémonies & leurs évocations, le spectre du défunt. Cependant il me semble qu'il étoit fort inutile que les Lacédémoniens envoyassent chercher des Sorciers si loin, puisque la Thessalie étoit, comme nous l'assure Pline, si féconde en Sorciers, & sur-tout en Sorcières, qu'alors en Italie Thessalienne & Sorcière étoient deux expressions synonymes,

deux mots qui désignoient également une femme instruite dans l'art de la sorcellerie.

Il y a beaucoup d'apparence que ce fut Médée, qui des extrémités du Pont-Euxin apporta la sorcellerie en Thessalie. Sénèque assure que ce fut Mycale, qui très-versé dans cette science, y forma les Thessaliennes : mais Héliodore atteste qu'il y avoit alors en Egypte, un très-grand nombre de Sorciers & de Sorcières, très-méprisés par les Magiciens, fort détestés par le peuple, & dont toute la science consistoit à servir d'un culte ridicule, des idoles qui leur étoient particulières, à errer pendant la nuit aux environs des cimetières, à exhumer les cadavres, à chercher & cueillir certaines herbes, auxquelles ils attribuoient quelques vertus malfaisantes ; à diriger enfin & à commettre quelques mauvaises actions, ou à procurer pour de l'argent, la jouissance des sales plaisirs. Plutarque, Apollonius, & d'après eux, Erasme, ont parlé beaucoup aussi d'une Aglatonice de Thessalie, Sorcière qui s'étoit rendue si célèbre parmi les femmes, qu'elles étoient persuadées qu'à ses ordres & par la force de ses conjurations, la lune descendoit sur la terre ; à moins que par un bruit horrible de voix & d'instrumens, on n'empêchât les paroles mystérieuses de l'invocation de pénétrer jusqu'au ciel. Cette erreur se repandit de la Grèce en Italie, & de-là dans tout l'univers : comment a-t-elle pénétré dans les forêts de l'Amérique, dans la Chine, au Japon, & dans les Indes ? Je l'ignore, & je crois qu'il seroit très-difficile d'indiquer comment & dans quel tems cette communication a eu lieu. Ce qu'il y a de prouvé, c'est qu'on a vu les Sauvages de l'Amérique & des Indes, le plus récemment découverts, observer, lors des éclipses de lune, exactement les mêmes cérémonies que pratiquoient du tems d'Aglatonice les femmes de Thessalie : ce que m'apprennent encore tous les Auteurs qui ont écrit sur les coutumes & les préjugés de nos peres, c'est que la même erreur a très-long-tems subsisté dans le christianisme, en Europe & même en France, où à force de cris,

de hurlemens & de bruit pendant les éclipses, on croyoit donner à la lune un puissant secours contre les conjurations des Sorciers ; tant il est vrai que rien ne peut arrêter & détruire la superstition, qui une fois introduite & reçue dans quelque coin de la terre que ce puisse être, gagne de proche en proche, pénètre dans tous les continens, franchit les mers, & qu'ensuite on la trouve repandue chez toutes les nations, accréditée, impérieuse dans toutes les parties de monde habité.

Les Romains, dont je parlois dans le chapitre précédent, & qu'on a vû pénétrés de respect pour les Magiciens, croyoient aussi à la sorcellerie, & cependant ils traitoient, ainsi que nous, les Sorciers avec un souverain mépris ; ils ne brûloient pas à la vérité, comme on les a brûlés en France & en Allemagne ; mais on les accabloit d'injures, on les tournoit en ridicule ; le peuple les détestoit ; les Littérateurs en rioient, & les Grands, à l'exception de quelques-uns qui pensoient comme le peuple, les regardoient comme une vile espèce. Voyez comme Horace se joue de leur science & de leur profession, dans ses vers satyriques sur l'horrible Canidie, qu'il a peint sous les traits d'une vieille fort méchante, acariâtre, & toujours disposée à nuire, à faire du mal, & à tout entreprendre pour de l'argent : en un mot, telle à-peu-près & tout aussi méprisable que ce que nous entendons chez nous par le mot de *vieille Sorcière*.

J'ai dit que malgré ce mépris pour les Sorciers, les Romains croyoient cependant aux secrets sorcellerie. Tibulle, dans une de ses Elégies, raconte qu'une fois éperdument amoureux de la femme d'un jaloux, il eut recours à une fort habile Sorcière, qui, après quelques conjurations, & beaucoup de cérémonies, le fit jouir de sa maîtresse, sous les yeux même de son mari, qui ne vit ni l'infidélité de sa femme, ni les attentats de l'amant. Ovide a aussi décrit le sacrifice funébre que les Romains étoient dans l'usage de faire pour les morts à la Déesse Taciturne, (*Dea Muta*).

Environnée, dit-il, d'un essain de jeunes filles, une vieille Sorcière remplissoit en cette occasion, les fonction de Prêtresse ; elle prenoit de trois doigts seulement, trois grains d'encens, qu'elle alloit mettre mystérieusement dans un trou de souris, auprès de la porte du temple ; elle portoit alors à sa bouche sept fèves noires l'une après l'autre ; & après avoir collé avec de la poix, la tête d'un petit simulacre, qu'elle perçoit d'une aiguille d'airain, elle jettoit cette tête dans un brasier couvert de feuilles de menthe ; ensuite elle soulevoit un vase rempli d'excellent vin ; elle en répandoit quelques gouttes sur cette menthe, en donnoit très peu à boire aux jeunes filles, & reservoit tout le reste pour elle : puis quand l'ivresse commençoit à s'emparer de ses sens, elle renvoyoit l'assemblée, & chacun se retiroit, persuadé que par ce sortilège la vieille venoit d'enchaîner la langue de la médisance & de la calomnie.

L'indulgence du Sénat, qui peut-être par un excès de crédulité, toléroit des cérémonies, enhardit les Sorciers ; & bientôt à l'exemple des Magiciens, ils rendirent leurs cérémonies plus nobles & plus imposantes : leur audace s'accrut à proportion de l'autorité que leur donnoit la crainte qu'ils avoient inspirée au peuple : leurs assemblées furent plus mystérieuses, & ils s'y occupèrent d'objets plus importants. Ammien nous apprend que sous l'empire de Valens, on comptoit dans cette classe, jusqu'alors si fort méprisée, quelques Philosophes & beaucoup de gens de qualité. Curieux de sçavoir quelle seroit la destinée de l'Empereur régnant, ils s'assemblerent pendant la nuit, ajoute le même Historien, dans une des maisons affectées à leurs cérémonies. Ils commencerent par dresser un trépié de racines & de rameaux de laurier, qu'ils consacrerent par d'horribles imprécations : sur ce trépié ils placerent un bassin formé de différens métaux, & ils rangèrent au-tour, à distances égales, toutes les lettres de l'alphabet. Alors le Sorcier le plus sçavant de la compagnie s'avança, enveloppé d'un long voile, des feuilles de verveine à la

main, & faisant à grands cris d'effroyables invocations, qu'il accompagnoit de convulsions hideuses : ensuite s'arrêtant tout-à-coup devant le bassin magique, il y resta immobile, & tenant un anneau suspendu par un fil. A peine il achevoit de prononcer les paroles du dernier sortilège, qu'on vit le trépié s'ébranler, l'anneau se remuer, s'agiter rapidement, & frapper tantôt sur une lettre, tantôt sur une autre. A mesure que ces lettres étoient ainsi frappées, elle alloient s'arranger d'elles-mêmes à côté l'une de l'autre, sur une table, & elles composèrent de très-beaux vers héroïques, qui furent admirés de toute l'assemblée. Valens qu'on eut soin d'informer de cette opération, & qui n'aimoit pas qu'on interrogeât les enfers sur sa destinée, punit sévèrement les Grands & les Philosophes qui avoient assisté à cet acte de sorcellerie : il étendit même, avec une atrocité sans exemple, la proscription sur tous les Philosophes & les Sorciers de Rome ; il en périt une étonnante multitude ; & les Grands dégoutés d'un art qui les exposoit à de si cruels supplices, abandonnerent la sorcellerie à la populace & aux vieilles, qui ne la firent plus servir qu'à de petites intrigues, des vengeances obscures, des malefices particuliers & peu pernicieux.

Il est très-vraisemblable que de tems en tems les Sorciers tenterent d'usurper de la considération ; mais on les obligeoit de rentrer aussitôt dans leur première obscurité. Justinien décerna des punitions capitales contre ceux qui useroient de sortilèges, pour faire du mal ; & Constantin, qui, malgré ses lumières, ne laissoit pas d'être fort superstitieux, n'ordonna-t'il pas (*l. 4. c. de malef.*) que ceux qui se serviroient de la sorcellerie pour attenter à la vie des hommes ou à la pudeur des femmes, seroient punis ; mais qu'on ne feroit point des poursuites contre ceux qui employeroient cet art à guérir les malades, ou à détourner les vents, les tempêtes, la grêle, &c.

Pendant qu'à Rome & dans l'Empire on sévissoit avec tant de rigueur contre les sortilèges, cet art fleurissoit dans les Gaules, & surtout dans la Grande-Bretagne, où, comme l'observe Pline, les Druides l'avoient porté à sa plus grande perfection. Mais ces Druides si fameux ne sçavoient faire tout au plus que quelques évocations, & toute leur puissance se bornoit à prier les esprits infernaux d'accourir à leur voix. C'étoit aussi toute la science des Sorciers Romains, Grecs, & Egyptiens : car, à l'exception d'Orphée, de Thésée, d'Hercule, d'Enée, & de quelques autres qui ont vû face-à-face le Prince des ténèbres, l'antiquité ne nous indique aucun lieu de rendez-vous où se tinssent les conférences entre le diable & les Sorciers. Aucun ancien démonographe ne fait mention de ces assemblées nocturnes, connues sous le nom de *Sabat*. Ce n'a été que bien longtems après que la superstition a inventé ces entretiens nocturnes, ce sabat où se commettent tant d'abominations, tant de crimes, tant de débordemens ; où les démons s'unissent si vilainement à de vieilles femmes, où les incubes & les succubes oubliant la différence des deux sexes, se prostituent les uns aux autres avec tant de brutalité, où regne enfin tant de confusion, tant de bêtise, tant d'horreur.

On peut dire, à l'honneur des Ecrivains françois, que parmi eux un seul a cru sérieusement à la sorcellerie & à tous les récits de la superstition au sujet du sabat. C'est Bodin, qui ne se contente pas d'ajouter foi à ces imbéciles rapports, mais qui trouve mauvais & fort impie qu'on ne veuille pas croire qu'il y a une prodigieuse quantité de Sorciers, qui vont réellement au sabat, & qui par la vertu de leurs sortilèges, & le pouvoir exprès qu'ils ont reçu du diable, quand il leur a imprimé la marque de sorcellerie, opèrent des choses surprenantes, font pleuvoir, tonner & grêler, ensorcèlent, envoient & le diable & la mort à quiconque ose les offenser, & milles autres rêveries, mille autres puérités de ce genre, qu'il a gravement insérées dans son très extraordinaire traité de la *Démonomanie*.

Cette opinion de Bodin, & qui lui fait si peu d'honneur, étoit aussi le préjugé de bien des gens en France, où 'on crut que le plus sûr moyen d'empêcher les Sorciers de se rendre au sabat, étoit d'en exterminer l'espèce. L'expédient étoit cruel ; il fut mis en usage avec une barbarie qui fait frémir l'humanité. Quiconque étoit soupçonné de sorcellerie, étoit enveloppé dans la proscription : une étonnante multitude de malheureux, qui n'avoient jamais vû le diable, & qui n'avoient jamais fait aucune pacte avec lui, expièrent dans les tourmens le malheur d'être nés dans un siècle de fantisme & de superstition. L'Angleterre gémissoit sous le joug de la même erreur : deux factions (car tout est faction dans cette Isle) y divisoient les cœur & les opinions : les uns, &, graces à la raison, leur opinion a prévalu, soutenoient que la sorcellerie étoit une chimère, & les Sorciers, des malheureux qu'il falloit plaindre, detromper & guérir ; les autres prétendoient qu'il falloit les enchaîner, & les faire périr sur l'échaffaud, ou dans les flammes. Scott, Littérateur célèbre, & profond Mathématicien, prouva l'insuffisance de la sorcellerie, la puérilité des sortilèges, le mépris & l'indifférence que les Sorciers méritoient du public. Jacques I^{er}., qui n'étoit point Sorcier, écrivit contre Scott un traité de Démonologie, dans lequel il prétendit prouver la puissance de la magie noire & le pouvoir surnaturel des Sorciers. Cette dispute ne produisit dans la Grande-Bretagne que quelques écrits polémiques ; tandis qu'en France les bourreaux ne pouvoient suffire au nombre de victimes qu'on leur donnoit à immoler.

On se trompoit en Angleterre, on se trompoit en France. Les Sorciers méritent d'être punis, mais non pas d'être brûlés. La sorcellerie qui en elle-même n'est rien, devient très-dangereuse par cela même que la superstition la croit pernicieuse. C'est déjà un crime punissable que celui de profiter de la foiblesse des petits esprits, pour leur faire du mal ; parceque l'imagination allarmée suffit pour produire réellement tous les pernicieux effets que l'on

suppose pouvoir être opérés par la force des sortilèges. Ainsi, s'il existe des gens assés platement stupides pour se persuader qu'en faisant quelque pacte avec le démon, ils pourront nuire & se faire craindre, & s'ils agissent conséquemment à leur erreur ; ce sont des citoyens malfaisans, dont il faut délirer la société, soit en les enchainant, soit en les obligeant à renoncer au vice de leur ame.

Ceux qui ont voyagé en Laponie, sçavent bien qu'il n'y a point de Sorciers dans ce pays, non plus qu'ailleurs : cependant il n'y a pas de Voyageur qui n'ait été frappé des sinistres effets qu'opère sur les Lapons la crainte des Sorciers, & de la grande autorité de ceux-ci sur leurs compatriotes. Mr. Scheffer donne une description très-curieuse de leurs opérations magiques. " Ils se servent, dit-il, pour faire leurs sortilèges, d'un tambour fait d'un tronc de pin, & d'une seule pièce, couvert d'une peau de rhenne, ornée de quantité de figures peintes grossièrement, d'où pendent plusieurs anneaux de cuivre & quelques morceaux d'os de rhenne. Si le Sorcier veut interroger son tambour, c'est-à-dire, se servir de son tambour pour consulter le diable, il se met à genoux, ainsi que tous ceux qui l'entourent ; il commence par frapper doucement sur le tambour avec un os de rhenne, en traçant avec cette baguette une ligne circulaire, & en faisant, à voix basse, ses invocations : ensuite s'animant par degrés, rédoublant & ses cris & ses coups, il frappe avec violence, pousse des hurlemens affreux, s'agite & se tourmente, écume ; son visage devient bleu, ses cheveux se hérissent : excédé de fatigue il tombe enfin en pamoison, il reste quelque tems immobile & la face contre terre. Lorsque le paroxisme est passé, il se relève, croit avoir vû le diable, & rend compte à l'assemblée de l'entretien qu'il a eu avec lui. Ces Sorciers ont encore un autre sortilège qu'on regarde comme le plus terrible des maléfices, & qu'ils nomment le *tyre*. Ce *tyre* est une fort petite boule faite du duvet de quelque animal. Ils envoient, disent-ils, cette boule où ils veulent, à plus ou moins de distance, suivant l'étendue du pouvoir du Sorcier. Ils croient

qu'elle porte inévitablement la mort à tout ce qu'elle frappe. S'il arrive que ce soit un homme ou un animal, elle le tue aussitôt, & revient à celui qui l'a envoyée: au reste, elle roule avec tant de vitesse, qu'on ne peut pas l'appercevoir ; on voit seulement une petite trace bleue qu'elle laisse sur son passage ; mais si celui à qui le tyre est envoyé, est plus habile Sorcier que son ennemi, il le lui renvoie, sans en être frappé, & le premier Sorcier expire de la même mort qu'il a voulu donner.

Voilà quels sont les préjugés des Lapons, & à quoi se réduit à peu près tout l'art de leurs Sorciers. Les nôtres me paroissent bien plus habiles & plus féconds en sortilèges. Je dis les nôtres, parcequ'il est très-vrai que cette superstition régne encore dans nos campagnes, où elle continuera d'allarmer l'imagination des paysans & des villageois, jusqu'à ce qu'aulieu d'inspirer de la haine contre les Sorciers, & de décerner des peines contre les maléfices, on ait employé le seul remède raisonnable & salutaire pour extirper toute apparence, tout vestige de sorcellerie. Ce remède est bien simple ; c'est de persuader au peuple que sa crédulité fait toute la sçience des Sorciers, qui ne peuvent rien, qui ne reçoivent aucune vertu du démon ; que l'on peut braver impunément leurs sortilèges & les effets de leurs pactes : enfin qu'il n'y a nulle part, & qu'il n'y eut jamais de sabat. Cette vérité une fois bien établie, toute l'autorité des Sorciers seroit ruinée ; ils ne feroient plus craints ; & l'imagination de ceux à qui ils voudroient nuire, ne leur fournissant pas les moyens de faire du mal, on n'entendrait pas plus parler de sortilèges & de Sorciers dans nos villages, qu'on en entend parler en Hollande, à Genève, à Paris, à Londres, &c., où personne n'ajoutant foi à ces superstitions, personne aussi n'y est soupçonné d'aller au sabat, ou de faire du mal en prononçant quelques mots inintelligibles. Alors il ne resteroit plus des anciens préjugés populaires que quelques mauvais enchantemens, quelques songes peu allarman, & quelques impuissans fantômes, spectres ou revenans.

CHAPITRE VIII.

Des Enchantemens.

C'EST de tous les empires le plus despotique sans doute que celui de l'imagination. Que de biens, que de maux, que de plaisirs & de tourmens elle procure à l'homme ! C'est elle, c'est son effervescence qui crée la magie, qui fait les sortilèges, les maléfices & les enchantemens ; & ces enchantemens, ces illusions, ces rêves, elles les réalise, & leur donne une force, un poids, une autorité qui entraînent la raison, qui accablent les sens, qui abbatent le cœur, qui troublent l'ame, engourdissent, enchaînent toutes ses facultés, & changent visiblement le cours de la nature aux yeux de ceux qui se sont une fois persuadés qu'elle est bouleversée, ou dumoins qu'elle peut l'être. C'est, en un mot, cette puissante & vraie enchanteresse, qui tour-à-tour irrite, enflamme & calme les passions, qui inspire à l'esprit les terreurs paniques de la crédulité, les craintes & les puérités de la superstition, les frissons de la peur, ou le flegme & l'héroïsme de la valeur ; c'est elle qui dérange les fibres des cerveaux foibles, ou mal organisés, & qui même dans un corps sain allume par degrés le feu brûlant de la fièvre, les transports du délire, qui lui fait ressentir les douleurs des maladies & les horreurs du desespoir.

Ce fut aussi l'imagination qui changea autrefois le culte en imposture, des cérémonies très-simples en opérations magiques, les prières de la réconnoissance en blasphèmes, les vœux de l'humble confiance en invocations aux enfers, en imprécations & en enchantemens. Et si la même cause subsiste depuis plus de six mille ans, toujours dans le même degré de force & de pouvoir, ne

seroit-il pas étonnant que les mêmes effets ne subsistassent pas aussi ? Dans les premiers tems, les Egyptiens couronnoient les têtes d'Isis & d'Osiris de feuillages, d'herbes ou de plantes, symboles de l'abondance des moissons qu'ils avoient recueillies ; & les Prêtres prononçoient des prières de remerciement devant ces statues ainsi couronnées. Les Egyptiens perdirent insensiblement le souvenir du motif respectable de cette institutions, & ils prirent, observe M. Pluche, « l'idée de l'union de certaines plantes & de quelques paroles devenues surannées & inintelligibles, pour des pratiques mystérieuses éprouvées par leurs peres. Ils en firent une collection, & un art par lequel ils prétendoient pourvoir presque infailliblement à tous leurs besoins. L'union qu'on faisoit de telle ou de telle formule antique avec tel ou tel feuillage arrangé sur la tête d'Isis, autour d'un croissant de lune ou d'une étoile, introduisit cette opinion insensée, qu'avec certaines herbes & certaines paroles on pouvoit faire descendre du ciel en terre la lune & les étoiles. enfin la connoissance de plusieurs simples, bien ou mal faisans, vint au secours de ces invocations & imprécations assurément très-impuissantes, & le succès de la médecine ou de la science des poisons aidèrent à mettre en vogue les chymères de la magie & des enchantemens ».[Noël Pluche (1740) [*Histoire du ciel*](#), p. 450-451.] Ceux qui furent introduits par la médecine furent les amulettes, les talismans, les phylactères, des pierres précieuses, des os de mort, des préparations superstitieuses, de simples, c'est-à-dire, des phyltres, & toujours, ou presque toujours, des mots barbares que l'on portoit écrits sur soi.

Après les Prêtres Egyptiens, Perses, Grecs & Romains, les hommes qui contribuèrent le plus aux progrès & à la durée de cette superstition, ce furent les Poètes par leurs fictions & les récits enthousiastes des prodiges dont ils entretenoient le peuple. Et il faut avouer que les enchantemens qu'ils racontoient, étoient bien séduisants, & qu'il eut été bien difficile de se refuser au desir de les croire réels. Je ne parle point du tison enchanté que les

Parques jettèrent au feu chez Alhée, quand elle eut accouché de Méléagre ; tison fatal & qui,

*.postquam carmine dicto
Excessere Dea,*

devint la mesure trop courte des jours de méléagre. Je ne parle pas non plus de noirs enchantemens de Médée, qui farouche & barbare, comme dit le Poëte [[Ovid: Heroïdes VI](#)]

*Per tumulos errat passis discincta capillis,
Certaque de tepidis colligit ossa rogis.
Devovet absentes: simulacraque cerea fingit,
Et miserum tenues in jecur urget acus.*

Ils sont trop effrayans, trop cruels ces enchantemens. Je parle de cette brillante ceinture de la mere des Amours ; de ce tissu charmant qui inspiroit aux dieux un amour éperdu, & aux hommes la fureur & la rage des plaisirs effrénés ; de ce tissu qui renfermoit dans ses nœuds séducteurs la vertu des sorts, des phyltres & des caractères. Cette ceinture avoit tant de puissance, elle étoit si éblouissante, que l'acariâtre Junon, qui s'en étoit parée, embrassa de la plus vive ardeur, le cœur de son époux. Il ne put, dit Homère, contenir plus longtems la violence de ses feux ; le mont Ida lui servi de couche nuptiale ; & au milieu de son yvresse, il s'écria, que jamais dans les bras de ses maîtresses il n'avoit senti autant de volupté qu'il en goûtoit dans cet instant sur le sein de son épouse. Quel charme aussi, & quel enchantement que celui de Jupiter, quand, pour jouir de la belle Léda, il parut à ses yeux sous la forme d'un cigne, ou quand, déguisé en taureau, il enleva la jeune Europe !

Pourquoi les récits de ces charmes ont-ils eu moins d'attraits pour les hommes que ceux des maléfices attribués aux dieux ? On ne lit nulle part que personne ait ajouté beaucoup de foi aux

enchantemens bienfaisans ; mais on a constamment imité ceux que l'on a cru les plus nuisibles. Le tison de la Parque, les simulacres de Médée ont été dans tous les tems, & chez toutes les nations, les grands modèle des Enchanteurs. Un Empereur fort éclairé, très-sage, & dont je voudrois bien pouvoir me dispenser de citer les foiblesses, Mac-Aurette consacra une statue enchantée, qu'il fit enterrer, suivant l'usage, après beaucoup de conjurations ; parcequ'il pensoit, ainsi que la plûpart des Romains de son tems, que ces sortes de statues enchaînoient les ennemis, qui étant arrêtés par la force du charme, ne pouvoient pénétrer tout au plus que jusqu'aux lieux où elles étoient enterrées. Plutarque raconte que Crassus ayant méprisé la défense qu'un Tribun lui avoit faite de s'éloigner de Rome, le Tribun irrité courut à la porte par où Crassus devoit passer ; il y plaça, dit cet Auteur, un réchaud plein de feu ; « ensuite Crassus approchant, le Tribun jetta des parfums dans le brasier, & fit dessus quelques effusions, en prononçant des imprécations horribles, épouvantables, & invoquant des dieux barbares, dont les noms seuls remplissent de terreur. Ces imprécations, continue Plutarque, sont si formidables, que celui contre qui elles sont prononcées, ne peut point éviter les funestes effets de l'enchantement ; & l'enchanteur lui-même est, & reste malheureux dès cet instant: aussi ne se sert-on de cet enchantement que dans les circonstances les plus desespérées, dans les plus grandes occasions. »

Les simulacres de bois ou de cire, & qui ressemblent si fort à ceux de Médée, ont été employés dans tous les tems, & avec les mêmes cérémonies observées par Médée, & décrites dans les quatre vers d'Ovide que je viens de rapporter. Le Journaliste d'Henri III raconte, qu'à Paris furent faites par les Ligueurs force images de cire qu'ils tenoient sur l'autel, & les picquoient à chacune des quarante messes, qu'ils faisoient dire durant les quarante heures en plusieurs paroisses de Paris ; & à la

*quarantième picquoient l'image à l'endroit du cœur, disans à chaque picqueure quelque parole de magie, pour essayer à faire mourir le Roi. Aux processions pareillement, & pour le même effet, ils portoient certains cierges magiques qu'ils appelloient par mocquerie cierges benits, qu'ils faisoient esteindre aux lieux où ils alloient, disans je ne sçais quelles paroles que des Sorciers leur avoient apprises. La fureur & l'empressement des Ligueurs pour nuire à Henri III, les avoient,, ce me semble, bien aveuglés dans l'exercice de leurs superstitions, puisqu'ils avoient négligé les cérémonies les plus essentielles dans ces sortes de consécrationes : elles sont exactement rapportées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres par M. Lancèlot, dans le compte qu'il rend d'un procès fait sous Philippe de Valois, contre Robert d'Artois & son épouse, convaincus l'un & l'autre d'avoir usé d'enchantement contre le Roi & la Reine. Robert, est-il dit dans le récit de cette procédure, envoya chercher frere Henri Sagebrand de l'Ordre de la Trinité ; & après l'avoir obligé de jurer qu'il lui garderoit le secret sous les sceau de la confession, Robert lui montra *une image de cire, enveloppée en un quevrechief crespé, laquelle image estoit à la semblance d'une figure de jeune homme, & estoit bien de la longueur d'un pied & demi. Et si le vit bien clerément frere Henri par le quevrechief qui estoit moult deliez, & avoit entour le chief semblance de cheveux aussi comme un jeune homme qui porte chief. N'y touchiez, frere Henri, dit Robert ; il est tout fait, i cestui est tout babtisiez ; l'en le m'a envoyé de France tout fait, & tout baptisiez. Il n'y faut rien à cestui, & est fait contre Jehan de France & en son nom & pour le gréver ? Mais je en vouldroye avoir un autre que je vouldroye qu'il fust baptisié. C'est contre une deablese ; contre la Royne. Si vous prie que vous me le baptisiez, quar il est tout fait ; il n'y faut que le baptesme : je ai tout prêt, les parains & les marraines, & quant que il y a metier, fors le baptesment. Il n'y faut à faire fors aussi comme à un enfant baptiser, & dire les noms qui y appartiennent &c.**

Le patriotisme & la Philosophie semblent avoir banni pour jamais de la France la fureur de cette superstition, & l'atrocité de cette espèce d'enchantement. Ce n'est pas que dans la plûpart des bourgs & des villages on ne croye encore tout aussi fortement que sous Philippe & Henri III, à la vertu des charmes ; mais ce sont des enchantemens d'une tout autre nature, aussi anciens, mais beaucoup moins affreux que ceux des simulacres de Médée. Ce sont précisément ceux auxquels on croyoit du tems de Pline, & dont on accusa, dit-il, Furius Cresinus, qui par la force de ses enchantemens, faisoit passer dans ses terres les recoltes de ses voisins.¹ Le même Auteur, le sage & raisonnable Pline, assure d'un ton persuadé, que de son tems il y avoit en Afrique des Enchanteurs, qui d'un simple regard, portoient la mort & la désolation : hommes, femmes, enfans, tout languissoit, tout périssoit sous leurs yeux exterminateurs ; les maisons s'écrouloient, toute végétation cessoit ; les fleurs, les fruits, les plantes se desséchoient. Les Triballes, dit toujours ce sçavant et très-crédule Auteur, les Triballes en Bulgarie ont des yeux tout aussi meurtriers. C'est bien autre chose en Scythie les femmes plus terribles ont deux prunelles à chaque œil ; en sorte que l'effet de leurs enchantemens est deux fois plus rapide & deux fois plus funeste que les regards des Africains des Triballes.² Didime, le Philosophe le moins superstitieux de son siècle, & Philarche, dissertateur fort grave, & surtout rempli de bon sens, racontent à-peu-près les mêmes faits. Didime assure même avoir connu des familles entières d'Enchanteurs, dont l'haleine empestée tuoit quiconque avoit le malheur de les approcher de trop près. Les Romains, du tems d'Auguste, croyoient si fortement aussi à la vertu des charmes & des regards empoisonneurs, que Virgile, dans ses Eglogues [[III:103](#)], fait dire à un berger,

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

Un Auteur à l'abri de tout soupçon de préjugé, de faiblesse d'esprit, & qui, à quelques erreurs près, est regardé comme infaillible, n'a-t'il pas dit également, quelque part dans ses ouvrages, qu'il n'est pas éloigné de croire à la malignité des Enchanteurs oculaires ? On en est beaucoup moins éloigné en Perse, en Turquie, en Grèce, en Arabie. Le Voyageur Dumont raconte à ce sujet des choses étonnantes. La puissance des Enchanteurs ici est telle, dit-il, que pour se garantir de leurs homicides regards, chaque particulier est dans l'usage de placer sur la porte de sa maison de petites statues de cire, qu'on croit très-propres à détruire la force des charmes, & à intercepter tout magique vénéin.

Il y a une autre espèce d'Enchanteurs bien plus terribles, bien plus pernicieux ; on leur donne le nom d'*Empoisonneurs par éloge* ; parceque tous ceux qu'ils flattent & qu'ils louent, pour si peu qu'ils en disent du bien, tombent & meurent aussi-tôt, à moins que celui à qui la louange est adressée, ne réponde en même tems *Dieu me le conserve* ; car dans tout l'Orient il est démontré que ces mots sont l'infailible antidote du vénéin distillé par ces sortes de panégyristes.

Et en Espagne, où comme tout le monde sçait, il y a autant de Moines que d'habitans, & où par conséquent, il ne dot y avoir qu'une certaine mesure de superstition, qui oseroit nier devant le St. Office, qu'il n'y a point d'enchantemens ? Ce n'est pas une simple opinion, c'est une vérité constante, établie & confirmée par une quantité prodigieuse de Moines éclairés, & de femmes doctes aux instructions de ces sçavans Religieux. Plusieurs d'entr'eux assurent qu'il y a des Espagnols dont les yeux sont empoisonneurs. Les preuves qu'on en rapporte, sont si multipliées, que je ne finirois pas, si je voulois m'y arrêter. Un Espagnol, dit l'Auteur que j'ai cité, (M. Dumont, liv. 3 de ses *Voy.*), avoit l'œil si malin, que regardant fixément les fenêtres d'une maison, il en cassoit

tout le verre. Un autre, même sans y songer, tuoit tous ceux sur qui sa vue s'arrêtoit. Le Roi qui en fut informé, fit venir cet Enchanteur, & il lui ordonna de regarder quelques criminels condamnés au dernier supplice. L'empoisonneur obéit, & les criminels expiroient à mesure qu'il les fixoit. Un troisième faisoit assembler dans un champ toutes les poules des environs, & celle qu'on lui désignoit, il ne faisoit que la fixer, & elle n'étoit plus. Un quatrième ... mais c'est assez rapporter des exemples ; qu'il suffise au Lecteur de sçavoir que la source où je puise, est une source intarrissable : qu'on y remonte, on verra.

Que conclure de ces faits, ou si l'on veut, de ces contes ? Bien des choses. D'abord qu'en Espagne, avant le règne heureux du Prince éclairé qui gouverne cette grande monarchie, on pensoit à cet égard, comme on pense en Turquie, quoiqu'il y ait en Espagne beaucoup plus de Docteurs, qu'il n'y a de Derviches & de Kalenders chez les Turcs : ensuite, qu'en Perse, chez les Grecs, en Arabie, &c., on a des Enchanteurs exactement la même idée qu'on en avoit en France, il y a deux siècles, & que même actuellement on en a dans biens des villages, où les charmes ne cessent d'opérer sur les troupeaux, les paturages, les moissons, & souvent sur les Laboureurs. Enfin je conclurai que peut-être il y a, comme je l'examinerai dans la suite, quelque chose d'utile dans cette superstition, puisqu'elle est si ancienne, puisqu'elle est si fortement accréditée chez tous les peuples, policés ou sauvages, stupides ou instruits.

NOTES

1. Pline, HN [xviii \(41\)](#): Furius Cresimus.

2. Pline, HN [vii\(16\)](#).

CHAPITRE IX.

Des Songes.

LES hommes ont été bien foux d'aller, à si grands frais, interroger les astres, calculer leurs différens aspects, faire des pactes sacrilèges, appeler, à grands cris, les puissances infernales, évoquer, implorer les démons & les morts, quand il leur étoit si facile de connoître l'avenir, sans recourir aux pénibles calculs de l'astrologie, ni aux atrocités de la magie noire. A quoi bon employer de si ténébreux moyens, lorsque, sans soins, sans étude, on peut satisfaire sa curiosité ? Il est si doux, il est si flatteur, & si peu fatigant d'apprendre l'avenir par les songes, de voir distinctement, pendant qu'on est couvert des pavots du sommeil, passer devant soi la chaîne des événemens futurs, que je ne comprends point par quelle bisarrerie on a mis en usage des moyens plus pénibles. Faut-il donc tant de science, faut-il faire tant d'efforts de génie pour prévoir, sans erreur, ce qui arrivera ? Non, très-certainement, puisqu'il suffit de dormir, & de se souvenir, quand on est éveillé, des songes qu'on a eus. A l'égard de leur explication, elle est fort simple, & d'autant plus facile, qu'elle est toute arbitraire, quoiqu'en disent les Interprètes les plus fidèles aux principes de l'orinocritique¹ : car, à quelques songes près, les rêves signifient tout ce qu'on veut qu'ils représentent, comme l'a observé Porphyre, qui croyoit fortement aux songes, mais qui croyoit plus fortement encore qu'il falloit constamment les expliquer en sa faveur.

La respectable antiquité, (car en matière d'erreurs, de préjugés, de superstitions, on ne sauroit parler d'elle avec trop de vénération) ; l'antiquité eut, dis-je, tant de confiance aux songes, qu'elle en fit tout autant de dieux, auxquels elle érigea des temples, où Morphée, Jule & Phantase, Ministres des dieux-songes, venoient toutes les nuits dévoler l'avenir aux crédules dormeurs. La description que [Pausanias](#) a donnée d'après sa propre expérience, de la manière dont on préparoit ceux qui désiroient d'avoir des songes dans l'ancre de Trophonius, nous fait connoître assez jusques à quel degré de complaisance & de simplicité les anciens cultivoient cette branche de divination. « Le Dévot commençoit, dit Pausanias, par passer plusieurs jours dans le temple de la bonne Fortune & du bon Génie. C'étoit là qu'il faisoit ses expiations, observant d'aller deux fois par jour se laver dans le fleuve Hircinas. Quand les Prêtres le déclaroient suffisamment purifié, il immoloit au dieu une très-grande quantité de victimes, & cette cérémonie finissoit ordinairement par le sacrifice d'un belier noir. Alors le Curieux étoit froté d'huile par deux jeunes enfans, & conduit à la source du fleuve, où on lui présentoit une coupe d'eau de Léthé, qui bannissoit de l'esprit toute idée profane, & une coupe d'eau de Mnemosine, qui dispoit la mémoire à conserver le souvenir de ce qui alloit se passer. Les Prêtres découvroient ensuite la statue de Trophonius, devant laquelle il falloit s'incliner & prier ; enfin couvert d'une tunique de lin, & le front ceint de bandelettes, on alloit à l'oracle. Voilà bien des cérémonies : ce n'étoit rien encore auprès de celles qui restoient à faire. L'oracle étoit placé sur une montagne au milieu d'une enceinte de pierres, & cette enceinte cachoit une profonde caverne, où l'on ne pouvoit descendre que par une étroite ouverture. quand, après beaucoup d'efforts, & à l'aide de quelques échelles, on avoit eu le bonheur de descendre, sans se rompre le col, il falloit passer encore, de la même manière, dans une seconde caverne, petite & très-obscur. Là, il n'étoit plus question d'échelles, ni de guides. On se couchoit à terre, & surtout

on n'oublioit pas de prendre dans ses mains une espèce de pâte faite, avec de la farine, du lait & du miel : on présentoit ses pieds à un trou qui étoit au milieu de la caverne, & dans le même instant on se sentoit rapidement emporté dans l'antre, où couché sur des peaux de victimes récemment sacrifiées, & enduites de certaines drogues, dont es Prêtres seuls connoissoient la vertu, on ne tarδοit pas à s'endormir profondement : c'est alors qu'on avoit d'admirables visions, & que les tems & les événemens futurs découvroient tous leurs secrets. »

Ceux qui vouloient avoir des songes prophétiques, sans se donner la peine de les faire interpréter, alloient à cet antre célèbre ; mais le plus grand nombre se contenoit de rendre compte des songes aux Dévins, qui les interprétoient suivant l'infalibilité des principes de l'orinocritique. Il n'étoit guère possible que ces Interprètes tombassent dans l'erreur, pur si peu que celui qui les interrogeoit, fut exact dans son récit. L'art orinocritique avoit prévu tous les cas, toutes les visions, toutes les espèces de songes ; espèces qui, suivant Macrobe, sont au nombre de cinq : les songes, les visions, les oracles, les insomnies, les fantômes. Les visions, dit le même Ecrivain, & les oracles sont les deux espèces sous lesquelles les Anciens ont cru qu'il y avoit quelque chose de cache, & sur lesquelles ils ont fait beaucoup de conjectures. Macrobe, ce me semble, se trompe étrangement. Les Anciens regardoient, ainsi que je l'observerai dans le chapitre suivant, les fantômes vûs & entendus en dormant, comme le première espèce de songes, la plus intelligible, la plus prophétique de toutes, & la moins susceptible de diverses interprétations.

On sçait quelle fut la douleur d'Alexandre, quand il eut égorgé Clytus ; on sçait que renonçant à la clarté du jour, & renfermé dans son palais, il s'y livroit à l'amertume de ses remords, à la honte de son crime, & à l'excès de son chagrin. Il ne vouloit ni

voir, ni écouter personne, dit Plutarque ; la vie lui étoit à charge, & il se proposoit d'en terminer le cours, quand le Dévin Aristandre s'approchant du fils de Philippe, le fit ressouvenir d'un songe qui lui avoit prédit depuis long-tems le meurtre de Clytus. Au souvenir de ce songe, Alexandre sentit renaître le calme dans son ame, & ce que n'avoient pu faire ni les pleurs de ses courtisans, ni les soins de l'Empire, fut l'ouvrage d'un songe rappelé à propos. C'étoit ce même Aristandre qui avoit eu la gloire de fixer l'incertitude de Philippe, au sujet d'un songe bien plus inquiétant. Philippe, quelques jours après son mariage avec Olimpia, songea que malgré les larmes de sa jeune épouse, il lui scéloit d'un cachet la porte des plaisirs, & qu'un lion énorme étoit gravé sur le cachet. Philippe allarmé de ce songe, le prit d'abord pour un avis que les dieux lui donnoient des outrages qu'Olympia feroit un jour à la foi conjugale ; ses courtisans, suivant l'usage, pensèrent comme lui, & c'en étoit fait peut-être de la liberté de la Reine, si Aristandre n'eut déclaré au Prince que les dieux l'informoient par ce songe, de la grossesse de sa femme ; explication hardie, mais qui heureusement fut justifiée.

L'autorité des songes étoit telle chez les Grecs, que les Philosophes qui parloient fort librement des dieux, étoient très-réservés sur l'article des songes, qu'ils respectoient comme les messagers de la Divinité. Artémidore se rendit très-célèbre sous Antonin le Pieux, par son habileté à expliquer le songes, & il laissa plusieurs écrits sur cette matière, dans lesquels on trouve tous les principes, toutes les regles & toutes les décisions de l'art orinocritique. Les découvertes qu'il fit dans cette science lui donnèrent beaucoup de réputation : ce fut lui, qui après bien des recherches, décida le premier que quand un voyageur songe qu'il a perdu la clef de sa maison, c'est un signe assuré que quelque suborneur est dans les bras de sa fille. Toutefois, Artémidore, malgré le grand succès de ses ouvrages, ne fit point oublier les grands hommes qui avant lui avoient écrit sur l'orinocritique : tels

étoient Artémon de Milet, Démétrius de Phalère, Apollodore, Cratippe, Aristandre, Dénis de Rhodes, Appollonius, Epicharmis, Straton, & une foule d'autres que je ne nomme point, mais dont le poids & le grand nombre prouvent combien jadis on comptoit sur les songes pour connoître l'avenir.

Je sçais bien qu'aujourd'hui peu de gens éclairés voudroient se charger de défendre cette ridicule doctrine : je sçais que chacun veut que l'on croie de lui qu'il méprise les songes : mais combien y en a-t'il sur qui ces mêmes songes ne fassent pas la plus forte impression ? A cet égard ainsi qu'à beaucoup d'autres, nous voulons paroître plus sensés, mieux instruits, plus philosophes que les anciens ; & nous sommes pourtant tout aussi superstitieux, mais beaucoup plus vains qu'eux. A qui arrive-t'il quelque accident facheux, quelque sinistre événement, qu'il ne lui ait été annoncé par un songe ? Quelle mere a perdu ou son fils ou sa fille, que quelques jours auparavant, elle n'ait été agitée par un songe allarmant ? La médisance & la frivolité épuisées dans la plûpart des cercles subalternes, de quoi s'entretien-t'on ? n'est ce pas de l'inquiétude qu'a causé quelque pénible rêve ? On est très-fort persuadé que les songes ne sont que des illusions ; on est bien éloigné de leur donner la plus légère créance ; cependant on ne laisse pas d'avoir la tête embarrassée de celui qu'on a eu ; il étoit si singulièrement caractérisé ; les circonstances qui l'ont accompagné, étoient si exactement conformes à ce qui est arrivé depuis, qu'on seroit presque tenté d'ajouter quelque foi aux songes.

Le peuple, moins ambitieux de paroître ce qu'il n'est pas, avoue ingénument ses préjugés, ses foiblesses & ses superstitions. Il croit aux songes, il le dit, & met sans balancer, dans la nombreuse classe des esprits forts, des incrédules, quiconque refuse d'y croire. aussi n'aurai-je garde de dire que c'est être vraiment impie, que d'attribuer les songes à la divinité, qui seule, pourroit

les envoyer à nous, s'il étoit vrai qu'ils refermassent le présage de l'avenir. Je n'aurai garde de dire que cette manière de nous avertir, toujours douteuse, incertaine, pleine de confusion, seroit on ne peut pas plus indigne de lumières d'une intelligence céleste. J'avouerai que sil y a des songes prophétiques, ce sont ceux qui s'éloignent totalement de la théorie du sommeil. Il est possible que ceux-là nous instruisent des événemens futurs ; mais je n'en connois point de cette espèce.

Avec un peu plus de physique, les Anciens se seroient épargné le soin de nous transmettre bien des erreurs & des superstitions. Ils auroient vû, par exemple, que le sommeil n'étant que l'état d'immobilité du corps, quand le défaut d'esprits dans les organes a suspendu les opérations des sens extérieurs ; la lâcheté des nerfs, & la compression de leurs fibres, tombées les unes sur les autres,, empêchent nécessairement les impressions faites par les objets extérieurs de passer avec ordre & netteté dans le cerveau. Il auroient vû qu'alors les rêves n'ont, & ne peuvent avoir pour cause que le mouvement rapide, précipité, irrégulier, incohérent, interrompu des esprits animaux dans les capsules du cerveau ; que ces esprits agités sans régularité, passant & repassant de cellule en cellule, il faut nécessairement qu'ils pénètrent au hazard dans quelques-unes des traces faites pendant la veille par les objets extérieurs, & qu'aussi-tôt ils excitent dans l'ame l'idée de ces mêmes objets. La volonté ne dirigeant plus la course de ces esprits, qui ne peuvent passer dans le corps, parceque tous les orifices des nerfs leur sont fermés ; il faut qu'ils se répandent en désordre dans le cerveau : ils en ébranlent à la fois plusieurs parties ; ils en r'ouvrent plusieurs vestiges, qui ouverts, retracent à l'ame des idées disparates, décousues, qu'elle a conçues en des tems fort éloignés, & qui, conséquemment, n'ont entr'elles aucunes liaison, nulle apparence de bon sens.

Or, s'il n'y a point, & s'il ne peut pas y avoir des rêves qui ne soient produits par cette course irrégulière des esprits animaux dans les vestiges du cerveau ; ne faut-il pas que ce soit cette course désordonnée, qui venant à r'ouvrir les traces trop profondes qu'ont faites sur nous, dans notre enfance même, les contes monstrueux dont on nous a bercés, nous persuade que nous voyons & que nous entendons des fantomes, des spectres, & mille autres objets tout aussi bizarres, tout aussi insensés ; mais auxquels l'imagination échauffée & l'esprit avili par la superstition, sont dans la constante habitude de supposer de la réalité ?

NOTES

1. Sic; sc. *onirocritique*.

CHAPITRE X.

Des Fantômes, Spectres, ou Revenans.

C'EST à la crainte, au trouble de l'esprit, à la chaleur de l'imagination, à la force des impressions reçues ; enfin à l'asservissement à la superstition que les spectres, les fantômes, les revenans sont redevables de l'existence qu'on leur suppose, & de la terreur qu'inspire leur fantastique présence. De tous les préjugés c'est ici le plus général. On le trouve établi chez toutes les nations ; parceque chez tous les peuples, des images imprévues, des bruits soudains, inattendus, des circonstances imposantes, des passions impétueuses agitent l'imagination, & meuvent les organes, qui fortement ébranlés, violemment frappés, sans qu'il y ait aucun objet extérieur qui les affecte, le montre à l'ame tout de même que s'il étoit présent. On croit partout aux fantômes, aux revénans, aux spectres ; parceque partout les hommes se sont fait des idées fausses qui leur impriment de la frayeur & du respect, qui pénètrent leur ame de terreur, & qui sont le tourment des esprits foibles. La peur des spectres est générale enfin, parceque très-peu de personnes ont assez de raison & de philosophie pour examiner, de sang froid, la cause de ces terreurs, quand elle agit, le principe de ces vaines images, quand on croit les appercevoir, le mécanisme de ces apparitions, quand elles viennent glacer le cœur d'effroi. D'ailleurs, comment ne pas croire aux fantômes ; on en rapporte tant de faits, on en raconte tant de choses ; & ces faits, ces recits sont constatés par tant de preuves ? Comment ne pas croire aux apparitions, on y a cru dans

tous les tems, & elles sont autorisées par tant de grands exemples, & par l'expérience de tant d'hommes éclairés ?

Avant que de parler des exemples particuliers, j'examinerai par les faits mêmes, à quelles causes cette superstition doit & son origine & son autorité.

La crainte de la mort si naturelle à l'homme, & la conviction intime, ou le desir pressant de l'immortalité de l'ame & de sa réunion future avec le même corps qu'elle a animé sur la terre, ont fait partout instituer des fêtes funéraires & de lugubres cérémonies. Ces fêtes, ces cérémonies furent d'abord tout aussi simples que ceux qui les avoient instituées. Peu à peu on ajoûta a ces premières fêtes, soit pour rappeler plus fortement l'idée de la réunion de l'ame avec le corps, soit par des motifs d'intérêt & de domination de la part des innovateurs, on y ajoûta, dis-je, des décorations imposantes, des tableaux funèbres, de plus tristes cérémonies ; enfin un appareil plus terrible, plus ténébreux, & dont l'effet fut d'étonner l'esprit, & d'effrayer l'imagination. C'étoit jadis, par exemple, une cérémonie bien solennelle, bien auguste aux yeux des peuples idolâtres, que l'usage où ils étoient d'offrir de somptueux repas aux dieux des enfers. La superstition qui va toujours croissant, quand elle s'est une fois introduite, inspira bientôt à ces mêmes peuples de rendre aux mânes des morts les mêmes honneurs qu'on avoit rendus jusqu'alors à la cour infernale. L'ignorance, ou plutôt la bisarrerie humaine offrit des festins aux morts pour appaiser leurs ames. l'appareil de ces festins, le silence profond qui y régnoit, l'obscurité du lieu où se faisoit cette cérémonie, les spectacles des tombeaux, des ossemens, des crânes, des corps à demi consumés qu'on y voyoit à la pâle lueur des torches funéraires ; l'abattement, la consternation des convives, leurs soupirs & leurs gémissemens, les bras qu'ils tendoient, en pleurant, vers le cadavre, à qui ils sembloient demander de venir prendre part au festin : quels objets

plus capables d'épouvanter la multitude ! Aussi regarda-t'on comme un des plus sacrés devoirs de la religion, l'usage & la solennité de ces fêtes nocturnes. Comment cette cérémonie s'est-elle communiquée d'une nation à une autre ? Les différens peuples anciens & modernes qui sont dans l'usage constant de manger sur les tombeaux, ont-ils puisé cette coutume dans le délire de leur propre superstition ? C'est ce qu'il n'est pas possible de découvrir à travers le nuage qui dérobe même à leurs yeux l'origine de ces tristes festins. En Egypte, où l'on avoit tant de respect pour les morts, & où les tombeaux inspiroient tant de vénération, l'usage des repas funèbres & nocturnes étoit inviolablement observé. C'étoit par là que les Egyptiens terminoient toujours la solennité des enterremens. A Rome également, les funérailles étoient toujours suivies d'un repas taciturne que l'héritier donnoit aux parens & amis du mort, dans le lieu même où repositoient ses cendres.

Jadis dans la Courlande & dans la Sémigalle aussitôt qu'un citoyen avoit rendu le dernier soupir, on le paroît de ses plus beaux habits, on mettoit dans ses mains, ou à côté de lui une somme d'argent fixée par la coutume, & quelques alimens ; on l'enfermoit dans un cercueil, & on le portoit au tombeau, qui étoit toujours loin des villes, dans un champ, ou dans une forêt. Là on découvroit le cercueil, & l'on offroit à manger au cadavre : pour l'engager à prendre de la nourriture les conducteurs du convoi funéraire mangeoient, & régaloient tous ceux qui avoient été invités ; & c'eut été une indécence, si quelqu'un d'eux eut manqué, la coupe à la main, de saluer le défunt, & de l'inviter à boire.

Dans les premiers tems on n'offroit aux ames que du miel, du vin, de la bière, du lait, des œufs, du pain, de la viande, & de l'eau : mais à mesure que les ténèbres de l'ignorance devinrent plus épaisses, les mœurs furent moins simples, & la superstition donna

de la férocité aux hommes. Ils crurent que les ames de ceux qui s'étoient plu dans le carnage, aimeroient beaucoup mieux humer du sang que de manger des légumes. Cette folle & cruelle idée inspira d'abord aux peuples l'idée de répandre sur les tombeaux quelques gouttes de sang humain : bientôt les femmes, les esclaves, les captifs, & les concubines qui avoient appartenu à ceux dont on vouloit honorer la mémoire, expirèrent sous les couteaux des sacrificateurs. C'étoit au milieu de ces affreuses hécatombes, au bruit des gémissemens des victimes, & sur leurs membres palpitans que les amis du mort faisoient les repas funéraires : c'étoit alors qu'animés par le vin & par l'horreur du spectacle, ils appelloient le mort : c'étoit alors que croyant voir son ame sous la forme d'un spectre hideux, d'un fantôme effroyable, ils lui disoient d'un ton lugubre & mal assuré : *ami, spectre, fantôme ! tu t'es lève du fond de son tombeau ; est-ce pour venir avec nous, pour boire, & manger comme nous ?* Quand ce festin barbare étoit fini, qu'on croyoit l'ombre satisfaite, qu'il n'y avoit plus de malheureux à immoler, & que les convives peut-être sentoient au fond du cœur le tourment du remords, il quittoient brusquement la table, conjuroient le fantôme, que leur imagination fortement échauffée leur montrait comme s'il eut été présent, de se retirer, & surtout de ne pas nuire aux plantes des jardins, aux fruit de la campagne. Ces mêmes cruautés, ces mêmes cérémonies étoient religieusement observées par les Sauvages de l'Amérique. Encore dans quelques contrées de la Louisiane, aussitôt qu'une femme, *chef* de la peuplade, ou *noble*, c'est-à-dire, de la race du soleil, est morte, on étrangle sur sa tombe douze petits enfans & quatorze grandes personnes pour être enterrés avec elle ; & la même superstition qui a fait immoler ces victimes, les change en autant de fantôme que les Sauvages de la peuplade croient voir toutes les nuits errer sur les tombeaux.

Les coutumes les plus bizarres sont fondées sur quelque principe : celui de ces repas funèbres est, comme je l'ai dit, la

conviction, ou le desir de l'immortalité de l'ame. De cette opinion les Anciens, ainsi que les Sauvages des tems modernes, ont conclu que puisque l'ame est immortelle & toujours sensible, elle doit donc être flattée des honneurs qu'on lui rend. Une autre erreur est venu grossir, & rendre plus féroce cette superstition. Les Anciens croioient que les ames séparées des corps, se plaisoient aux lieux où leur première enveloppe étoit ensévelie : ils croyoient qu'errant sans cesse autour des sépulcres, & la fatigue de cet exercice diminuant leurs forces, elles avoient besoin d'alimens ; enfin, qu'elles humoient le vin des libations, qui, répandues sur la poussière, étoient bientôt absorbées, & ne laissoient sur la surface du sol aucune trace d'humidité. Ils pensoient encore que les ames entendoient & recevoient avec reconnoissance les prières & les alimens qu'on leur offroit: qu'elles fécondoient les terres de ceux qui les avoient honorées ; & que spectres dévastateurs, elles s'attachoient à tourmenter par de soudaines apparitions, ceux qu'elles avoient quelques raisons de haïr, ou dont elles vouloient se venger. Enfin, ce n'étoit pas assez pour les Anciens que de donner aux ames dégagées de la matière, toutes les passions qui les avoient agitées, quand elles avoient été unies avec les sens ; ils étoient persuadés encore qu'elles lisoient dans l'avenir comme dans le passé ; qu'elles annonçoient à ceux dont elles avoient reçu des bien-faits, les événemens futurs, les disgraces, les revers, les maladies, la mort même, & toujours par des apparitions.

Quelle folie autorisoit ces fables ? L'avarice des Prêtres qui régnoient par la crainte sur la superstition ; leur orgueil qui étoit intéressé à laisser végéter le peuple dans la terreur & l'ignorance. Ils étonnoient sans cesse l'imagination des foibles par des contes effrayans, & souvent par des tours de charlatanisme dont eux seuls connoissoient & faisoient agir les ressorts. Pour comprendre aisément combien les ténébres du paganisme ajoûtoient de préjugés aux erreurs de l'ignorance, il suffit d'observer quelle est

encore de nos jours l'opinion du peuple sur les apparitions. Il suffit d'examiner s'il est quelque village, quelque hameau où la plûpart des Laboureurs ne soient pas persuadés du retour des ames sur la terre : les apparitions sont fréquentes chez eux : il en est peu qui n'aient vû des spectres, ou revenans. Eh comment ne croiroient-ils pas en avoir vû ? Sont-ils plus éclairés, plus courageux, plus intrépides que les Anciens qui leur ont transmis ces chimères & ces superstitions ?

Quand, barbare à force de vertu, le féroce Brutus eut résolu de poignarder César ; quand à l'instant de cet assassinat, & prêt à se couvrir du sang de son ami, de son bienfaiteur, de son pere, suivant l'opinion commune : quand Brutus échauffé par le patriotisme, accablé par avance sous le poids des remords, vit, ou crut voir un spectre s'attacher à ses pas, lui reprocher l'horreur du parricide qu'il alloit commettre, & le dévouer aux furies ; son imagination étoit assez troublée pour lui représenter des spectres, des fantômes. Il racontoit cette effroyable apparition à Cassius, qui moins criminel que lui, & n'ayant pas dumoins à craindre d'outrager la nature, dit à Brutus, suivant Plutarque ; *je suis persuadé, ô Brutus ! que vous avés cru voir un spectre vous demander compte du sang que vous allés faire couler : mais ne pensez-vous point aussi que les soins qui agitent votre ame, que le trouble de votre esprit, que l'extrême fatigue de vos sens, les tènèbres de la nuit, l'humanité & la patriotisme qui combattent dans votre cœur, ne soient pas assés forts pour altérer vos idées, pour exalter votre imagination au point de créer des fantômes, des spectres, des furies ? Pour moi qui ne crois pas aux démons, & moins encore qu'ils se rendent visibles &c.* Cependant, ce même Cassius, si fort au-dessus de la crainte, si fort persuadé qu'il n'existe ni dieux ni démons, & que la vision de Brutus n'a été que l'effet du trouble de son ame ; ce même Cassius a t'il eu dans la suite plus de courage, plus de confiance & de fermeté que Brutus ? Guerrier jusqu'alors intrépide, fier ennemi d'Antoine &

du Triumvirat, ne crut-il pas aussi voir un spectre dans sa tente ; & ce fantôme produit par les mêmes causes qu'il avoit dévoilées avec tant de vérité dans l'aventure de Brutus, jetta la terreur dans son ame, enchaina sa valeur, & le lendemain son bras jusqu'alors indomptable, resta sans force dans le champ de Philippes, & se laissa ravir l'honneur de la victoire.

Drusus, l'un des plus grands hommes que l'ancienne Rome ait produits, avoit porté ses conquêtes jusqu'aux rives de l'Elbe, lorsqu'une femme d'une taille gigantesque, & habillée à la manière des Barbares, se présentant soudainement à lui : *que cherches-tu*, lui dit-elle, *insatiable conquérant, fuis, & vas loin d'ici terminer le cours de ta vie, que la Parque s'apprête à te ravir* ; & le spectre disparut. Dion & Suétone, qui rapportent cette apparition, croyoient l'un & l'autre aux fantômes, ainsi que Drusus, qui, à supposer la certitude de ce fait, avoit trop entendu parler à Rome, d'auspices, de prodiges, de fantômes & de genies malfaisans, pour se douter, comme l'observe M. Bayle, " que quelqu'un d'une taille extraordinaire parmi les habitans du pays où il étoit, se fut présenté comme un spectre ; car il est très-vraisemblable qu'on a eu plus d'une fois recours à un pareil stratagème. "

Mais pourquoi chercher des tels exemples chez des peuples dont le culte, la religion & les Prêtres ne tendoient qu'à accréditer cette superstition ? Il est tout naturel que remplis de la fausse doctrine du retour habituel des ames sur la terre, les Egyptiens, les Grecs & les Romains crussent, ainsi que la plûpart des nations sauvages, aux apparitions, aux spectres, aux fantomes. Mais ce qui me paroît point du tout naturel, & ce qui néanmoins est vrai, tant sont inconcevables les caprices de la raison humaine, c'est que les mêmes fables, les mêmes préjugés, repandent parmi nous tout autant de terreur. Ce que j'aurois encore de la peine à croire, si les faits n'étoient bien constatés, c'est que parmi nous, des hommes

qui se sont rendus célèbres par leur lumières, & plus encore par les efforts qu'ils ont faits pour combattre les opinions reçues, ayent été les plus susceptibles de ces sortes de terreurs paniques ; qu'ils n'ayent pu s'empêcher de frémir aux seuls mots de fantômes, de revénans, de spectres. Tel a pourtant été, dit-on, le fameux [Hobbes](#), l'honneur de l'Angleterre, & l'un des plus célèbres écrivains du dernier siècle. Hobbes, cet homme que la liberté de sa philosophie, la nouveauté & la hardiesse de quelques-unes de ses propositions, firent passer pour athée ; ce même Hobbes, dit l'estimable Auteur qui a écrit sa vie, a été accusé d'avoir eu peur des fantômes, de ces mêmes fantômes dont il a nié l'existence ; & sa crainte étoit telle, qu'il n'osoit demeurer seul, quoiqu'il fut, disoit-il, bien persuadé qu'il n'y a point de substance distincte de la matière.

Si l'on dit que naturellement timide, quoiqu'assés courageux pour lutter contre la vérité, Hobbes n'a pas trouvé dans sa raison assés de force pour s'élever dans sa conduite, comme il s'est élevé dans ses ouvrages, au-dessus des premières impressions qu'il avoit reçues ; comment consiliéra-t-on l'inconcevable contradiction qui règne dans les écrits d'un homme moins célèbre que Hobbes, mais aussi sçavant & tout au moins aussi philosophe ? M. Hanov, illustre Professeur & Bibliothécaire à Dantzic, a combattu avec tout l'avantage que peut donner la vérité, les superstitions & les préjugés de la plûpart des Peuples anciens & modernes, au sujet du retour des ames & des apparitions : toutefois dans ce même ouvrage paroissant oublier ses réflexions & ses raisonnemens, il raconte avec la gravité d'un ancien habitant de Sémigalle, la fabuleuse aventure, suivant lui, arrivée à Flaxbinder, plus connu sous le nom de Johannes de Curiis. L'inconduite, dit M. Hanov, l'intempérance & la débauche furent la seule occupation de Flaxbinder dans sa jeunesse. Un soir, tandisqu'il se plongeoit dans l'yvresse des plus sales plaisirs, sa mere vit un spectre, qui ressembloit si fort par la figure & par

la contenance à son fils, qu'elle le prit pour lui-même. Ce spectre étoit assis près d'un bureau, couvert de livres, & paroissoit profondément occupé à méditer & à lire tour-à-tour. Persuadée qu'elle voyoit son fils, & agréablement surprise, elle se livroit à la joye que lui donnoit ce changement inattendu, lorsqu'elle entendit dans la rue la voix de ce même Flaxbinder qui étoit dans la chambre. Elle fut horriblement effrayée ; on le seroit à moins ; cependant ayant observé que celui qui jouoit le rôle de son fils, ne parloit pas ; qu'il avoit l'air sombre, hagard & taciturne, elle conclut que ce devoit être un spectre ; & cette conséquence redoublant sa terreur, elle se hâta de faire ouvrir la pote au véritable Flaxbinder. Il entre, il approche ; le spectre ne se dérange pas. Flaxbinder pétrifié à ce spectacle, forme, en tremblant, la résolution de s'éloigner du vice, de renoncer à ses desordres, d'étudier, enfin d'imiter le fantôme. A peine il a conçu ce louable dessein, que le spectre sourrit d'une horrible manière, jette les livres & s'envole. On sent qu'un homme qui raconte d'un ton aussi persuadé de telles visions, est bien près de voir des fantômes : aussi ne serois-je point étonné si dans la suite des ouvrages posthumes de M. Hanov, & qui doivent, dit-on, paroître incessamment, on lit quelques récits d'apparitions. M. Hanov avoit, malgré la supériorité de ses talens, tout autant de préjugés, d'imagination & de crédulité qu'il en faut pour voir des spectres.

Je dirai donc avec M. Bayle, qu'il ne faut point accuser d'imposture tous ceux qui protestent avoir vû des fantômes : car les contes qu'ils ont lûs, ou qu'ils ont entendu faire de ces sortes d'apparitions, ont pu laisser dans leur cerveau une trace si profonde, que les esprits animaux n'y sçauroient plus tomber, sans exciter fortement l'idée d'un spectre. " si une vive attention à ces objets, accompagnée de crainte, ébranle l'imagination, soyez assuré que l'action des esprits animaux sur cette trace, sera plus forte que l'action de la lumière sur les nerfs optiques. L'imagination alors sera plus forte que la vue, & peindra les

objets comme présents ; desorte qu'encore qu'on soit éveillé, on croira voir une chose qui n'est point présente aux yeux, mais seulement aux sens internes. " Qu'étoit-ce donc jadis, quand on laissoit croire au peuple, soit à rome, soit ailleurs, & surtout au peuple de la campagne, non-seulement la possibilité du retour des ames sur la terre, mais encore la fréquence de ces retours, & toujours pour demander, disoient les sacrificateurs avides, de riches Hécatombes, des secours mercenaires, de vénales expiations ?

CHAPITRE XI.

*Les erreurs & les superstitions sont-elles toujours pernicieuses ?
Les plus cruelles ont-elles été toujours aussi, & sont-elles encore
les plus généralement répandues ?*

MACHIAVEL, je ne me souviens plus dans quel de ses discours politiques sur Tite-Live, prétend que quand les mœurs publiques sont tout-à-fait corrompues, c'est du sein même de leur corruption qu'on peut tirer des moyens propres à ramener les cœurs à la vertu. Il dit encore que quand les loix ont été violées, méconnues, outragées ; c'est aussi sur les vices, le desordre & la confusion de cette espèce d'anarchie, qu'un Législateur habile peut fonder la stabilité d'une législation nouvelle. Mon dessein n'est pas d'examiner ici la justesse ou la fausseté de ces opinions. Je demande seulement si on ne peut pas dire la même chose des superstitions accréditées chez les peuples de l'antiquité, & de celles qui sont adoptées par quelques Nations sauvages de nos jours ; de ces superstitions, qui ne sont qu'une violation manifeste de la saine raison, un oubli de bons sens ? Ne pourroit on pas du sein des abus même & des maux que produisent les superstitions reçues chez ces peuples, tirer le plan d'un nouveau culte, mieux dirigé, mieux ordonné, plus raisonnable, & plus avantageux à la société ? Si cela est, les superstitions, ces maladies populaires, ces préjuges vulgaires, qui ne sont tout-au-plus qu'une preuve sensible de l'extrême foiblesse de l'esprit humain, ne sont pas en elles mêmes aussi pernicieuses qu'on le dit communément. Presque tous les Sçavans ont néanmoins soutenu le contraire : on a même pensé si singulièrement à ce sujet, que bien des Auteurs,

d'ailleurs très-estimables, ont regardé comme un problème difficile à résoudre, la question de savoir si l'irréligion est plus à craindre que la superstition ? Ce qui me paroît étonnant, c'est que les Ecrivains les moins exempts d'erreurs, de préjugés, de superstition, tels que Plutarque & la plupart de ceux dont il s'appuie, soient précisément ceux qui décident avec le plus de confiance que l'athéisme est incomparablement moins dangereux que la superstition. Lipsé, qui croit qu'à tout prendre, l'athéisme est plus pernicieux, met cependant la superstition au rang des plus grands maux : (*o ! utraque magna pestis, sed illa crebrior, hæc deterior*). Baye qui, très-souvent, pense & décide avec justesse, mais qui plus souvent encore ne cherche qu'à donner des doutes, fait à ce sujet un argument qui me paroît très-foible. " La superstition, dit-il, qui s'insinue sous les masque de la piété, n'étant qu'une image de la religion, séduit l'esprit de l'homme de telle sorte, quelle le rend son jouet : d'où il est clair qu'elle est plus pernicieuse que l'irréligion ; car elle pousse au crime, non seulement sans remord, mais en persuadant qu'on obéit à Dieu ; ensorte qu'elle fait franchir les barrières de la raison, & tous les sentimens d'humanité, & qu'il n'y a plus bientôt de ravage qu'elle ne fasse dans l'esprit & dans le cœur " .

Mais, sont-ce là les caractères de la superstition ? Ne sont-ce pas les effets de la superstition irritée par la contradiction, & non la superstition en elle-même, que Baye a confondu avec le fanatisme ? Or, qui ne sçait que la superstition cesse où le fanatisme commence ; qu'il y a autant de distance de l'un à l'autre, que de la vivacité à l'extrême folie, de la chaleur tempérée du printemps, à l'ardeur brûlante de la canicule ? Qui ne sçait que si c'est par la superstition que les peuples ont quelquefois été menés, c'est presque toujours par le fanatisme que les séditieux sont parvenus à rompre les fers dont ils se sont cru chargés ? Qui ne sçait que si le fanatisme est le plus dangereux fléau de tout gouvernement, la superstition en a été souvent l'appui le plus

solide, comme je le prouverai bientôt par des faits authentiques. Fondés sur de mémorables exemples, des Ecrivains judicieux ont avancé que rien n'est plus nécessaire dans les Etats. *Nulla res*, dit [Quinte-Curce](#), *efficacius multitudinm regit quam superstitio*. Quelque inconstant que soit le Peuple, ajoute-t'il ensuite, s'il a une fois l'esprit frappé d'une vaine imago de religion, il obéira mieux à des fourbes qui se diront inspirés, qu'à ses Chefs & à ses Magistrats.

Toutefois, est ce là encore le caractère de la superstition ? il me semble que non ; que Quinte-Curce s'est trompé, ainsi que Bayle, & qu'il a, comme lui, confondu la superstition avec le fanatisme. Je conviens qu'il faut beaucoup d'attention pour distinguer ces deux mobiles des actions des hommes, l'un dangéreux & perfide, l'autre utile, quand il est conduit par une main habile. Encore même est-il arrivé dans mille circonstances, que la superstition s'est changée fanatisme, quelques précautions qu'on ait prises pour la contenir dans ses bornes ; c'est une matière inflammable, toujours prête à s'embraser, pour si peu qu'on approche le flambeau de l'enthousiasme.

Il est vrai qu'il y a des préjugés populaires si stupides & si minutieux, que leur progrès est peu à craindre : bien des gens pensent même que fussent-ils généralement adoptés, ils ne pourroient jamais être d'aucune facheuse conséquence. Qu'on prenne garde cependant : plus elles disposent les esprits à en recevoir de plus insensées, & plus aussi elles préparent les voyes du fanatisme, & de la sédition. ainsi la plus petite conduit à la plus grande, & toutes, tôt ou tard, au détestable fanatisme, où elles vont se perdre, comme les eaux des fleuves dans le vaste océan. C'est d'ailleurs, c'est précisément par ces minutieuses & stupides opinions qu'on a toujours conduit les hommes, dans les tems d'ignorance ; c'est par elles qu'alors l'ambition s'est préparé des soldats, les usurpateurs des complices, les factieux des bras

accoutumés au meurtre, au parricide.... Je m'arrête, Lecteur, ai-je besoin de citer des exemples ?

Il suffit, comme l'on observé les Ecrivains les plus sensés, d'avoir eu une fois l'art de persuader les simples, il suffit d'être parvenu à aveugler le patriotisme des bons citoyens, pour les rendre bien-tôt les défenseurs des propositions les plus cruelles, les plus féroces même, soit en matière de culte, soit en matière de gouvernement. Ce fut par les prestiges de la superstition que dans ces tems de trouble & de sédition, si funestes à la France, des factieux parvinrent à inspirer au peuple les idées les plus fausses de la divinité.

Les uns, disoit alors [Montagne](#), font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas ; les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux mêmes, ne sçachent pas pénétrer ce que c'est que croire. Les hommes dirigent comme ils veulent, ce qu'ils nomment la foi ; ils se servent de la religion : ce devrait être tout le contraire. entez, si ce n'est pas par nos mains que nous la menons, à tirer comme de cire, tant de figures contraires, d'une règle si droite & si ferme. Ceux qui l'on prinse à gauche, ceux qui l'on prinse à droite ; ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes entreprises, s'y conduisent d'un progrès si conforme en débordement & injustice, qu'ils rendent douteuse & malaisée à croire la diversité qu'ils prétendent de leurs opinons, en chose de laquelle dépend la conduite & loi de notre vie,... Voyez l'horrible impudence de quoi nous pelotons les raisons divines, & combien irreligieusement nous les avons rejettées & reprinses, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publiques, &c. &c.

Graces à la Philosophie & à la décadence, au discrédit des Lettrés des siècles d'ignorance, nous n'avons plus à les craindre, ces jours de fanatisme, ces tems d'orage & de sédition ; mais

pourquoi ne les craindrions nous plus ? N'est-ce pas parceque leur cause n'a plus la même activité ? Toutefois, qu'on laisse s'accréditer encore les préjugés éteints, & l'on éprouvera bien-tôt la même fermentation, & l'on verra les mêmes scènes.

C'est une vérité, dit Ciceron à Atticus, que nous cherchons en vain à nous dissimuler ; nous sommes aujourd'hui tels que les hommes ont été dans tous les tems : fiers, audacieux & insolens dans la prospérité ; timides, lâches & stupides au plus léger revers. Nous sommes éclairés, mais c'est par cela même que nous pouvons être éblouis. Sçavans & philosophes, nos peres se croyoient au-dessus de la crainte ; mais leurs yeux étoient-ils frappés de quelque phénomène étonnant, extraordinaire, & dont jamais il n'y eut eu d'exemple ; on voyoit aussitôt le peuple consterné, courir en foule aux pieds de ses Devins, aveugles interprètes des décrets du destin, & qui, suivant l'usage, ne manquoient pas de prononcer qu'il n'étoit pas possible que, corrompus autant que les Romains l'étoient, le ciel irrité contre eux, ne leur envoyât le fléau qui les affligeoit.

Mais n'est-ce pas, disoit Lucien, le plus cruel & le plus dangereux des fléaux que cet empire absolu qu'ont toujours eu les imposteurs sur la crédulité publique ? Non, la docilité de tous les peuples de l'antiquité & leur soumission à la témérité des opinions, à la bisarrerie des interprétations de ceux qui se sont dit inspirés ; le despotisme de leur autorité, malgré la petitesse de leurs idées, l'inconséquence de leurs décisions, & l'absurdité des erreurs qu'ils ont repandues, suffisent, ce me semble, pour prouver la nécessité des préjugés & des erreurs populaires.

En effet, elles n'étoient pas nécessaires ces erreurs, d'où viendroit cette unanimité de tous les peuples de la terre, à les admettre, à les autoriser, & à les respecter ? je ne parle pas ici seulement des peuples sauvages, mais des Nations les plus instruites, le plus sagement gouvernées & les mieux policées.

Quelle étoit à ce sujet, la manière de penser des Romains, de ces hommes si fiers de leur grandeur, si vains de leurs connoissances, si orgueilleux de la sagesse de leur gouvernement ? Elle étoit mille fois plus absurde que celle de nos paysans les plus grossiers ; & cependant elle étoit un des plus solides appuis de la sûreté publique. Quelle voix impérieuse convoquoit les assemblées du Sénat & du peuple ? La superstition. Quelle force irrésistible arrêtoit tout-à-coups ces mouvemens séditions, ces guerres intestines, ces terribles dissensions qui menacèrent tant de fois d'une ruine entière la république & l'empire ? La superstition ? A Rome, libre, indépendante & jalouse de son autorité, quel étoit l'arbitre de la guerre & de la paix ? Qui concluoit les traités, qui les faisoit exécuter ? N'étoit-ce pas aussi la superstition ? Mais à qui la république confioit-elle les droits de répandre l'erreur ? Aux plus illustres & aux plus distingués de ses citoyens, soit par l'éclat de la naissance, soit par la célébrité des talens.

On sçait que les fonctions comiquement sublimes des Augures ne se bornoient pas à contempler le vol des oiseaux, à interpréter leur chant, leur manière de boire & de manger. On sçait que les Aruspices tiroient aussi des conséquences des accidens les plus communs ; qu'ils trouvoient des présages dans les événemens les plus ordinaires ; & que les oracles qu'ils prononçoient, quelque insensés qu'il fussent, étoient reçus avec vénération, & leurs ordres remplis avec exactitude. On sçait enfin que tout chez les Romains, comme parmi beaucoup de Nations modernes, offroit à l'imagination des présages heureux ou malheureux : une coupe fortuitement renversée, de l'huile répandue, la rencontre d'un lièvre ou d'un serpent, l'entrée inopinée d'un chien noir dans une maison, la fuite d'un loup ou d'une bête de la droite à la gauche, &c. Qu'étoit-ce encore quand quelque visionnaire venoit dire au peuple assemblé, qu'il avoit entendu un bœuf articuler des mots,

ou qu'il étoit tombé une pluie de sang, une grêle de pierre ; que sans nulle apparence d'orage le tonnerre avoit grondé, &c.

Les Romains que nous trouvons si foibles, si timides à cet égard, différoient de quelques Nations modernes, en ce que chez celles-ci le peuple seul croit fortement aux préjugés les plus minutieux ; aulieu que les Romains croyoient également à toutes les superstitions ; aussi sur quels objets la législation des Augures ne s'étendoit-elle pas ? [Pline](#) raconte qu'une de leurs loix les plus sacrées défendoit sévèrement aux femmes de tourner leur fuseaux en passant par les grands chemins, & de les porter découverts ; parceque, disoit la loi, le mouvement des fuseaux découverts nuisoit infiniment à l'abondance & à la maturité des fruits.

CHAPITRE XII.

Continuation du même sujet.

CES Augures romains ne laissoient pas, malgré leur majesté, d'être souvent des personnages très-risibles. Ils étoient gravement fourbes, & même assez indécemment impies. Ce qu'il y avoit, à mon avis, de plus penible dans leur charge, c'étoit d'être sérieux dans les fonctions les plus bizarres que la folie humaine ait jamais instituées. Ils ne rioient jamais dans l'exercice ridicule de ces fonctions ; ils prononçoient d'un ton auguste, des oracles fort bouffons ; & c'est là ce qui les distinguoit des interprètes, ou plus cruels, ou plus comiques, des arrêts du destin chez la plûpart des autres peuples. Dans l'Isle Formose, ce sont toujours des femmes qui remplissent cette importante dignité. Ce sont elles qui annoncent la volonté des dieux. Elles prononcent, ou plutôt elles balbutient des discours très-bizarres ; elles font des contorsions fort singulières ; elles poussent des hurlemens affreux ; & quand elles se sont bien échauffées à force de cris, de mouvements rapides, & de gestes outrés, elles s'arrêtent tout-à-coup, s'écrient qu'elles voyent les dieux, se roulent violemment par terre, montent sur les toits des pagodes, se découvrent jusqu'au dessus de la ceinture, se fouètent jusqu'à se déchirer, lâchent tout aussi abondamment qu'elles peuvent, leur urine sur la foule dévote. Après cette opération, qui n'est pas la moins plaisante, elles se dépouillent entièrement, descendent toutes nues, & se lavent en présence des spectateurs émerveillés. A Madagascar ce sont encore des femmes qui ont l'avantage exclusif de parler à la divinité ; & c'est par leur bouche que la divinité ne manque pas de

recommander au peuple de croire aux jours, aux heures, aux instans heureux ou malheureux. Aussi les femmes de Madagascar croiroient-elles avoir commis un crime presque impossible à expier, si ayant eu le malheur d'accoucher dans un tems déclaré sinistre, elles avoient négligé de faire dévorer leur enfant par les bêtes féroces, de l'avoir enterré vivant, ou au moins de l'avoir étouffé.

Ainsi l'homme toujours aveugle, & partout stupidement féroce, à constamment aimé à se représenter l'Etre suprême sous les traits d'un tyran destructeur, avide de carnage, & toujours altéré du sang de ses enfans, comme si Dieu pouvoit se plaire à voir égorger en son nom, ses plus parfaites créatures. C'étoit, dit Hérodote, ce principe farouche qui inspiroit aux Scythes d'immoler la centième partie de leurs prisonniers à Mars exterminateur. C'étoit également cette fausse & cruelle idée qui engageoit les Gètes à renoncer, une fois tous les ans, à la douceur & à la bienfaisance de leur caractère. Ils s'assembloient, & celui d'entr'eux que le sort désignoit pour porter les vœux de ses concitoyens au barbare Zamolxis, étoit précipité tout nud du faite d'une tour sur un bataillon hérissé de javelots ; si la victime expiroit à l'instant, la Nation enchantée croyoit que Zamolxis étoit satisfait de l'hommage ; mais si le malheureux respiroit après sa chute, les Gètes consternés le regardoient comme un méchant réprouvé par Zamolxis, & l'affreux sacrifice recommençoit encore. Jamais pendant son règne, raconte Diodore, Amestris ne négligea de faire enterrer, une fois chaque année, douze hommes vivans, ni de sacrifier quatorze enfans des plus illustres & des premières Maisons de ses états ; & jamais ses stupides Sujets ne manquèrent d'attribuer le bonheur de ce règne & la gloire de l'empire à la réconnoissance des dieux pour la piété de la Reine. Oléarius observe qu'autrefois les Sybériens se disputoient l'honneur de périr sous le couteau des Prêtres, que les plus Riches même corrompoient pour en être égorés. Une suite de désastres

que le sang des citoyens sacrifiés n'avoit pût arrêter, fit changer l'ordre des sacrifices : le peuple décida que ce seroient les Prêtres qu'on immoleroit ; parceque leurs ames plus pures étoient aussi plus dignes d'aller offrir aux dieux les vœux de la patrie. Voyez, s'écrie Kaempfer, les fanatiques Japonnois entourer & suivre le char qui porte dans les rues la statue d'Amida, idole affreuse & toujours ensanglantée : voyez les plus zélés de cette troupe frénétique céder à leur yvresse, accourir, percer la foule, se jeter sous les roues du char, qui écrase leur membres, & trouver de grandes douceurs dans la plus cruelle des morts. D'autres, ajoute Villela, croyant devoir à Amida ou à Xaka un sacrifice solennel, assemblent leurs amis, leurs parens, les Prêtres & le peuple ; ils se font attacher une énorme pierre au col, & on les lance dans la mer. Quelques-uns aiment mieux mourir publiquement de faim ; quelques-autres pensent qu'en s'étranglant ils se rendront plus agréables à la divinité ; d'autres en avalant du poison ; plusieurs en se perçant le sein d'un poignard, consacré dans le temple à ce barbare usage. Phillips, Roger & Baldæus racontent qu'ils ont vû les imbéciles habitans du Maduré & des rives du Gange aller interroger leurs Prêtres, pour sçavoir d'eux qu'elle est l'austérité, & quels sont les tourmens qu'ils doivent éprouver, afin de desarmer les dieux : les uns sont condamnés à rester assis ou debout, dans la même attitude, pendant plusieurs années ; les autres à porter des chaînes accablantes ; quelques-uns à rester pendant un tems fixé, suspendus par les pieds au-dessus d'un bucher embrasé ; les plus opulens finissent par assouvir l'avarice des Prêtres qui leur font croire qu'ils ont reçu du ciel la permission de transporter sur les vaches les péchés des riches Indiens ; expiation ruineuse, puisqu'elle coute, pour la faute la plus légère, deux cens vaches au moins, qui, une fois chargées des fautes des pécheurs, appartiennent aux Bramanes. Ces Prêtres imposteurs n'ont-ils pas persuadé encore aux habitans u maduré que le démon se plait à entrer dans le corps des plus riches, d'où il ne pourra sortir qu'à force de trésors, de terres & de vaches qu'on

offrira aux Prêtres, & de coups de bâton que ceux-ci donneront dans le temple aux prétendus possédés ? Le dernier des trois Voyageurs, Baldæus, dit qu'il y a à Canara, entre Cananor & Mongalor, une espèce d'ordre religieux, fort puissant, & respecté jusqu'à l'idolâtrie : tous ceux, ajoute-t'il, de cet ordre ont tout ce qu'ils désirent, & ne font rien : leur unique occupation est de rester dans les pagodes, &, à des jours marqués, de sortir nus dans les rues, les parties de la génération ornées de sonnettes ; lorsqu'on les entend passer, les femmes de toute condition, la Reine même & ses filles se hâtent d'accourir à eux, de s'incliner, de prendre, & de baiser Quel monstrueux mélange de zèle & d'indécence, de vice, de crapule & de dévotion ! Que font ces Hottentots, serrés les uns contre les autres, les bras croisés, les yeux stupidement baissés, dans un profond silence, & prosternés devant un vase plein de lait ? Ils demandent au ciel, répond Choisy qui les a vus, de la pluie & des paturages.

Combien la superstition a dégradé les hommes ; jusques à quels excès de folie & de barbarie elle les a portés ! Il y a dans le Pégu un temple où l'on renferme les filles les plus belles & de la plus haute naissance : ces vierges sont servies avec le plus profond respect ; elles jouissent des honneurs les plus distingués ; mais tous les ans une d'elles est solennellement sacrifiée à l'Idole de la nation. C'est un beau jour pour tout le peuple, excepté pour la victime, que le jour de ce sacrifice : c'est communément la plus belle des vierges consacrées qui a l'honneur d'être choisie : le prêtre la dépouille, & le barbare l'étrangle, fouille dans son sein, en arrache le cœur, & le jette au nez de l'Idole.

Dans cette Isle Formose dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, il y a encore une superstition qui mérite d'être rapportée : il est défendu aux femmes d'accoucher avant l'age de 35 ans, & c'est le comble de l'abomination que de violer cette loi : toutes celles qui deviennent enceintes avant le tems prescrit,

courent se prosterner aux pieds de la Prêtresse, qui les foule inhumainement à ses pieds, jusqu'à ce qu'elles soient avortées.

Les superstitions des Giagues sont moins douces que celles des habitans de l'Isle Formose & du Pégu ; aussi y sont-ils plus fortement & plus religieusement attachés ; car il est bon d'observer que, par une raison inconcevable, plus un culte est absurde & cruel, plus le peuple le pratique. Un Giague se croit invulnérable quand, après avoir pilé un de ses enfans dans un mortier, & l'avoir fait bouillir avec quelques racines, de l'huile & quelques végétaux, il en a composé une pâte, dont il a eu soin de se frotter. Le Roi des Giagues ne sort qu'une fois l'année de son palais, ou, pour parler plus juste, de son antre. Cette fête est solennelle & attendue par ses courtisans avec d'autant plus d'impatience, que le Prince fait égorger, suivant l'usage tous ceux qui se rencontrent sur son passage, & qu'il donne gracieusement à manger à sa suite. La Reine des Giagues (ce peuple est plus souvent gouverné par des Reines que par des Souverains) observe aussi fort religieusement un autre usage très-ancien dans ses États. Quand elle a déclaré la guerre à quelque puissance étrangère, avant que d'entrer en campagne, elle fait assembler devant elle ses plus belles Sujettes & ses plus beaux guerriers ; là, sous ses yeux, ils jouissent dans mille différentes attitudes, des plaisirs de l'amour : le peuple & la Souveraine croient que rien n'est plus propre à se rendre le ciel favorable que cette singulière cérémonie. Les Giagues pensent, à cet égard, comme pensoient jadis les Babyloniens ; car on sçait que chez eux les femmes étoient obligées de se prostituer au moins pendant tout un jour dans le cours de la vie, en expiation de leurs fautes : ce préjugé étoit même si fort, & il alla si loin, qu'une femme, de quelque haut rang qu'elle fut, ne pouvoit, sans crime, se refuser aux desirs du premier Etranger qui vouloit jouir d'elle pour se purifier. Or, qui a dit aux Giagues qu'ils ne font qu'imiter les Babyloniens ? Les habitans de la Grande-java vont, à plus légère incommodité,

trouver leurs Prêtres, qui leur demandent s'ils ont envie de mourir ; au moindre signe de consentement que donnent les malades, les Prêtres se jettent sur eux, les égorgent, & se repaissent de leur chair. A Lao.... Mais mon dessein n'est pas de rassembler ici toutes les superstitions qui inondent la terre. Je n'écris que pour m'amuser, pour m'instruire, & ces images affligeantes ne peuvent me plaire, ni m'éclairer.

CHAPITRE XIII.

*Si par-tout où il y a des hommes, il y a aussi des superstitions ?
quels avantages procurent-elles ? de quel bien peuvent-elles
être ?*

D'UNE très-grande utilité, je conviens qu'à considérer seulement les maux que la superstition a causés, elle est très pernicieuse ; mais si je fais attention aux ressources qu'elle offre pour réunir les hommes divisés, irrités, & prêts à s'entre-détruire, aux moyens qu'elle présente de rétablir l'ordre & les loix, où regnoient l'anarchie & la confusion, aux projets qu'elle dicte ou fonder ou étendre de nouveaux gouvernemens : si je réfléchis aux voyes qu'elle prépare à sa propre destruction, quand le culte qu'elle a institué, est dégénéré en pratiques totalement absurdes ; quand ses ténèbres épaissies ont aveuglé tous les yeux, & abruti tous les esprits. Alors je vois, alors je suis forcé de convenir que les superstitions sont tout au moins aussi utiles qu'elles ont d'abord été pernicieuses. C'est ainsi que dans les mains d'un habile Chymiste les poisons se changent en remèdes actifs. Heureuse la Nation, qui, lorsque son ignorance, ses préjugés, ses superstitions sont parvenues à leur plus haut degré d'aveuglement & de stupidité, produit un imposteur, un ambitieux, un homme de génie qui par de nouvelles erreurs, moins grossières & moins avilissantes, tire ses compatriotes de l'abime où ils étoient tombés ; quand même par la séduction de l'imposture & de l'enthousiasme, il les conduiroit dans un précipice nouveau, mais moins profond & moins affreux que celui dans lequel ils ont été ensevelis. Tels étoient les Arabes, quand Mahomet forma

l'audacieux projet de fonder un puissant empire sur les débris des superstitions publiques, d'opposer l'erreur à l'erreur, de placer & l'autel & le trône sur les ruines des anciens préjugés, & de donner à ses concitoyens une législation nouvelle, de les assujettir au joug du despotisme. La législation qu'il leur donna, la doctrine & la religion qu'il rétablit, sont à la vérité fort superstitieuses ; mais cette doctrine & ces loix, sont aussi plus élevées, plus nobles, moins absurdes que le culte bizarre & le gouvernement insensé des tribus qu'il se proposa d'asservir. Mahomet réussit au-delà de ses espérances : le génie de sa nation, l'éclat de la vérité, les charmes de l'erreur, tout le servit, tout le favorisa, tout concourut à l'exécution de ses hardis projets. Il n'eut été qu'un enthousiaste ridicule, ou un factieux redoutable partout ailleurs qu'en Arabie : le hazard le plaça dans une époque heureuse, & la seule qui put seconder ses vûes ; car s'il fut né plutôt, son hypocrisie & son ambition eussent échoué contre le fanatisme des superstitions, qu'il lui fut plus aisé d'éteindre, quand le feu de leur première fermentation fut passé ; & s'il fut né plus tard, les Arabes plus éclairés n'eussent jamais voulu se prêter à ses visions. Il suffit en effet de sçavoir dans quel siècle Mahomet naquit, & quel étoit à sa naissance le peuple qu'il subjugua, pour se convaincre de la justesse des moyens qu'il prit, les plus sûres qu'il put mettre en usage pour établir sa domination. J'avoue que plus sage, plus modéré, plus vertueux, il eut pu, ingénieux & éloquent comme il l'étoit, éclairer l'Arabie du flambeau du catholicisme ; mais il est vrai aussi que Mahomet vouloit regner ; & le catholicisme ne l'eut pas élevé sur le trône. D'ailleurs, les Arabes abrutis par la grossièreté de leurs vieilles superstitions, eussent-ils eu la force de soutenir l'éclat de l'auguste vérité ? C'est ce qui reste à décider d'après une esquisse légère, mais exacte, des préjugés reçus & respectés alors chez les Arabes, & un recit abrégé des premiers succès de Mahomet, inconnu presque à tous ceux qui ont écrit sa vie ; les uns trop prévenus en sa faveur, & les autres trop animés contre ses impostures.

CHAPITRE XIV.

Des Arabes lors de la naissance de Mahomet.

LA religion des Arabes, leur culte, leurs cérémonies étoient plus bizarres encore que leur législation, plus ridicules que la forme de leur gouvernement. Esclaves & républicains en même tems, soumis au joug du despotisme, & fiers des loix qu'ils imposaient à celui qui étoit revêtu de la souveraineté, ils avoient un Roi, & n'avoient point de maître. Le hazard qui plaçoit le Prince sur le trône, y élévoit aussi son successeur ; car la couronne n'étant point héréditaire, il n'y avoit aucun ordre de succession, à moins qu'on ne veuille donner le nom d'ordre & de règle à la coutume insensée qui dispoit de la suprême autorité. Quand le Prince étoit parvenu au trône, le premier enfant qui naissoit dans une des familles nobles de l'Arabie, étoit aussitôt déclaré l'héritier présomptif du sceptre. Dès l'instant que le Prince recevoit la couronne, on inscrivoit sur une liste toutes les femmes nobles qui se trouvoient enceintes : on les gardoit avec soin, elles étoient servies respectueusement ; & la première qui accouchoit d'un enfant mâle, donnoit un Roi à la Nation. Cet enfant, désigné successeur du Prince régnant, recevoit une éducation peu conforme à la sublimité du rang qu'il devoit occuper ; c'est-à-dire, une éducation presque aussi grossière & tout aussi superstitieuse que le reste des Arabes. Le bonheur d'être né le premier pendant le règne du Souverain, assuroit, il est vrai, des droits au trône, mais ne suffisoit pas pour s'y asseoir. Le peuple s'assembloit, & après une courte délibération, il conféroit solennellement la souveraineté à l'enfant indiqué par le sort. Le

jour du couronnement arrivé, le peuple s'assembloit encore, & remettoit le sceptre dans les mains du nouveau Souverain, qui dès ce même jour perdoit entièrement la liberté. Aussitôt qu'il étoit proclamé, il lui étoit défendu de sortir de son palais, où il étoit de la décence que la nation le crut incessamment occupé à tenir les rênes du gouvernement. Cette loi de vivre renfermé dans son palais, étoit si forte, si sacrée pour le Roi, que ses sujets se croyoient dans la nécessité de le lapider, si dans quelque circonstance que ce fut, médité, ou fortuite, il entreprenoit de l'enfreindre. Mais s'il remplissoit cette obligation dans toute sa rigueur, il étoit assuré de trouver dans ses peuples la fidélité la plus inviolable ; il étoit obéi, quels que fussent ses ordres ; sa puissance étoit absolue, & l'exécution de ses volontés, n'éprouvoit aucune contradiction.

Les Mahométans donnent le nom d'*état d'ignorance* au tems qui précéda la mission de leur Prophète : ils ont raison ; quoique ignorans encore, ils sont fort éclairés, eu égard aux Arabes de ces siècles. Jamais la superstition ne fut portée aussi loin, & jamais elle ne regna aussi impérieusement sur les esprits, qu'elle regnoit en Arabie avant la naissance de Mahomet.

En effet, les Arabes végeoient dans les ténèbres de l'idolâtrie ; ils adoroient les étoiles, & rendoient un culte tout extraordinaire aux anges. Les images de ces deux ordres de divinités subalternes étoient les grands & perpétuels objets de la vénération publique. Les Arabes prioient ces images de vouloir bien s'intéresser pour eux auprès des signes qu'ils représentoient, afin que ceux-ci, anges, étoiles, ou planettes, présentassent les prières publiques & les vœux particuliers au grand Allah, Taahla, seul Dieu suprême, immense, éternel, infini.

Quelques Auteurs très-éclairés sur la plûpart des usages de cette nation, mais très-peu sur son culte, & que M. Sale a trop littéralement suivis, ont prétendu que, suivant les Grecs, les

Arabes n'adoroient que deux divinités, Orotalt & Alilat, ou Bacchus & Uranie. Jamais les Grecs n'ont écrit rien de semblable sur le culte cette Nation : ils sçavoient que les Arabes n'admettoient qu'un dieu supérieur, & qu'ils reconnoissoient une quantité prodigieuse de déesses inférieures, (*Alilakal*) divisées en étoiles, en planètes, en anges.

A l'étonnante bisarrerie de ce culte, à la grossièreté de la doctrine des Arabes, qui croiroit que leur superstition s'établit sur les débris d'une science utile & longtems florissante chez eux ? Qui croiroit qu'ils ne devinrent insensés, stupides, fanatiques que quand ils commencèrent à préférer l'obscurité de l'ignorance à la lumière des arts ? Il y a bien de l'apparence que ce ne fera point Mr. Rousseau de Génève, qui a fait avec tant d'éloquence & des preuves si fausses la satire des sciences. Que pourroit-il répondre à des faits qui lui démontreroient que les mœurs des Arabes se sont corrompues qu'à mesure qu'ils sont devenus ignorans ? Car, avant ils ne consultoient les astres, & n'observoient leurs changemens, qu'afin de se guider dans leurs cours maritimes, & de régler, suivant la variété des saisons, la suite intéressante de leurs travaux champêtres. Quand le goût pour le luxe, leur molesse, & l'activité des Nations voisines eurent restraint le commerce des Arabes, & que l'expérience leur eut appris à connoître les tems des opérations rustiques, ils cessèrent de consulter les astres ; ils cessèrent aussi de cultiver les sciences & les arts, & ne manquèrent pas, confondant par ignorance, les effets avec les causes, d'attribuer la variété des saisons, les tempêtes, les naufrages, toutes sortes d'événemens à la diversité des aspects des corps célestes. Chacune des sept planètes eut un temple ; les murs de la Mecque furent élevés dans la suite des tems sur les fondemens d'un temple érigé dans son origine à Saturne, ou Zolial. Il est vraisemblable que cette idolâtrie étoit déjà d'une très-grande antiquité quand les Pélasges vinrent s'établir dans la Grèce, puisque Pausanias assure que

longtems avant les fondateurs des Républiques grecques, les Arabes étoient dans l'usage de consacrer, soit dans les temples, soit dans les places publiques des statues aux étoiles.

Ce n'étoient là que les objets généraux de la superstition des Arabes. Ils adoroient encore d'un culte tout particulier quelques étoiles fixes, de même que quelques planètes. Masam, ou le Soleil, étoit la grande idole des Hamyarites, qui rendoit aussi un culte solennel à l'étoile Al Deboram, ou l'œil de Taureau, & à Laklim, Jadam, Al-Mohstari, ou Jupiter.

Abu Calsha, qui, suivant beaucoup d'Orientaux, a été le grand-pere maternel de Mahomet, condamna hautement cette vénération de ses compatriotes pour les étoiles indistinctement ; & à la prodigieuse quantité d'objets de ce culte, trop étendu, disoit-il, pour être bien dirigé, il voulut qu'on y substituât l'étoile Syrius, la seule, suivant lui, qui méritât des temples, des Prêtres, des autels. Abu Calsha n'étoit ni fanatique, ni éloquent, ni imposteur ; c'étoit un homme simple & seulement superstitieux, il ne réussit pas ; les Arabes continuèrent d'avoir la plus haute idée de la puissance des étoiles qu'ils croyoient influencer immédiatement sur la pluie, les vents, les ouragans ; enfin sur tous les changements qui arrivoient dans l'athmosphère.

L'ordre des divinités angéliques étoit beaucoup moins nombreux ; les Arabes n'en adoroient que trois ; *Allat-Al-Uzza & Manah*, qu'ils désignoient, ainsi que leurs images qu'ils croyoient animées, sous le nom de Déesses.

Le systême philosophique des mondes habités n'est rien moins que moderne ; car c'étoit un des points les plus sacrés de la doctrine des Arabes, qui ne doutoient pas que le soleil, la lune & les étoiles fixes ne servissent de demeure à des intelligences d'une nature moyenne entre l'homme & l'être suprême, qui dirigeoit les mouvemens de ces intelligences, comme l'ame

gouverne le corps humain. Mais comme ces corps célestes ne se montraient pas toujours sur l'horison, les Arabes suppléèrent à leur présence par des images qu'ils consacroient solennellement comme nous l'avons dit, & où ils se persuadoient que ces intelligences venoient se renfermer, pour envoyer de-là leurs influences sur la terre & dans l'air, comme de leurs orbites mêmes. Telles étoient les superstitions générales & communes à toute la nation : ce n'en étoit là cependant qu'une foible partie, 7 la plus raisonnable : car il y avoit encore parmi les Arabes, une étonnante quantité de superstitions d'une autre espèce, & bien plus inconcevables. Je ne m'arrêterai qu'à un très-petit nombre de ces préjugés ; ils suffiront pour donner une idée de l'ignorance extrême des Arabes. Le détail de toutes ces absurdités a trop fatigué ma patience, pour que je veuille rendre à mes Lecteurs l'ennui que m'ont causé les Historiens de cette nation.

Plusieurs tribus Arabes, & principalement celles de Koreish, de Kénanah & de Salim, avoient pour objet de leur culte un arbre, appelé *Acacia*. Celles de Hodhai & de Khozaah adoroient une large pierre sur laquelle le sang des victimes couloit presque sans cesse. La tribu de Calb reconnoissoit pour dieu suprême le ciel, qu'elle représentoit sous la forme d'un homme : & l'idole *Sawa* étoit, sous les traits d'une femme, l'objet de la vénération de la tribu de Hamadan : quelques-uns ont prétendu que cette idole des Arabes n'étoit autre que le démon. *Yaghuth*, idole en forme de lion, étoit le dieu de la tribu de Madhai ; tandisque le dieu de celle de Morad, *Yaûk*, étoit adoré sous la forme d'un cheval. Enfin, la tribu d'Ad mettoit au premier rang des dieux, *Sâkia*, *Hâsedha*, *Râzeka* & *Salema*. Ils croyoient que le premier leur donnoit la pluye, que le second détournoit les dangers, qu'ils tenoient les alimens du troisième, & ils attribuoient au quatrième le pouvoir de guérir les hommes de toutes sortes de maladies. Jupiter-Ammon & Bacchus étoient encore en Arabie deux puissantes divinités.

Je ne finirois pas si je voulois nommer tous les dieux, toutes les idoles qui avoient des statues, des temples, des autels & des prêtres chez cette nation. Je dirai seulement que les objets de ce culte imbécile étoient infiniment plus nombreux que les divinités égyptiennes, grecques & romaines : je dirai que l'Arabie avoit une si grande quantité de dieux, que chaque Arabe en avoit un, & souvent deux pour patrons ; qu'ils comptoient trois cent soixante idoles principales ; ensorte qu'ils pouvoient changer d'objet de culte chaque jour de l'année. De toutes ces idoles celle que les Arabes adoroient avec la plus profonde vénération, étoit *Hobal*: son image sculptée représentoit un homme, d'une taille avantageuse, d'un air fier & majestueux, debout, & tenant dans sa main sept flèches pareilles à celles dont les Arabes se servoient dans leur dévinemens. *Hobal*, ainsi représenté, étoit environné d'anges & de prophètes, qui paroissoient ses subalternes.

Outre ce dieu & ce grand nombre d'idoles, chaque Arabe, chef de famille, avoit une divinité, indépendante des autres, pour lui seul, dont il prenoit congé toutes les fois qu'il sortoit de sa maison, & qu'il ne manquoit pas de saluer également, aussitôt qu'il y rentrait.

Faut-il des preuves plus frappantes du goût excessif des Arabes pour la superstition ? Qu'on consulte les ouvrages de leurs Auteurs les plus anciens ; on y verra que toute pierre, pour si peu qu'elle fut large & aplatie, étoit un dieu pour eux, & qu'ils n'eussent osé passer outre, sans lui rendre tous les honneurs divins : on y verra que la tribu de Hanisa s'étoit stupidement fait un d'une masse de pâte, paitrie solennellement, & ridiculement consacrée.

Il est vrai que les Perses éclairèrent un peu ce culte ténébreux par les principes de la religion des Mages ; religion moins absurde dans ses dogmes ; mais qui au fond n'étoit ni plus

satisfaisante, ni moins chargée de superstitions ; car personne n'ignore ce qu'il y avoit de raisonnable, & ce qu'il y avoit d'absurde dans la doctrine de Zoroastre, ou des deux principes.

Quoique l'Arabie eut plus de dieux que d'habitans, il y avoit pourtant une très-grande multitude d'Arabes qui ne croyoient ni aux idoles, ni aux dieux, ni aux superstitions de leur pays. Mais par un préjugé plus impie que ceux de leurs concitoyens, ils n'admettoient ni une création passée, ni une résurrection future ; la formation de toutes choses devoit être, suivant eux, attribuée à la nature, & leur dissolution au tems. Quelques autres, & ceux-là passoient pour les plus sages, croyoient non-seulement à une résurrection à venir ; mais encore au rétablissement parfait de tout ce qui avoit existé sur la terre depuis l'origine du monde. Aussi, lorsque quelqu'un de cette secte périssoit, les autres avoient soin d'attacher près de son sépulchre le plus beau & le plus vigoureux de ses chameaux : on l'y laissoit mourir de faim, afin qu'il put porter le Rescussité dans l'autre monde, & le suivre partout où son destin le conduiroit. Quelques uns, mais ceux-ci étoient en petit nombre, avoient, en l'adoptant, totalement défiguré le sistême de Pythagore ; ils étoient persuadés que du sang qui est le plus près du cerveau, il se formoit un oiseau qu'ils nommoient *Hamah*, & que cet oiseau venoit à la fin du dernier jour de chaque siècle, visiter le tombeau de celui dont le sang avoit servi à le former. Il y en avoit même qui prétendoient que lorsque cet oiseau avoit été formé du sang de quelqu'un qui avoit été tué injustement, il étoit animé de l'esprit de vengeance qui eut agité celui qui l'avoit engendré, s'il ne fut pas mort ; & c'est par un effet, disoient-ils, de ce ressentiment, qu'on l'entend répéter sans cesse ces terribles paroles : *oscûni, oscûni*, c'est-à-dire, *donnez-moi, que je boive le sang du meurtrier*.

Le judaïsme, ainsi que la religion chrétienne, avoit aussi percé en Arabie : mais le christianisme n'y garda pas longtems la

pureté de son éclat ; il y fut à-peine connu, qu'il y fut obscurci par les superstitions nationales.

Au reste, les Arabes n'avoient pas autrefois ignoré l'art d'écrire ; mais cet art, comme le reste de leurs connoissances, s'étoit totalement perdu dans les ténèbres de l'ignorance : ensorte que les lettres y furent dans la suite méconnues, au point que Mahomet lui-même, qui reçut néanmoins une excellente éducation, n'en avoit aucune idée, & qu'il ne sçut pas même lire. Ce n'est pas que les Arabes n'ayent été dans tous les tems ingénieux, légers, & d'une imagination prompte, forte, élevée : mais toute leur sçience se bornoit à composer sur le champ, ou des harangues, ou des pièces de poésie : on prétend même, mais il n'existe pas des preuves de cette assertion, que leurs discours étoient harmonieux & cadencés. Leurs Ecrivains postérieurs assurent que ceux dont l'éloquence parvenoit à engager le peuple à tenter quelque grande entreprise, ou à renoncer à quelqu'autre qui eut été trop périlleuse, étoient tout de suite honorés par la nation du titre de *Khatel*, ou orateur ; c'est encore le nom que les Mahométans donnent à leurs prédicateurs. On dit aussi que les Arabes, même dans leur état d'ignorance, ne discontinuèrent jamais de cultiver trois connoissances qui peuvent s'acquérir, du moins imparfaitement, sans le secours des lettres ; leur généalogie, l'histoire de leurs principales révolutions, & tout autant d'astronomie qu'ils croyoient en avoir besoin pour prévoir les changemens de tems, & pour interpréter les songes.

A l'excès de ces superstitions & de mille autres qu'il eut été trop accablant de raconter, on sent déjà combien cette confusion de dieux, cette foule d'idoles, cette variété de sectes dispoient les Arabes à recevoir un nouveau culte, pour si peu qu'il se rapprochât de ce délire général. Une doctrine nouvelle, telle qu'elle fut reçue bientôt après, étoit d'autant plus aisée à se répandre, que les qualités morales des Arabes concouroient à

l'accréditer. Il résulte, en effet, des écrits de leurs propres Auteurs, qu'à un très-petit nombre de vertus les Arabes joignoient une corruption extrême & des vices grossiers. Les loix de l'hospitalité étoient pour eux des loix sacrées ; ils recevoient avec les mêmes graces, la même générosité, les hommes de toutes les nations qui arrivoient dans leur pays, ou qui s'y égaroient. Ils regardoient comme le plus affreux des crimes, la dureté envers les malheureux. Afin que les Voyageurs pussent plus aisément reconnoître les tentes pendant la nuit, les Arabes avoient soin d'entretenir de grands feux sur le sommet des montagnes. Ils ne promettoient pas facilement, mais leurs promesses étoient inviolables : jamais on ne vit un Arabe manquer à sa parole. Chez eux aussi la tendresse paternelle & l'amour filial étoient portés au plus haut degré.

Mais ces vertus respectables étoient ternies par des vices odieux. Un esprit indomptable de rapine & de cruauté animoit les Arabes. Afin de se livrer impunément à ces penchans, & s'enrichir sans crainte d'être poursuivis, ils avoient creusé de distance en distance, des citernes dans leurs vastes deserts ; & ces cisternes n'étant connues que d'eux seuls, ils étoient assurés que les armées ennemies qui voudroient venir à eux, périroient bientôt de soif & de fatigue. En un mot, le brigandage & la piraterie leur étoient si naturels, qu'ils n'avoient point des termes pour exprimer le vol : ainsi, au lieu de dire : *j'ai enlevé, j'ai pris, j'ai volé*, un Arabe disoit : *j'ai acquis, j'ai gagné, j'ai recueilli*. Qui croiroit qu'entraînés par une inclination aussi vile, aussi irrésistible, les Arabes étoient cependant, les uns envers les autres, d'une probité sûre, exacte, inaltérable, & que le vol de particulier à particulier, étoit puni avec la plus grande rigueur ?

Après l'idée que ce bizarre mélange de vices, de vertus, d'esprit, & d'ignorance, me donne de cette nation, il ne me reste plus qu'à réfléchir sur sa docilité, sur son empressement à

recevoir, à adopter les erreurs & les superstitions qu'inventoient l'imposture, le fanatisme ; alors je ne ferai point surpris de la facilité que Mahomet eut à tromper ses compatriotes, ni du succès prodigieux de sa folle doctrine.

Il falloit à Mahomet un peuple tel que les Arabes ; mais il falloit aussi pour tirer cette nation des ténèbres où elle étoit plongée, un homme tout extraordinaire ; hardi dans ses projets, constant dans leur exécution, fourbe adroit, imposteur séduisant, doux, ou cruel, suivant les circonstances. Or, tel fut Mahomet, comme on en jugera par le récit des moyens qu'il mit en usage pour fonder l'Islamisme, & pour en assurer la propagation.

CHAPITRE XV.

Des différentes opinions sur Mahomet.

DOUTER un peu de tout avant de rien admettre: cette maxime est bonne ; elle est, quoiqu'on en dise, utile & très judicieuse : ce fut celle de Platon ; ce fut celle de Socrate ; ce fera toujours celle de quiconque voudra découvrir la vérité. La vérité que tant de monde cherche, & qui échappe presque à tous, n'est pourtant pas toujours inaccessible ; on peut aller jusqu'à elle ; mais ce ne sera qu'après mille efforts & avec une peine infinie ; ce ne sera aussi qu'en perçant à travers le nuage des doutes qui l'environne, qui la couvrent, qui la dérobent à nos yeux. En effet, comme dit le sceptique [Montagne](#), *à bien considérer la branloire de ce monde*, de quoi peut-on s'assurer ? Y a-t'il quelque certitude dans les matières sensibles ? Il n'y en a aucune dans les faits : il y en a tout aussi peu dans les questions, ainsi que dans les opinions philosophiques. Eh qui jamais s'est assuré d'un fait ? Qui l'a connu dans son exacte vérité ? Deux ou plusieurs Historiens ont raconté le même événement ; sont ils d'accord entr'eux ? Il s'en faut bien. Demandez à mille personnes quel fut le caractère d'un homme, qui s'est rendu célèbre par ses vertus, ou par ses crimes. Vous en aurez à coup sûr mille différens portraits, & qui n'auront l'un avec l'autre aucun trait de ressemblance. Il en est de même de tout : rien n'est sûr, rien n'est évidemment démontré, unanimement décidé, quoique la vérité existe.

Il y a plusieurs personnages illustres de qui on n'a cessé de dire beaucoup de bien, & plus de mal encore. Ces deux opinions

contraires sur le même sujet, sont répandues, & soutenues avec la même chaleur : chacun écoute, & adopte, non celle qui après un examen réfléchi, exact, impartial, lui paroît la plus sûre & la mieux prouvée, mais celle qui s'accommode le mieux à la paresse ou à la vivacité de son esprit, à ses passions, à ses préventions, à son attachement aux anciennes autorités. Nous, par exemple, nés sous un gouvernement sage & modéré, élevés dans les principes d'une religion toute pure, toute sainte, comment oserions-nous ou dire, ou croire que Mahomet n'a pas été le plus méchant & le plus scélérat des hommes ? On nous l'a si souvent répété pendant que nous ne pouvions faire aucun usage de la raison ; on a pris soin de nous le dire tant de fois, pendant que nous n'avions aucune force pour discerner le vrai du faux ; on nous a tant de fois irrités contre lui, quand il ne nous appartenait pas d'accuser d'ignorance, de haine, ou de préjugés ceux qui nous instruisoient ? Nous croyions, à cet âge, tout ce que l'on vouloit que nous crussions. Ensuite, les passions, les habitudes de l'enfance se sont emparées de nous, avant que nous ayons eu le tems d'apprécier la valeur de ce qu'on avoit fait entrer dans notre esprit. Depuis, quand la raison toute empreinte des contes dont nous avons été bercés, dans nos premières années, on nous a appris la science mensongère à laquelle les hommes donnent si mal-à-propos le nom *d'art de penser*, art dont on a grand soin de ne nous donner que les principes qu'après nous avoir ôté toute justesse de pensée, toute exactitude d'esprit ; alors, dis-je, nous entendons des gens à qui nous supposons de la raison & du bon sens, répéter, comme autant de vérités, les mêmes fables qui ont égaré notre enfance : que faire alors ? Comment échapper à l'erreur, quand tout vient l'étayer, & confirmer nos premiers préjugés ?

Mahomet a été un habile législateur ; il a fondé un vaste empire ; mérite-t'il l'estime ou l'exécration de la terre ? Plusieurs l'on regardé comme un des plus grands hommes qui ayent paru

dans le monde ; ils ne voyent en lui qu'un génie sublime, un jugement sain & toujours infaillible, mille excellentes qualités, toutes les vertus morales, toutes les vertus sociales : ses instructions, disent-ils, étoient d'une profonde sagesse, ses principes d'une solidité inébranlable, la religion qu'il annonça, vraie, pure, simple, & auguste par sa simplicité.

Quelques autres moins éblouis des succès de Mahomet, qu'indignés de ses fourberies, le peignent comme un imposteur. Ce fut, s'il faut les en croire, un scélérat couvert de crimes, plein de vices, d'ambition, d'hypocrisie ; il fut cruel, sanguinaire, barbare, audacieux, dissimulé jusqu'aux derniers excès de la perfidie, corrompu, débauché jusqu'au dernier degré de la dépravation. L'une de ces opinions est certainement fausse ; quelle des deux choisir ; à quelle s'arrêter ? Ni à l'une ni à l'autre : l'enthousiasme a dicté la première, la fanatisme, la seconde.

Mahomet ne fut, à mon avis, ni un monstre, ni un homme de bien. Il fut ambitieux, & pour le malheur du monde, il naquit dans un tems & chez une nation très-favorable à ses hardi projets. Je n'entreprends point de combattre ses principes, sa doctrine & ses instructions ; son édifice croule par sa propre foiblesse. Je ne veux me retracer quelques traits de sa vie, qu'afin de me convaincre que c'est bien moins à ses talens, à son génie qu'il doit le succès de ses vûes, de ses complots, de ses crimes, qu'à la disposition du peuple qu'il s'étoit proposé de subjuguier, au penchant des Arabes pour la superstition, à la molesse des Grecs, à la décadence de l'empire Persan, à la corruption générale des mœurs de ses compatriotes, à l'ignorance, aux préjugés & aux divisions qui régnoient alors parmi les Chrétiens d'Orient. Car ce furent là les principales causes qui concoururent à l'établissement, aux progrès & à la stabilité de l'Islamisme.

CHAPITRE XVI.

De la naissance de Mahomet.

LES Editeurs de *Moreri*, sçavans fort estimables, mais souvent très-mal informés & trop légers dans leurs assertions, prétendent que Mahomet est né dans la lie du peuple : c'est un erreur, & ce n'est pas la seule qu'on trouve dans ce Dictionnaire, qu'on eut dû rédiger avec un peu plus de soin. Mahomet est sorti d'une des premières familles de la tribu de Koreish, qui étoit la plus ancienne & la plus distinguée des tribus Arabes. Ce fut même l'élévation de sa naissance, le rang & l'autorité des parens du Prophète qui secondèrent ses premières entreprises. Tous les Ecrivains raisonnables conviennent, d'après les Historiens orientaux, que Mahomet descendoit de Galeb, fils de Fehr, surnommé *Koreish*, guerrier puissant & redouté. Il est aisé de voir les preuves de cette descendance dans Abulseda, Pocock, Gagne, Al-Janahi, le Comte de Boulainvilliers, &c., auteurs qui me serviront de guides dans la plûpart des faits que j'ai à raconter.

Abd'allah, pere de Mahomet, étoit fils d'Abd'al-Motalleb, fils de Hashem, Prince des Koreishites, Gouverneur de la Mecque & Intendant de la Caaba. Les vertus de Hashem, sa générosité, ses exploits héroïques lui avoient fait donner le surnom d'*Alola* (*le sublime*): il avoit de l'autorité sur les Chefs des tribus du voisinage, & tous les Grands de la nation le reconnoissoient pour leur supérieur. Abd'allah qui étoit le mieux fait & le plus agréable des Arabes, épousa la belle Amenah, & non Emina, comme dit [M. Bayle](#) dans son *Dictionnaire* (art. [Mahomet](#)). Aménah étoit la

plus aimable, la plus sage des jeunes filles en l'Arabie, & d'une des premières Maisons de sa tribu.

Ce fut de ces époux que Mahomet reçut le jour ; il naquit à la Mecque le premier lundi du mois que les Arabes appellent le *premier Rabi*. Cette époque se rapporte au 22 avril de l'année 578 de l'ère chrétienne, 6163 ans depuis la création. Quand Mahomet eut commencé de répandre sa doctrine, il dit à ses confidens, & tous les Ecrivains de sa religion n'ont pas manqué de dire d'après lui, que sa naissance avoit été précédée & suivie d'une étonnante quantité de prodiges, plus extraordinaires les uns que les autres. Je n'en rapporterai que quelques-uns, afin de donner une idée de la crédulité des Arabes, & du génie de l'imposteur qui les persuadoit.

Au même instant, disent tous les Auteurs Mahometans, où le Prophète sortit du sein de sa mere, une lumière éclatante brilla d'un feu tout extraordinaire dans la Syrie entière ; elle éclaira les villes, les villages, les châteaux, & les places publiques. Mahomet, continuent-ils, sorti à peine du sein de la belle Amenah, s'échappa des mains de l'Accoucheur, & se jettant à genoux, le visage élevé vers le ciel, il prononça d'une voix ferme & distincte, ces mots sacrés, *Allah, Achat, Allah, &c.*; c'est-à-dire, *Dieu est grand: il n'y a qu'un Dieu, & je suis son Prophète*. Ceux qui furent témoins de ce prodige, restèrent pendant quelques momens tout surpris, tout stupéfaits de crainte, de respect & d'admiration. Revenus de leur premier étonnement, ils prirent ce merveilleux enfant, l'examinèrent, & le considérant avec attention, ils observèrent qu'il étoit circoncis, & qu'il étoit venu au monde, les vaisseaux ombilicaux coupés. Tout le monde convient que la seconde fois que Mahomet articula des sons, les démons, les mauvais génies, les esprits de ténèbres furent précipités du haut des étoiles & des signes du zodiaque, dans les abymes éternels, & que des lors seulement ils cessèrent d'animer les

Idoles, de rendre des oracles, de séduire & de pervertir l'espèce humaine.

Ce fut aussi dans les mêmes circonstances, disent toujours les Docteurs Mahometans, que les Persans virent pour la première fois s'éteindre sur l'autel le feu sacrée de Zoroastre, qui pendant plus de mille ans avoit brûlé sans interruption. A l'instant même où ce feu s'éteignit, une partie du palais du Roi de Perse s'écroula, & la sécousse fut si violente, que quatorze fortes tours qui composoient cette partie, tombèrent sur leurs fondemens. Cosroés qui régnoit alors, fut effrayé de ces prodiges : il appella le *Mubadam*, ou le grand Pontife des Mages, & lui ayant demandé ce que lui présageoient ces désastres : grand Roi, répondit le Mubadam, écoute, & tremble. J'ai eu la nuit dernière un songe dont le souvenir remplit mon cœur de trouble & mon ame de terreur. J'ai vû un chameau vigoureux & plein de fierté, combattre quelque tems, & terrassé bientôt par un cheval Arabe. Je pleurois sur le sort du vaincu, quand un nouveau spectacle est venu m'agiter. J'ai vû le Tigre impétueux enfler ses flots, surmonter ses bords, & inonder la campagne. Malheureux Roi ! ce songe est peut-être un avertissement que les dieux m'ont envoyé, pour t'apprendre par ma bouche, que dans peu tu recevras quelque funeste nouvelle du côté de l'Arabie. Cosroés plus effrayé du songe du Pontife que de la chute de son palais & de l'extinction du feu sacré, dépêcha promptement un messenger vers Nooman, Prince Arabe, auquel il ordonna de venir incessamment, & d'amener avec lui un habile Interprète des songes. Nooman vint, accompagné du sçavant Abd'al Mallih. Cosroés raconta à l'Interprète Arabe tous les prodiges qui venoient d'arriver. Abd'al ne se sentant pas assez illuminé pour expliquer tant & de si supréantes choses, pria Cosroés de lui permettre d'aller consulter son oncle, l'infailible Satih, qui étoit le Devin le plus célèbre de l'Arabie. Cosroés y consentit, & Satih répondit à son neveu : dis au Roi Cosroés, ô Roi ! voici ce que les dieux t'annoncent : la

chute de ces quatorze tours, ce tremblement de terre, l'extinction du feu sacré, ce fier chameau terrassé par un cheval Arabe, ce débordement du tigre signifient visiblement la chute de la famille royale des Sassanides, & le conquête de l'Empire Persan, après les régnes de quatorze Rois.

Pendant que ces phénomènes & ces présages sinistres affligoient Cosroés, la joie pénétroit de ses transports la famille du nouveau prophète. Le septième jour après sa naissance, Abd'al Motalleb, son grand pere, invita les principaux Koreishites à un grand festin ; ils s'y rendirent tous ; sur la fin du repas, ils prières le sage Motalleb de donner, suivant l'usage, un nom à son petit-fils. Je le nomme Mahomet, s'écria le Vieillard d'un ton d'inspiration. Pourquoi donc, dirent les Koreishites, vous éloigner ainsi de nos anciennes coutumes, & par quelle raison refusez-vous de donner à cet enfant le nom de quelqu'un de sa famille ? *Puisse*, répliqua Motalleb, *puisse le Très-haut glorifier dans le ciel celui qu'il a créé sur la terre ! car Mahomet signifié LOUÉ, GLORIFIÉ.*

Un malheur imprévu vint changer en tristesse & en larmes les douceurs que goûtoit Motalleb, & le bonheur de sa famille. Mahomet n'avoit que deux mois quand Abd'allah, son pere, mourut à Yathreb, petite ville qui depuis a pris le nom de *Médine*, c'est-à-dire, la Ville du prophète. Je ne sçais dans quels Auteurs Bayle a trouvé que ce fut deux mois avant la naissance de son fils qu'Abd'allah mourut : quels qu'ils soient, ils se sont trompés ; les Ecrivains orientaux sont tous d'accord sur la date de cette mort, qu'ils placent à la fin du second mois de la vie de Mahomet.

Accablée de la perte qu'elle venoient de faire, tout entière à la douleur, & noyée dans ses larmes, Amenah dans le trouble qui l'agitoit, n'étoit point en état d'allaiter son fils ; elle le confia d'abord à Thawiba, Servante de son oncle, & ensuite à la jeune Halima, de la tribu des Saadites. Celle-ci emporta son nourrisson

dans le désert, où son mari vivoit avec la petite tribu des Saadites, séparée du reste des Arabes.

CHAPITRE XVII.

De l'enfance de Mahomet.

BIEN des Philosophes prétendent que tous les hommes naissent avec le même caractère, les mêmes dispositions, en un mot, la même inclination au bien & au mal ; & que ce n'est que l'éducation qui les rend vertueux ou méchants, doux ou cruels, impies ou religieux. Une foule d'exemples semblent prouver le peu de certitude de cette opinion ; car on ne voit que trop souvent la même éducation inspirer à un enfant le goût de la vertu, & développer dans le cœur de l'autre l'amour & le germe des vices. Mais quelle éducation n'eut point échoué contre l'irrésistible penchant de Mahomet à l'imposture & à l'ambition ? Ce penchant étoit en lui si fort, si naturel, que sa langue n'étoit pas encore déliée, qu'il faisoit des efforts pour exprimer les idées de fraude dont son ame étoit occupée ; ses premiers sons furent des expressions de fourberie & de mensonge. Soit que son imagination fut frappée des contes effrayans qu'il avoit entendu raconter aux Arabes qui l'entouroient ; soit que dès-lors il voulut essayer ce que peut l'imposture sur des esprits crédules, il en imposa un jour à Halima & à son époux, qui s'étant éloignés pendant quelques heures, le trouvèrent étendu par terre, le corps couvert de sueur, la bouche écumante, les yeux égarés, ses vêtemens déchirés, dans un désordre extrême. Etonnés de le voir dans cet état, ils l'intérogèrent, & il leur répondit que deux hommes grands & robustes étoient venus à lui, qu'ils l'avoient obligé de lutter contr'eux ; que malgré la foiblesse de son âge, il avoit longtems combattu, mais qu'enfin ils l'avoient terrassé, & lui

avoient ouvert le ventre. Ce discours plus étonnant dans la bouche de cet enfant, que la violence de l'état où il paroissoit avoit été, fit croire à Halima que Mahomet avoit eu quelque vision extraordinaire, & déjà elle ajoûtoit foi à cette folle rélation, quand son époux moins crédule, & l'examinant de plus près, dit à sa femme qu'il falloit au plutot porter cet enfant à sa mere ; parcequ'à cette écume, à la sueur dont il étoit couvert, & aux convulsions qui l'avoient agité, il ne doutoit pas que ce ne fut là une attaque d'épilepsie. La suite prouva la justesse de cette observation.

Halima se hâta de rendre Mahomet à sa mere, qui mourut trois ans après, & le laissa occupé de grandes vûes, quoiqu'âgé à peine de six ans, & dans la plus dure indigence. Motalleb, son grandpere, le prit dans sa maison, & l'aima plus tendrement que ses propres enfans. Deux ans après, la mort enleva Motalleb, qui avant d'expirer, chargea Abu-Taleb, l'aîné de ses enfans & frere utérin d'Abd'allah, de prendre soin de Mahomet. Abu-Taleb eut pour son jeune pupille des sentimens vraiment paternels ; il l'aima autant qu'un pere tendre peut aimer son fils unique ; & il prit lui-même le soin de l'élever dans le commerce ; car les Arabes ne connoissoient alors d'autre profession que le commerce d'échange ; & comme il étoit la seule source de leurs richesses, ils étoient tous commerçans, principalement les Chefs des tribus & les plus distingués de la nation.

Quand Mahomet fut parvenu à l'âge de douze ans, Abu-Taleb, afin de le perfectionner dans l'état qu'il désiroit de lui faire embrasser, le mena voyager avec lui dans la Syrie. Arrivés à Bostra, ils allèrent visiter un monastère, & furent accueillis par un Moine Nestorien, qui passoit pour être le sçavant du canton, & qui, à la vérité, étoit l'honneur & le flambeau de ce couvent, habité par une troupe d'hommes grossiers, & presque sauvages. Ce Moine, plus fanatique que pieux, ignorant plein d'imagination,

s'est rendu dans la suite fort célèbre sous le nom de *Sergius*; il a eu aussi beaucoup de part à la composition de l'Alcoran. L'extrême vivacité de Mahomet, son air fourbe & orgueilleusement modeste, frappèrent Sergius, qui dès lors s'intéressa pour lui, & reçut les deux Voyageurs avec distinction. Comme c'est Mahomet qui a rendu compte de ce qui se passa dans cette première visite, on peut, je crois, se dispenser d'ajouter foi au récit qu'il en fait ; car il dit que Sergius, en le voyant, aperçut une nuée lumineuse & transparente au-dessus de sa tête : que s'étant approchés l'un de l'autre, & Mahomet s'étant assis, les arbres sous lesquels il s'étoit reposé, s'étoient au même instant revêtus de feuilles ; qu'enfin surpris de ces prodiges, Sergius l'avoit prié de se laisser examiner, & que l'ayant considéré, il avoit vû entre ses deux épaules le signe de la prophétie ; qu'alors le Moine pénétré de respect, s'adressant à Abu-Taleb, retournés-vous en, lui dit-il, amenez cet enfant ; prenez garde surtout qu'il ne tombe entre les mains des Juifs, & songés qu'il deviendra un jour un homme extraordinaire, qu'il s'élèvera même au-dessus de l'humanité. Sergius n'a jamais démenti cette fable ; il n'avoit garde ; il étoit attaché à Mahomet par des liens trop forts, pour qu'il osât le démasquer.

CHAPITRE XVIII.

Des premières actions de Mahomet.

FLATTÉ de l'amitié du Moine Sergius, & tout enorgueilli des grandes choses qui lui avoient été prédites dans le couvent de Bostra, Mahomet de retour à la Mecque, jugea, quoique bien jeune encore, qu'il étoit tems d'en imposer à ses grossiers concitoyens. Riche des dons de la nature, il se distingua bientôt de tous ceux de son âge, & par les qualités les plus rares de l'esprit, & par sa force & son adresse dans tous les exercices du corps. Il n'étoit pas seulement le plus fort & le plus infatigable de tous les jeunes gens de sa tribu, mais il avoit encore au dessus d'eux & de tous ceux de sa nation, des vertus inconnues depuis longtems en Arabie. Judicieux dans ses propos, énergique dans ses expressions, fidelle à ses amis, & plus encore à ses promesses, plein de candeur dans ses actions, il évitoit avec un soin extrême tout ce qui eut pû faire soupçonner en lui quelque goût pour le vice, quelque penchant à la licence. Etonnés d'une conduite aussi sage, aussi soutenue, les Koreishites, quoique méchans & corrompus, respectèrent Mahomet. Ils ne se doutoient pas de l'étendue des projets, de l'excessive ambition, de la profonde hypocrisie que le pupille de Caleb renfermoit dans son cœur ; ils ne se doutoient pas qu'en lui tout étoit faux, perfide, dangereux.

C'étoit ainsi qu'enveloppé du voile de la sagesse, & sous prétexte de s'instruire, il préparoit les esprits à recevoir ses impostures, à adopter la législation qu'il se proposoit de donner, & à embrasser la nouvelle doctrine & la religion qu'il vouloit

établir sur les ruines de l'idolâtrie, sur les débris de tous les cultes reçus en Arabie, & s'il le pouvoit même, sur le renversement de la religion naturelle, qui cependant devoit être la base de sa morale & de ses dogmes.

Il ne suffisoit pas à Mahomet de passer pour le plus sage & le plus religieux de ses concitoyens ; il étoit nécessaire de leur donner aussi une haute idée de sa valeur dans les combats, & de sa profonde habileté dans l'art de gouverner ; car il étoit important d'intimider par avance les ennemis que la hardiesse de ses projets pourroit lui susciter, & de décourager les rivaux qui voudroient lui disputer un jour les rênes de l'état. Courageux, parcequ'il falloit l'être pour remplir ses projets, Mahomet profita de la première occasion que la fortune lui offrit de donner des preuves éclatantes de son intrépidité. Les Koréishites avoient déclaré la guerre aux Tribus de Kénan & de Hawazan, & ils marchèrent contr'elles commandés par Abu Taleb. L'armée des deux Tribus réunies, étoit infiniment supérieure à celle de Koreishites, soit par le nombre, la force & la bravoure des soldats qui la composoient, soit par l'exacte discipline qui regnoit dans leur camp. Mahomet seul balança tous ces avantages, inspira par sa confiance de la valeur à ses compatriotes, qui honteux de voir le plus jeune d'entr'eux, (il n'avoit alors que 20 ans) s'exposer aux dangers, & leur donner l'exemple, fondirent sur les ennemis, & précédés de Mahomet, battirent les deux Tribus, les dispersèrent, & en firent un horrible carnage.

Les lauriers que le neveu d'Abu-Taleb cueillit dans cette guerre, l'éclat de ses exploits, sa modestie, & son humanité dans le sein même de la victoire, le firent regarder comme le plus grand des Héros qui eussent jusqu'alors illustré l'Arabie : une nouvelle circonstance acheva de lui concilier l'estime & l'admiration de ses concitoyens. Les Koreishites avoient fait démolir la Caaba, maison quarée du Temple de la Mecque, dans le dessein de

l'aggrandir & de lever. Quand le nouveau bâtiment se trouva à la hauteur prescrite pour placer la pierre noire, idole principale du temple, les habitans de la Mecque divisés en plusieurs Tribus, ne furent pas d'accord sur le choix de celui qui auroit le bonheur de placer cette pierre. Après beaucoup de discussions, on consentit à s'en rapporter à celui qui le lendemain paroîtroit le premier à la porte du temple. Mahomet fut instruit de cette délibération, & il n'eut garde de manquer de se présenter le premier. Les tribus s'assemblèrent, & chacun attendoit en silence la décision de Mahomet : mais il étoit bien éloigné de céder à quelqu'autre un choix qu'il étoit maître de faire tomber sur lui-même : il fit coucher la pierre noire sur un riche tapis, qu'il fit élever ensuite par deux Arabes de chaque Tribu, & la prenant alors, il la plaça lui-même, au bruit des applaudissemens de tous les habitans de la Mecque, trop enchantés de la noblesse de cette action, pour démêler l'orgueil qui en avoit été le motif.

La vie de Mahomet, depuis cette époque jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de vingt-cinq ans, fut obscure, ou du moins ses actions ont été inconnues même aux Docteurs Musulmans, qui sont très-embarrassés de remplir ce vuide de cinq ans. Il est toutefois bien aisé de comprendre par ce qu'il a fait dans la suite, qu'il employa tout cet espace de tems à préparer l'édifice de sa fausse doctrine, & à chercher les moyens les plus propres à la faire adopter.

CHAPITRE XIX.

Du mariage de Mahomet.

ABU-TALEB enorgueilli de la gloire de son neveu, mais cependant trop peu favorisé de la fortune pour lui donner un rang distingué, lui fournit les moyens de s'enrichir par l'industrie. Il y a avoit à la Mecque une Veuve très-riche, qui seule & sans enfans, ne pouvoit que difficilement veiller à son commerce, & mettre fin aux grandes entreprises que son mari voit formées quelque tems avant sa mort. Khadija, (c'étoit le nom de cette veuve), quoiqu'elle eut près de 40 ans, étoit très-belle encore, & le soin de conserver sa fraîcheur & ses graces, ne laissoit pas de lui rendre très-gênantes les opérations assidues & multipliées de son commerce. Abu-Taleb lui parla de l'intelligence & de l'activité de son neveu. Mahomet étoit beau, il n'avoit que 25 ans, ses traits & sa jeunesse n'avoient pas échappé au discernement de Khadija ; elle convint sans peine que le fils de la belle Amenah devoit être un homme intelligent, fort actif, & très capable de conduire les affaires de commerce les plus considérables. Elle commença par permettre, & finit par prier Abu-Taleb de lui amener son neveu le plutôt qu'il lui seroit possible : Abu-Taleb ne tarda point ; il présenta Mahomet à la veuve, qui le retint chez elle en qualité de son facteur. Bayle toujours trompé par ses mémoires, prétend que Mahomet fut le conducteur des chameaux de Khadija : ce fait est aussi faux qu'il est peu vraisemblable : car comment supposer que Mahomet, déjà considéré à la Mecque, estimé par ses mœurs, admiré par son courage, l'un des principaux Koréishites par sa naissance, neveu d'un Général puissant, sorti d'une famille

illustre, comment, dis-je, supposer qu'un tel homme à l'âge de 25 ans, eut accepté l'emploi, très-vil chez les Arabes, de conducteur de chameaux ? On sçait d'ailleurs que l'orgueil a été la passion dominante de Mahomet : or, le moyen de concilier la fierté de l'ambition avec l'humiliation de la servitude ? Déjà depuis quelques années Mahomet songeoit à s'élever audessus de ses compatriotes, & le métier de conducteur de chameaux l'eut nécessairement contraint d'abandonner ses projets, de renoncer à ses espérances.

J'ai dit en parlant des usages & des coutumes des Arabes, que chez eux le commerce consistant tout en échange, il leur suffisoit de connoître la valeur réciproque des marchandises ; mais qu'il leur étoit tout-à-fait inutile d'être instruits dans les opérations de calcul, & de sçavoir écrire. Aussi quoique très-ignorant en écriture & en arithmétique, Mahomet étoit-il habile commerçant. Il rendit par son activité & son intelligence des services si importants à la veuve Khadija qu'elle l'épousa, à son retour d'un voyage en Syrie, où elle l'avoit envoyé.

Ce mariage d'une veuve de 40 ans, très riche, avec un jeune homme fort beau à la vérité, mais très-pauvre, eut été le sujet des entretiens de la Mecque, si Khadija n'eut eu de très-bonnes raisons pour s'unir avec Mahomet, qui étoit la sagesse-même, & qui lui avoit dit que pendant ses courses dans la Syrie, deux anges l'avoient couvert de leurs ailes, pour le garantir de l'ardeur du soleil. Les Arabes eussent été bien méchants, bien impies d'oser, après cela, supposer quelque passion trop vive dans le cœur d'une femme, qui n'étant plus dans sa jeunesse, donnoit sa main à un jeune homme, visiblement protégé du ciel & des anges, comme il le disoit lui-même. Les Arabes gardèrent le silence, respectèrent cette union, & crurent fort docilement aux anges conservateurs du saint époux de Khadija.

Dans ce second voyage en Syrie, Mahomet avoit rendu visite à son ami, le Moine Sergius, qui l'avoit instruit des principes & des mystères de la religion chrétienne, & qui, suivant tous les auteurs, s'engagea à lui fournir des matériaux en abondance pour former l'édifice de l'Islamisme. Echauffé par les discours & les exhortations de Sergius, Mahomet de retour à la Mecque, parla de ses nouveaux sentimens sur la religion à quelques uns de ses amis, & leur fit part du désir brûlant qu'il avoit de détruire pour jamais le culte des idoles & toutes les superstitions qui déshonnoient sa patrie. La docilité des Koreishites, & l'espèce d'approbation qu'ils donnèrent à cette proposition, firent naître de grandes espérances dans le cœur de Mahomet ; mais il jugea qu'il n'étoit pas tems encore d'exécuter son grand projet. Il ne songea qu'à s'attacher le plus d'amis qu'il lui seroit possible, & à se rendre le peuple favorable : il y parvint d'autant plus aisément, que l'immense fortune de Khadija lui permettoit de prendre un rang conforme à sa haute naissance & à l'élévation de ses vues. Il employa quinze ans à gagner, à force de contrainte, de dissimulation & de bienfaits répandus à propos, la confiance des différentes tribus qui vivoient à la Mecque. Ce ne fut qu'après ce long intervalle, & quand il crut s'être concilié l'estime & la bienveillance du plus grand nombre de ses concitoyens, qu'il publia hautement, qu'inspiré par Dieu lui-même, il alloit introduire une nouvelle religion ; ou plutôt, que Dieu lui avoit ordonné de rétablir en Arabie, dans l'Orient, & sur la terre entière la religion d'Adam, de Noë, d'Abraham, de Moïse & de Jesus ; que docile à ses ordres il vouloit tenter de détruire l'idolâtrie grossière de ses compatriotes, & rendre au culte du Dieu unique sa pureté primitive. Ces grandes promesses irritèrent quelques Khoreishites, jaloux peut-être de la gloire que Mahomet alloit acquérir : mais le peuple excité par les amis de l'imposteur, reçut avec transport la nouvelle de cette réformation prochaine, & attendit avec impatience l'exécution de ce vaste projet.

CHAPITRE XX.

Soins que Mahomet prend pour disposer les esprits à recevoir l'Islamisme.

MAHOMET connoissoit trop l'importance & les difficultés du rôle qu'il alloit jouer, pour commencer son entreprise, sans avoir prévu les obstacles qui pourroient l'arrêter, & sans avoir préparé tous les matériaux qu'il devoit employer. Il étudia les dogmes des Juifs ; il médita ceux des Chrétiens ; & quand il eut appris avec quelle fureur les diverses sectes de ces deux religions se déchiroient, il pensa, ce me semble, avec beaucoup de justesse, que le plus sûr moyen de réussir étoit de proposer une religion dont les principes fussent propres à séduire ce qu'il y avoit de plus relâché parmi les Juifs, les Chrétiens & les Idolâtres même. Ce moyen, très-condamnabile, impie, sacrilège, infernal, si l'on veut, mais bien adroit & fort ingénieux, fut la base du système de Mahomet, de sa doctrine, de ses loix, & du culte dont il fut l'instituteur ; il ne s'en éloigna jamais. La lecture de l'Alcoran suffit pour se convaincre de la vérité de cette observation, & pour y découvrir l'esprit de l'Islamisme ; qui n'est qu'un mélange bizarre de tout ce qui peut irriter & flatter la sensualité ; un assemblage, monstrueux en apparence, mais d'un art infini, de quelques principes hétérodoxes pris de diverses sectes hérétiques, de quelques préceptes sur les devoirs moraux, & de rites empruntés du judaïsme & du paganisme. Une telle doctrine démontre, à mon avis, que l'entreprise de Mahomet ne fut rien moins qu'un effet de son enthousiasme, qu'elle fut & plutôt une suite très-naturelle de son ambition. Il vouloit dominer, & donner aux Arabes une

législation ; mais pour les assujétir à l'empire qu'il se proposoit d'établir, pour les rendre dociles à ses loix, il comprit qu'il étoit nécessaire de flatter leurs passions, & de ne pas contraindre leurs desirs ; projet réfléchi de sang froid par un imposteur habille, adroitement couvert du masque de la religion.

Veut-on sçavoir combien une telle doctrine devoit plaire aux Arabes, & s'assurer de la facilité qu'elle eut à se répandre dans l'Orient ? Qu'on examine à quel degré d'ignorance & de corruption les Arabes étoient parvenus ; qu'on songe à leur ardeur pour la débauche & les débordemens ; qu'on jette un coup d'œil seulement sur l'étonnante quantité & sur la bisarrerie de leurs superstitions ; qu'on se fasse une idée de leur empressement à croire, à adopter tout ce qui pouvoit flatter la perversité de leurs inclinations ; & l'on conviendra que Mahomet eut bien moins de génie que d'adresse ; qu'il eut l'art de profiter des circonstances, auxquelles il fut redevable de ses premiers succès & de la rapidité des progrès que fit sa doctrine, quand la force & le bonheur de ses armes lui eurent fait franchir les bornes de l'Arabie. J'ai aucontraire bien de la peine à comprendre pourquoi les progrès de l'Islamisme ne furent pas plus rapides, quand je me représente la foiblesse de l'empire Romain & la confusion qui régnoit dans la monarchie des Perses, qui, s'ils eussent conservé quelques restes de leur ancienne force, eussent été l'inébranlable écueil contre lequel tous les efforts de Mahomet seroient venus se briser & s'enéantir. Mais comment ces Puissances, jadis si redoutables, eussent-elles alors pu servir de barrière aux Arabes ? Des guerres intestines, le feu des factions, une foule de fanatiques divisés en plusieurs sectes, les désordres de l'anarchie, agitoient, déchiroient le royaume des Perses. L'empire d'Orient étoit plus foible encore. La Grèce étoit plongée dans une molle léthargie, d'où elle ne devoit sortir que pour tomber dans les chaînes flétrissantes du despotisme. L'Arabie profitoit des malheurs de ces états ; elle devenoit florissante à mesure que la Grèce & la Perse penchoient

vers leurs destruction, & Mahomet seul connoissoit les causes de l'accroissement de sa nation. Il ne s'agissoit donc que de persuader à ses concitoyens que ce feroit à leur zèle pour la religion qu'il se proposoit de fonder, qu'ils devoient le succès de leurs armes & la conquête des nations.

Telle étoit la situation de l'Arabie & de l'Orient, quand Mahomet jugea qu'il ne falloit plus différer l'exécution de ses projets. Les plus grands obstacles qu'il avoit à surmonter, étoient l'attachement des Koréishites à leurs anciennes erreurs, la difficulté de leur persuader qu'il étoit envoyé du ciel pour leur donner un nouveau culte, les efforts des chefs des tribus qui ne manqueroient pas de s'opposer à son élévation, & de lui refuser le titre de Prophète : car s'il pouvoit parvenir à être regardé comme tel par le peuple, il ne doutoit pas d'asservir l'Arabie, qui une fois soumise, le rendroit en peu d'années maître de l'Orient. Voici par quelles fourberies, par quelle chaîne de grandes actions, & de crimes plus grands encore, il remplit l'immense & périlleuse carrière qu'il avoit à parcourir.

CHAPITRE XXI.

Premières impostures de Mahomet favorisées par la superstition des Arabes.

CE fut l'esprit de sa femme que Mahomet crut devoir le premier essai de l'empire qu'il se proposoit d'exercer sur la crédulité publique. Cette expérience lui parut d'autant plus importante, qu'il étoit assuré, s'il pouvoit réussir, d'avoir bientôt pour prosélytes tous ceux qui composoient sa nombreuse famille. Il se retira donc avec Kadija dans une caverne de Mont-Hara, dans le voisinage de la Mecque. Ce fu là, où après avoir passé la nuit, il confia, le lendemain, à sa femme le secret de sa mission, en lui jurant par la sublimité de sa mission même, que l'Ange Gabriel lui étoit apparu, & l'avoit assuré qu'il étoit l'Apôtre de Dieu. Il s'est montré à moi, lui dit-il, sous sa forme naturelle ; elle étoit si brillante, que je suis tombé en foiblesse ; ce qui l'a obligé de prendre une forme humaine : alors il s'est approché de moi ; nous nous sommes avancés jusqu'au milieu de la montagne, où j'ai distinctement entendu une voix venant du ciel, & qui disoit : *ô Mahomet ! tu es l'Apôtre de Dieu, & moi je suis Gabriel.* Les Mahometans croyent que ce fut aussi pendant cette nuit même, que l'Alcoran descendit du ciel pour la première fois tout entier, & qu'il y remonta ; car depuis, suivant eux, il n'en descendit plus que par parties, durant l'espace de vingt-trois ans.

Khadija étoit vieille, elle idolâtroit son époux, & elle jura par celui qui tenoit son ame en ses mains, qu'elle étoit convaincue qu'il seroit le Prophète de la nation Arabe. Transportée de joye &

toute glorieuse d'être la femme d'un Apôtre, Khadija courut faire part de ce qu'elle venoit d'apprendre à son cousin Waraka, mauvais chrétien, qui, quoiqu'instruit, deshonorait ses connoissances par l'excès de sa superstition & les vices de ses mœurs. Waraka crut, & dit à sa cousine qu'il ne doutoit pas un instant que Mahomet ne fut le grand & vrai Prophète, prédit autrefois par Moïse, *fils d'Amram*.

Encouragé par ce premier succès, Mahomet s'attacha à se faire des prosélytes par la voye de la persuasion ; il réussit beaucoup dans sa famille ; & quand il crut pouvoir s'expliquer plus ouvertement, il fit préparer un festin, auquel il invita les enfans & les descendans d'Abd'hal-Motalleb, son grand-pere : ils ne vinrent pas tous ; environ quarante seulement s'y rendirent. J'ai quelque chose de plus précieux qu'un repas à vous offrir, leur dit Mahomet, c'est le bonheur dans ce monde, & la certitude de la félicité dans l'autre. C'est par un ordre exprès de Dieu que je dois vous conduire, vous & tous les hommes au ciel : qui d'entre vous aura l'ambition, le zèle & le courage d'être mon *Wazzir*, ou mon aide, mon frere & mon *Kalife*, ou mon lieutenant ? Ils restoient tous dans le silence ; Ali seul répondit ; Ali le plus jeune de tous, prosélyte fanatique de Mahomet, qui depuis plusieurs jours l'instruisoit en secret : *c'est moi*, s'écria-t'il, *ô Prophète de Dieu, qui veux être ton Wazzir : je casserai les dents, j'arracherai les yeux, je fendrai le ventre, & je romprai les jambes à tous ceux qui te résisteront*. Ali étoit impétueux, bouillant de fanatisme, jeune & très-vigoureux : pas un des convives n'eut garde de s'opposer à Mahomet. Ce doux Ali est regardé par les Persans comme au-dessus du grand Prophète, ils ont même une si grande vénération pour lui, que plusieurs l'adorent comme un dieu, ou dumoins comme très-peu inférieure à la divinité.

Soutenu par un tel Lieutenant, Mahomet ne se borna plus à des exhortations secrètes ; il se mit à prêcher publiquement. D'abord

il ne se déchaîna que contre la corruption des mœurs, l'oubli & le mépris de la religion : on l'écouta paisiblement. Mais quand il reprocha à ses auditeurs leur idolâtrie, la folie & l'impiété de leur culte, leur endurcissement, & le goût qu'ils avoient pour des superstitions plus sacrilèges encore qu'elles n'étoient absurdes, le peuple s'irrita, les chefs des tribus s'indignèrent, la plûpart des habitans de la Mecque, à l'exception d'un petit nombre qui embrassèrent sa doctrine, se déclarèrent ouvertement ses ennemis. Abu-Taleb, quoique forcément ébranlé par l'éloquence de son neveu, ne laissa pas d'être allarmé du soulèvement général des Koréishites : il conseilla sérieusement à Mahomet de renoncer à ses vues de réformation, & de se contenter des prosélytes qu'il avoit faits dans sa famille. *Je ne 'en contenterai pas*, répondit l'imposteur, *Dieu est pour moi, je ne crains ni mes concitoyens, ni les Arabes, ni tous les hommes ensemble, quand ils poseroient contre moi, le soleil à ma droite & la lune à ma gauche, je ne démordrai point de ma sainte entreprise.* Abu-Taleb frappé de cette fermeté, ne douta plus que son neveu ne fut inspiré d'en haut ; il crut à ses révélations, & lui promit de le protéger contre quiconque oseroit le troubler dans le cours de sa mission.

Dès-lors le nouveau Prophète ne se contraignit plus ; il bravoit le murmure, méprisoit les clameurs de ses ennemis, rassembloit presque chaque jour le peuple de la Mecque, confirmoit sa vocation par le récit des visions qu'il prétendoit avoir toutes les nuits, & par le compte qu'il rendoit de ses conversations avec l'Ange Gabriel. La chaleur de ses discours, le zèle qui paroissoit l'embraser, l'activité du fanatisme dont la contagion est si rapide, le penchant si naturel à tous les hommes pour la nouveauté, en entraînent plusieurs ; & Mahomet comptoit déjà environ cent disciples, lorsque les Koréishites & les principaux habitans de la Mecque imaginèrent d'opposer la force, les défenses & la sévérité des chatimens à la propagation de la nouvelle secte. Ce fut alors que Mahomet ne douta plus du succès de ses espérances ; il se

flatta dès cet instant de régner dans peu sur l'Arabie, & de faire servir les Arabes soumis à la conquête de la Perse, de l'Empire Romain & de tout l'Orient. Peut-être il n'eut séduit que quelques femmes par ses superstitions, des enfans par ses fables, & quelques têtes foibles par les récits de ses visions, si la rigueur des proscriptions ne fut venue au secours de sa religion naissante. Furieux, en effet, & plus jaloux peut-être que scandalisés des succès de Mahomet, les Koréishites proscrivirent tous ceux qui embrasseroient l'Islamisme : ils persécutèrent violemment ses partisans, & le poursuivirent lui-même avec tant d'acharnement, qu'il prit la fuite, accompagné de quatre-vingt-trois hommes & de dix-huit femmes, sans compter les enfans. Cette troupe fugitive alla chercher un azile dans les Etats de Najaski, Roi d'Ethiopie, qui la reçut avec bonté, refusa de la livrer aux Koréishites, dont il rejetta les présens & méprisa les menaces.

L'accueil que Najaski avoit fait à Mahomet, pénétra les Koréishites de la plus vive indignation : ils s'engagèrent par un décret authentique, & qui fut solennellement déposé dans la Caaba, à ne jamais contracter d'alliance avec les prosélytes du fils d'Abd'allah, & à n'avoir aucun commerce avec eux, ni avec le fondateur de la nouvelle religion.

La rigueur de ce décret n'inquieta pas Mahomet, qui dans le décret même trouva quelques tems après, un moyen infailible de confondre ses ennemis, & de grossir la foule de Musulmans, qui devoit chaque jour plus considérable. Il avoit des intelligences secrètes à la Mecque, où ses parens avoient formé, en faveur de l'Islamisme, une puissante faction : enfin il s'étoit assuré, avant que de prendre la fuite, de la fidélité & du dévouement de tous ceux que le service des idoles attachoit à la Caaba. Avec de telles précautions qu'avoit à craindre Mahomet de la part des Koreishites ? Leur décret ne servit qu'à ajouter un triomphe de plus à la gloire de celui dont ils avoient juré la perte, & ce

triomphe ne couta qu'une imposture à Mahomet ; imposture grossière à la vérité, s'il eut eu à tromper toute autre nation que celle des Arabes : mais une fourberie auroit été conduite bien mal-adroitement, si elle n'en eut pas imposé à ce peuple. Exactement informé de ce qui se passoit à la Mecque, de la haine mutuelle des deux factions opposées, de la ferme résolution des chefs des Koreishites à ne jamais se départir de la sévérité du décret, Mahomet fit passer ses ordres aux gardiens de la Caaba, & quand il sçut que ses intentions étoient remplies, il envoya prier son oncle Abu-Taleb d'assembler les Koreishites & tous les habitans de la Mecque, & de leur dire de la part du Prophète de la nouvelle religion, que Dieu venoit de donner une preuve évidente de son mécontentement au sujet du décret, en envoyant un ver qui avoir rongé tout l'acte, à la réserve du nom de Dieu. Abutaleb avoit une très-grande idée de la sainteté de son neveu, mais il craignit que cet avis ne partit d'un excès de confiance, & il ne parla qu'en tremblant aux Koreishites du ver destructeur du décret. Si le fait est faux, ajouta-t'il, ô Koreishites je m'engage à vous livrer mon neveu ; mai si cet acte est réellement rongé, promettés à votre tour d'ouvrir les yeux à la lumière, de renoncer désormais à toute animosité, & d'annuler votre décret. Assurés de l'intégrité de l'acte, & convaincus de la fidélité de ceux qui en étoient dépositaires, les Koréishites ne balancèrent point à accepter les conditions qui leur étoient proposées. Ils allèrent en foule à la Caaba, ouvrirent la cassette où étoit le décret, & furent saisis de terreur à la vue de cet acte, qui n'étoit plus qu'un monceau de poussière, & dont il n'existoit en entier que ces mots : *en ton nom, ô Dieu !* Ce grand miracle, dont il est fort aisé de découvrir le mécanisme, produisit les plus grands effets ; le décret fut annulé, la mission de Mahomet fut reconnue par le plus grand nombre des spectateurs, qui dès lors restèrent attachés à l'Islamisme.

Il étoit tems que Mahomet fit quelque heureux prodige qui fortifiât le foi de ses disciples, & qui lui en attirât de nouveaux : car il fit, quelque tems après, deux pertes irréparables, & qui eussent porté la plus cruelle atteinte à sa doctrine, encore mal établie. Abu-Taleb mourut, & jusqu'alors Abu-Taleb avoit été l'appui le plus fort de l'Islamisme. Mahomet eut encore la douleur de voir périr Kadija qui avoit si généreusement fait sa fortune, & qui mourut âgée de soixante-cinq ans. Kadija pénétrée de l'apostolat de son époux, faisoit beaucoup de prosélytes, surtout parmi les femmes, auxquelles elle rendoit compte des visions de son mari, & de ses entretiens avec l'Ange Gabriel. Kadija étoit fort respectée à la Mecque, & dans tout autre tems sa mort eut peut-être arrêté la propagation de l'Islamisme. Mais alors Mahomet étayé d'un miracle, n'avoit plus qu'à laisser agir le zèle de ses disciples, irrités par le ressentiment & les persécutions de quelques Koréishites, qui, soit qu'ils eussent démêlé l'imposture, soit qu'ils fussent intéressés à défendre l'idolâtrie, ne cessoient pas de s'opposer aux innovations, d'effrayer, par les proscriptions, les partisans du nouveau culte, & de former des factions puissantes contre celui qui vouloit l'introduire.

Mahomet n'avoit employé jusqu'alors d'autre armes contre ses ennemis, que celles de l'éloquence & de la persuasion ; le succès du prodige opéré sur le décret des Koréishites, l'engagea à tenter un miracle nouveau, ou pour parler plus juste, une imposture encore plus grossière que la première. Il choisit parmi ses disciples ceux qui lui parurent les plus propres à croire aveuglement tout ce qu'il leur diroit, même à se persuader d'avoir visiblement distingué ce qu'il leur ordonneroit de voir. Quelques momens avant une éclipse de lune, il leur montra cette planète, & leur dit, qu'en vertu du don des miracles qu'il avoit reçu de Dieu, il alloit partager la lune ; & en effet, au moment de l'immersion, Mahomet fit un signe de la main, & bientôt une partie de la lune disparut, & l'autre resta. Les disciples témoins de ce grand

prodige, se prosternèrent aux pieds de Mahomet, & allèrent publier que le grand Prophète avoit partagé la lune, & que même ils avoient distinctement vu le mont Hara entre les deux fractions. Les Arabes qui s'étoient apperçus de l'éclipse, & qui étoient trop ignorans pour en connoître la cause, ne manquèrent pas de l'attribuer à Mahomet, qui le lendemain prétendit avoir reçu du ciel le chapitre de l'Alcoran, intitulé, *la Lune*, & qui commence par ces mots. « *L'heure approcha, & la Lune fut fendue. S'ils voyent quelque signe, ils se retirent, & disent c'est un prestige. Ils prétendent que c'est une imposture. Ils suivent leur passions ; mais toute chose est immuablement établi, &c.*

Ce grand événement n'empêcha pourtant pas les Koréishites d'insulter Mahomet, de le traiter publiquement d'impie & d'imposteur. Sa douceur & la patience ne lui réussirent pas ; aussi prit-il bientôt une route opposée : le parti de ses ennemis fut plus fort que celui de ses partisans, il fut contraint pour la seconde fois de s'enfuir, & de se retirer à Tayef, ville distante de la Mecque de 60 milles à l'orient. Il fut d'abord reçu très-froidement, & même avec quelque mépris, par les habitans de Tayef ; mais ses exhortations, l'attrait de sa doctrine & la chaleur de ses déclamations contre l'idolâtrie, lui ramènèrent quelques-uns de ceux qui avoient paru le plus opposés à ses dogmes. La populace eut moins de complaisance ; elle se souleva contre lui, & l'obligea de reprendre au plus vite le chemin de la Mecque. Il eut plus de succès à Yathreb, où il fit adopter sa religion aux deux tribus qui habitoient dans cette ville ; en sorte que l'imposteur se vit suivi d'une innombrable foule de prosélytes, prêts à le soutenir, pour si peu qu'on les eut échauffés, contre quiconque eut osé l'attaquer.

Instruit par l'expérience, & peut-être excité par son inclination naturelle à la perfide & à la cruauté, Mahomet crut qu'il ne lui seroit pas possible de remplir les projets de son ambition, tant qu'il n'opposeroit à ses persécuteurs que la constance & la

modération. Sa doctrine étoit assez accréditée pour faire de rapides progrès, si désormais elle étoit annoncée par la force des armes, au défaut de la vérité. Mais l'Apôtre étoit perdu, son édifice élevé avec tant de peine, & très-imparfait encore, ne pouvoit manquer de s'écrouler, s'il n'étoit soutenu que par le foible appuis de l'imposture, des fables & des visions. Ces moyens n'avoient réussi jusqu'alors que sur les plus foibles, qui même à chaque instant étoient prêts à l'abandonner au plus léger revers. Il étoit donc essentiel pour lui de changer en armée invincible cette foule timide de prosélytes ignorans. Mais avant que d'en faire des Guerriers, il falloit les convaincre de l'intérêt que le ciel même prenoit à celui qui les conduisoit ; il falloit leur persuader que, chargés de la cause sacrée de la religion, ils marcheroient sous les drapeaux de l'Envoyé de Dieu ; il falloit éteindre dans leur cœur tout sentiment d'humanité, de paix & de vertu ; il falloit les animer de l'esprit de haine, de rage & de férocité. Ce n'étoit plus le tems de rendre compte des visites de l'Ange Gabriel ; ces récits trop usés auroient cessé de paroître merveilleux. Ce n'étoit plus le tems de prouver la folie des anciennes superstitions, l'absurdité du culte des idoles, l'impuissance & la grossièreté des dieux reçus en Arabie, la supériorité de la nouvelle religion sur les erreurs du paganisme : ces discours fréquemment répétés n'auroient plus eu ni l'attrait ni la force de la nouveauté. Il falloit pour échauffer les cœurs, accabler les esprits sous le poids de quelque événement inattendu, surprenant, extraordinaire, & qui donnât du grand Prophète la plus sublime idée. Si cet incroyable récit étoit reçu, s'il pouvoit être crédité au point de devenir un des principaux articles de la foi Musulmane, tout obstacle étoit franchi, toute difficulté surmontée, & il ne restoit désormais qu'un pas à faire, qu'un crime de plus à commettre pour voler à la conquête & à l'empire de l'Orient. Voilà, ce me semble, comment Mahomet raisonna, & voici par quel moyen, en subjugant ses prosélytes, il terrassa ses ennemis.

CHAPITRE XXII.

*Vision de Mahomet. Progrès de l'Islamisme.**

ELLE est assurément fort ridicule, fort absurde cette vision de Mahomet ; mais c'est par cela même qu'elle fit la plus grande impression sur les Arabes, qui ne pouvoient pas croire qu'un homme eut été capable de créer un si long tissu de fables, de mensonges & d'images disparates, s'il n'eut pas réellement assisté au spectacle dont il leur rendoit compte. Aujourd'hui les Mahometans ont deux fortes raisons pour vouer à l'exécration éternelle quiconque ne croit pas à cette vision. La première, parceque ce beau conte leur a été fait par leurs peres, qui le tenoient de leurs Ancêtres, à qui leurs prédécesseurs l'avoient dit, autorisés & convaincus par les assertions de ceux qui avoient reçu cette fable immédiatement de la bouche du Prophète. Or, un récit transmis de race en race, & d'ailleurs consigné dans un livre dont, malgré leur extrême ineptie, tous les articles sont regardés comme écrits de la main de Dieu-même ; un tel récit a, dis-je, beaucoup plus de force encore que la vérité la plus évidente, mais qui ne seroit point étayé du double titre de l'écriture céleste & de la tradition des hommes. La seconde raison de crédibilité pour les Musulmans, & qui ne me paroît ni la moins forte, ni la moins déterminante, c'est que, malgré le délire qui régne dans cette

* NOTES

L'Archevêque Marsh, Primat d'Irlande, fut le premier qui porta en Europe une copie manuscrite de cette vision d'après l'*Histoire de l'Ascension*, par Abu-Horeira ; copie exacte & très-différente de la même vision, publiée en François, par M. Gagnier, qui vraisemblablement n'avoit pas consulté le texte original, ni texte copie, donnée par l'Archevêque Marsh à la bibliothèque Bodléiae d'Oxford.

vision, elle ne laisse pas d'être fort amusante, d'égayer l'imagination, & d'être on ne peut pas plus analogue au génie des têtes orientales, par le merveilleux outré dont elle est remplie, & l'empire du merveilleux qui s'étend sur toute la terre, a, comme on sçait, des droits plus forts sur les peuples orientaux que sur le reste des nations. Voici en abrégé quel fut le récit de Mahomet à ses imbéciles disciples.

« Il étoit nuit, j'étois couché à l'air entre les deux collines d'Alfazar & de Merwa, quand j'ai vu venir à moi Gabriel accompagné d'un esprit céleste. Les deux immortels se sont inclinés sur mon corps, l'un d'eux m'a fendu la poitrine ; l'autre en a trié mon cœur, l'a comprimé entre ses mains, en a fait sortir la goutte noire, ou le péché originel, & l'a remis à sa place. Cette opération ne m'a point causé de douleur. Ensuite Gabriel déployant ses cent quarante paires d'aîles, brillantes comme le soleil, m'a amené la jument Al-Borak, plus blanche que le lait, à face humaine, &, comme tout le monde sçait, à mâchoire de cheval. Ses yeux étincelloient comme des étoiles, & les rayons qui en partoient, étoient plus chauds & plus perçans que ceux de l'astre du jour dans sa plus grande force. Elle a étendu ses deux grandes aîles d'aigle ; je me suis approché : elle s'est mise à ruer : Gabriel lui a dit : *tiens toi tranquille, ô Borak, & obéis à Mahomet* : Borak à répondu : *le Prophète Mahomet ne montera pas sur moi, que tu n'ayes obtenu de lui qu'il me fera entrer en paradis au jour de la résurrection*. J'ai dit : *Borak, sois en repos, tu viendras avec moi dans le paradis*. Alors Borak, a été fort paisible ; je me suis élancé sur son dos, elle s'est envolée plus vite que l'éclair, & dans l'instant je me suis vu à la porte sacrée du temple de Jérusalem, où j'ai trouvé Moïse, Abraham & Jésus. Une échelle de lumière est descendue tout-à-coup devant nous. J'ai laissé là Borak, &, à l'aide de cette échelle, nous nous sommes élevés Gabriel & moi jusqu'au premier ciel. L'Ange a frappé à la porte, a prononcé mon nom, & la porte, plus grande que la terre, a

tourné sur ses gonds. Ce ciel est d'argent pur ; c'est là qu'à une belle voute sont suspendues les étoiles par de fortes chaînes d'or. Dans chacune de ces étoiles est un Ange en sentinelle, pour empêcher le diable d'escalader les cieux.

Un Vieillard décrépît est venu m'embrasser, en me nommant le plus grand de ses fils : c'étoit Adam : je n'ai pas eu le tems de lui répondre ; mon attention s'est fixée sur une multitude d'Ange de toutes formes & de toutes couleurs ; les uns ressemblent à des chevaux, les autres à des loups, &c. Au milieu de ces Anges s'élève un coq d'une blancheur plus éclatante que la neige, & d'une si surprenante grandeur, que sa tête touche au second ciel, éloigné du premier d'une telle distance, qu'il faudroit au plus rapide Voyageur cinq cens ans pour la parcourir. Tout cela m'étonnoit beaucoup ; mais l'Ange Gabriel m'a dit que ces Anges sous la forme d'animaux, intercèdent auprès de Dieu pour toutes les créatures de la même forme, qui vivent sur la terre ; que ce grand coq est l'Ange des coqs, & que sa fonction principale est d'égayer, tous les matins, Dieu par ses chants & par ses hymnes.

Nous avons quitté le coq, Adam, les Anges animaux, & regagnant l'échelle de lumière, nous nous sommes rendus au second ciel, éloigné du premier de cinq cens années de chemin. Ce ciel est d'une espèce de fer dur & poli ; là, j'ai trouvé Noë, qui m'a reçu dans ses bras, Jean & Jésus qui m'ont appelé le plus grand & le plus excellent des hommes. Nous ne nous sommes point arrêtés, & d'échellon en échellon nous sommes arrivés au troisième ciel, plus éloigné du second que celui-ci ne l'est du premier.

Il faut être aumoins Prophète pour supporter l'éclat éblouissant de ce ciel, tout formé de pierres précieuses. Parmi les êtres immortels qui l'habitent, j'ai distingué un Ange d'une taille au-dessus de toute comparaison : il avoit sous ses ordres 100000 Anges, chacun plus fort lui seul que 100000 bataillons d'hommes

prêts à combattre. Ce grand Ange s'appelle le *Fidelle de Dieu* ; sa taille est si prodigieuse, que l'espace qui sépare ses deux yeux est au moins aussi étendu que 70000 journées de chemin. Devant cet Ange étoit un énorme bureau, sur lequel il ne cessoit d'écrire & d'effacer. Gabriel m'a dit que le *Fidelle de Dieu* étant en même tems l'*Ange de la mort*, il est continuellement occupé à écrire les noms de tous ceux qui doivent naître ; à calculer les jours des vivans, & à les effacer du livre, à mesure qu'il découvre qu'ils ont atteint le terme fixé par son calcul.

Le tems pressoit, Gabriel m'a averti : nous avons pris la route de l'échelle, & nous sommes montés avec une inconcevable rapidité au quatrième ciel. Là j'ai trouvé Enoch, qui m'a paru tout transporté de joye de m'y voir. Ce ciel d'un argent fin & plus transparent que le verre, est le séjour d'une innombrable foule de créatures angéliques ; l'une d'elles moins grande que l'Ange de la mort, touche pourtant de sa tête au ciel supérieur ; c'est-à-dire, que debout, elle a d'élévation cinq cens journées de chemin. L'emploi de cet Ange est triste & fatigant ; il est uniquement occupé à pleurer sur les pêchés des hommes & à prédire les malheurs qu'ils attireront sur eux. Ces lamentations accabloient trop mon cœur pour les écouter plus longtems. Nous nous sommes rendus promptement à la porte du cinquième ciel : elle s'est ouverte ; Aaron est venu à nous, & il m'a présenté à Moïse, qui s'est recommandé à mes prières. Ce ciel est tout d'or pur ; les Anges qui l'habitent ne sont pas aussi joyeux que ceux des autres cieux ; ils ont raison : car c'est là même que sont déposés les trésors des vengeances divines, le feu dévorant & éternel de la colère céleste, les supplices des pêcheurs endurcis, & surtout les tourmens destinés aux Arabes qui refuseront d'embrasser l'Islamisme. Ce spectacle affligeant m'a fait hâter ma course, &, toujours escorté par mon guide Angélique, je suis monté au sixième ciel. Là, j'ai encore rencontré Moïse qui, en m'appercevant, s'est mis à pleurer ; parceque, disoit-il, je

conduirois en paradis plus d'Arabes qu'il n'y entreroit de Juifs. J'ai consolé, autant qu'il a été en moi, le pere des Israélites, & , à mon grand étonnement, je suis arrivé, d'un vol plus prompt que la pensée, au septième & dernier ciel : ce devoit être là le but de mon voyage.

Je ne puis, fidelles Croyans, vous donner une idée de l'ineffable richesse de la matière dont ce ciel est formé ; qu'il vous suffise de sçavoir qu'il est fait de *lumière divine*. La première des créatures qui m'a frappé, surpasse la terre en étendue ; elle a 70000 têtes, chaque tête a 70000 faces ; chaque face a 70000 bouches, chaque bouche 70000 langues qui parlent continuellement, & toutes à la fois, 70000 langages différens, dont cette vaste créature se sert pour célébrer, sans interruption, les louanges de Dieu. je considérois en silence cette énorme & céleste figure, lorsque je me suis senti enlever rapidement : j'ai traversé un espace incommensurable, & je me suis trouvé assis auprès du *Sédrat* immortel. Ce bel arbre placé à la droite du trône invisible de Dieu, sert de barrière aux Anges mêmes. Sous ses branches, plus étendues que le disque du soleil n'est éloigné du globe de la terre, est une multitude d'Anges prodigieuse, & qui surpasse infiniment en nombre la quantité de grains de sable de toutes les mers, de tous les fleuves, de toutes les rivières. Cette foule infinie pour des yeux mortels, est prosternée sous le feuillage du Sédrat qui la couvre de son ombre ; sur ses rameaux sont perchés des oiseaux occupés à considérer les passages sublimes du divin Alcoran. Les fruits de ce bel arbre ressemblent aux aiguères de Hajir, & ses feuilles a des oreilles d'éléphant ; ses fruits sont plus doux que le lait ; un seul suffit pour nourrir toute les créatures de Dieu, depuis la création des tems jusqu'à la destruction des choses. Du pied de ce merveilleux Sédrat sortent quatre grands fleuves ; deux se répandent en torrent dans les plaines du paradis, les deux autres descendent sur la terre, & forment le Nil & l'Euphrate, dont personne, avant moi, n'avoit connu les sources. Ici Gabriel m'a

quitté, parcequ'il ne lui est pas permis de passer jusqu'aux lieux où je devois pénétrer. Israsil a pris sa place, & m'a conduit à la maison divine d'Al-Mamur, ou du *Visité* : ce nom lui est donné, parcequ'elle est chaque jour visitée par 70000 Anges du premier ordre. Cette maison ressemble dans toutes ses parties exactement au temple de la Mecque ; & si elle tomboit perpendiculairement du septième ciel, où elle est, sur la terre, ce seroit nécessairement sur le temple de la Mecque qu'elle tomberoit. A-peine ai-je mis les pieds dans Al-Mamur, qu'un ange est venu m'apporter trois coupes ; la première étoit pleine de vin, la seconde de lait, la dernière de miel. J'ai choisi celle où étoit le lait, & j'ai bu ; aussitôt une voix aussi forte que dix tonnerres, a fait réentir ces paroles : *ô Mahomet, tu as bien fait ; car si tu avois bu le vin, ta nation se seroit pervertie, & elle échoueroit dans toutes ses entreprises.*

Quel spectacle, ô Croyans, quel spectacle nouveau est venu éblouir mes yeux ! Toujours précédé d'Israsil, j'ai traversé, plus prompt que la pensée, deux mers de lumière & une toute noire, d'une immense étendue ; je me suis comme senti attiré auprès du trône & de la présence immédiate de Dieu. La terreur s'est emparée de moi : une voix plus bruyante que celle des flots agités, m'a dit : *avance, ô Mahomet, avance ; approche toi du trône glorieux.* J'ai obéi. Sur le côté du trône j'ai lû le nom de Dieu & le mien écrits ainsi : *La Alla Illah Allah, wa Mohamed, Rasoul Allah, c'est-à-dire, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est son Prophète.* Au même instant où je lisois cette inscription sacrée, Dieu a étendu ses bras, & a mis sa droite sur ma poitrine, & sa gauche sur mon épaule. Un froid aigu s'est fait sentir par tout mon corps, & m'a glacé jusques dans la moëlle des os : mais dans le même tems une douceur inexprimable & inconnue aux fils des hommes, s'est répandue dans mon âme, qui s'en est enivrée. A ces transports a succédé une conversation familière & très-longue entre Dieu & moi, dans laquelle, après

m'avoir dicté les préceptes que vous trouverez écrits dans l'Alcoran, Dieu m'a expressément ordonné de vous exhorter à soutenir, à défendre par les armes, la force & le sang, la sainte religion que j'ai fondée, & que vous avez eu le bonheur de connoître. Dieu a cessé de me parler, & j'ai songé à redescendre sur la terre pour sanctifier mes disciples. J'ai trouvé l'Ange Gabriel qui m'attendoit au même endroit où je l'avois laissé. Nous sommes revenus par les sept cieux ; mais arrêtés à chaque pas par les concerts des esprits célestes qui chantoient mes louanges. Parvenus à Jérusalem, l'échelle de lumière s'est réployée dans la voute des cieux. Al-Borak m'attendoit ; je suis monté dessus : il étoit nuit encore, & les ténèbres fort épaisses. Al-Borak m'a fait voir du haut des airs l'Arménie & Adherhijan, & de son second vol elle m'a rapporté jusqu'ici. En mettant pied à terre, je me suis tourné vers Gabriel : je crains bien, lui ai-je dit, que mon peuple ne me regarde comme un imposteur, & ne refuse de croire le récit que je lui ferai de mon voyage dans les cieux. Rassure-toi, m'a répondu l'Ange Gabriel ; ton peuple doit ajouter foi à tout ce qui sortira de ta bouche : en tout cas, Abubecr, ton témoin fidelle, & Ali, ton Wazir, le fier & saint Ali soutiendront & justifieront toutes les circonstances de ce grand & merveilleux événement. »

Si tout autre que Mahomet eut osé hasarder cette fable insensée ; si quelqu'autre que lui eut entrepris d'accréditer ce monstrueux délire, il est très-vraisemblable que les Arabes, quelque grossiers qu'on les suppose, n'eussent vû dans l'Auteur d'une telle vision, que l'extravagance d'un fou qu'il falloit enfermer, & tacher de guérir, ou l'audace d'un fourbe qui vouloit se jouer de la crédulité publique, & dont les impostures méritoient d'être réprimées. Mais la facilité que cette nation avoit montrée jusqu'alors à croire tout ce qu'il avoit plu à Mahomet de lui persuader, étoit pour lui un garant assuré du succès de cette fiction.

L'ignorance des Arabes & les fausses idées qu'ils s'étoient formées de la divinité pendant tant de siècles, avant la mission de leur nouveau Prophète, avoient fait recevoir, presque sans aucun obstacle, les premières superstitions que Mahomet avoit substituées aux anciennes erreurs. Un peuple accoutumé à voir, à adorer l'être suprême dans une pierre informe, à donner à un cheval, à un lion, &c., le nom sacré de Dieu, à invoquer les corps célestes & leurs représentations comme autant de divinités, avoit eu peu de répugnance à adopter une religion fautive à la vérité, mais moins grossière, & plus propre à séduire des êtres raisonnables. Ce même peuple une fois bien persuadé que l'Apôtre d'une doctrine si différente de l'ancien culte, étoit le protégé, le confident, l'ami de l'Ange Gabriel, le lieutenant sur la terre, le prophète & l'envoyé de Dieu ; il étoit, dis-je, naturel qu'un tel peuple se trouvât très-disposé à croire au voyage extraordinaire de son législateur dans les sept cieux, à sa conversation avec l'être suprême, à la réalité de tous les faits qu'il avoit racontés. Qui a cru dès son enfance que le soleil & les astres viennent animer des images, & s'y renfermer tout entiers, peut croire à plus forte raison, qu'un homme à qui tout semble obéir dans la nature ; qui a eu la puissance d'envoyer un insecte ronger un décret injuste, & qui ensuite d'un signe de sa main a partagé la lune ; une telle nation peut bien croire aussi que cet homme guidé par un Ange, a volé de ciel en ciel jusqu'au trône de Dieu. Ainsi, après avoir détruit, à la faveur de quelques superstitions, un culte tout superstitieux ; après avoir fondé sur des erreurs accréditées son empire & sa doctrine, il ne restoit à Mahomet qu'un ressort à mouvoir, pour donner au despotisme & à la religion, qu'il s'étoit proposé d'établir une force, une grandeur, une stabilité désormais inébranlables.

CHAPITRE XXIII.

Quel étoit le moyen le plus sûr que Mahomet put mettre en usage pour achever d'asservir les Arabes ?

LE fanatisme. Non que l'Ame éclairée de Mahomet fut susceptible des excès d'un zèle trop outré, d'une conviction aveugle, des passions impétueuses qu'inspire aux têtes exaltées le zèle mal conçu de la religion : non que son cœur ambitieux s'abandonnât aux desirs violens, aux transports effrénés, aux sentimens irrésistibles qu'excitent dans les hommes vulgaires des maximes mal entendues de culte & de dévotion : non que son imagination fut empreinte peut-être de toute l'atrocité qu'il inspiroit à ses sectateurs ; mais parcequ'il lui importoit de donner à ses prosélités une valeur que la nature leur avoit refusée ; parce qu'il lui importoit de les rendre cruels, sanguinaires, féroces ; d'éteindre en eux tout sentiment d'humanité ; de les rendre inaccessibles à la pitié comme à la crainte, avides de carnage, altérés de sang & de crimes, insatiables de conquêtes, de meurtres, de dévastation. Eh quel autre ressort plus puissant que le fanatisme pour opérer cet affreux changement ? Quel serment plus actif pour mettre en action des principes cruels, des préceptes atroces, de noires superstitions ? Ce n'étoit plus que par le fanatisme que Mahomet pouvoit inspirer à ses disciples d'aller, l'Alcoran d'une main & le poignard de l'autre, pleins du Dieu destructeur qu'il leur avoit représenté, sacrifier, assassiner leurs proches, massacrer leurs concitoyens, répandre la frayeur & l'illusion dans l'Orient. Préparés depuis quinze ans à la barbarie des ordres qu'on venoit de leur dicter ; enflammés de desirs

homicides, impatiens de signaler leur haine contre les ennemis du Prophète & de ses dogmes ; il étoit tems de donner d l'activité à l'ardeur qui les animoit tous, de faire briller à leurs yeux la première étincelle de l'incendie, qui bientôt excité par le souffle brûlant de cette troupe d'enthousiastes embraseroit la moitié de la terre ; il étoit tems de hâter par la terreur la soumission des peuples & la chute des Rois.

La plus importante partie de la mission de Mahomet étoit remplie, dès qu'il avoit pu rassembler autour de lui quelques énergumènes : ils suffisoit pour grossir à chaque instant la foule de ses disciples, qui aveuglés à leur tour par les prestiges de la séduction, étourdis par les clameurs, égarés par les transports des défenseurs de l'Islamisme, répandroient, agités comme eux de passions noires & turbulentes, le vertige & l'épidémie dont ils seroient infectés. L'adresse & l'hypocrisie étoient désormais inutiles à l'audacieux Mahomet ; il pouvoit exécuter sans crainte ses farouches projets, & se livrer sans retenue à la perversité de ses penchans, à la corruption de ses mœurs, à la fougue des vices qui entraînoient son âme. Le barbare pouvoit se baigner impunément dans le sang de ses ennemis : Apôtre, législateur, monarque, & sacrificateur, il pouvoit passer impunément de crime en crime jusqu'aux forfaits les plus atroces ; se délivrer par des meurtres secrets, ou égorger publiquement quiconque oseroit condamner ses vices, dévoiler ses fourberies, ou divulguer l'excès de ses débordemens. Quel de ses prosélytes eut été assez téméraire pour douter un moment de la sainteté d'un Prophète, qui, maître impérieux des élémens comme des hommes, signaloit sa puissance par des prodiges éclatans ; qui par le ministère d'une intelligence céleste recevoit chaque jour des parties détachées de la nouvelle doctrine, écrites de la main de Dieu lui-même, & dans lesquelles ses actions les plus bizarres en apparence & les plus criminelles, étoient expressément autorisées ? Eh qui dans cette foule d'enthousiastes eut eu le pouvoir ou l'audace de se refuser

aux mouvemens tumultueux qui agitoient tous les esprits, à ces transports qui s'accroissant par le trouble de chaque particulier, augmentoient l'effervescence du délire général ? Quel d'entr'eux eut pu méconnoître le caractère d'Envoyé de Dieu dans celui qui régnoit avec tant d'empire sur les cœurs & les âmes, dont la voix calmoit ou excitoit, à son gré, les passions les plus violentes ; qui élévoit ses auditeurs au-dessus de l'humanité ; qui peignoit avec tant de majesté les attributs & les vertus de l'être unique & suprême ? N'étoit-ce pas à mahomet que les Arabes devoient la connoissance d'un Dieu jaloux, terrible, implacable dans sa colère, & toujours altéré du sang des incrédules, dont il donnoit par avance les trésors & les possessions aux disciples de l'Alcoran ? Tout autre qu'un Apôtre eut-il pu persuader à des hommes qui n'avoient point succé le lait des tigres ni des ours, que c'étoit appaiser le ciel, & s'assurer une éternité de plaisirs & de volupté dans tous les genres, que de massacrer quiconque ne s'empresseroit pas d'embrasser l'Islamisme ? C'étoit donc obéir à dieu que d'aller, dociles à la voix de Mahomet, exterminer les peuples mécréans, ravager leurs contrées, usurper le sceptre de leurs Rois, & les précipiter dans la nuit du tombeau, ou dans l'horreur de l'esclavage.

Quelle digue opposer à ce torrent impétueux ? Les peuples de l'Asie & de l'Afrique réunis s'efforceront en vain d'arrêter dans sa course cette troupe de forcenés. Poussés par le fanatisme, entêtés du dieu de Mahomet qu'ils croient honorer à force de carnage, la résistance ne sera qu'augmenter les flots de sang qu'ils auront fait couler. Elle accroîtra la violence de leurs sacrilèges succès, & hâtera la propagation des nouvelles erreurs. Bientôt l'épidémie étendant sa funeste influence de Médine & de la Mecque qu'elle aura dévastées, passera de ville en ville jusqu'aux extrémités de l'Inde ; & son venin actif accablera la liberté, portera le ravage & la désolation dans tous les lieux où il pénétrera. Encore quelques jours, & l'on verra les sectateurs de l'ambitieux Mahomet

échauffés, éclairés des flammes du fanatisme, se partager la Grèce qu'ils auront dépeuplée, donner de tyranniques loix à l'Asie effrayée, & subjuguier par la force des armes & la terreur des superstitions les peuples Africains. heureuses les contrées que des mers orageuses sépareront des enthousiastes armés par Mahomet ! Heureuses les nations que leur éloignement pourra mettre à l'abride ce cruel fléau ! & plus heureux les Souverains qui n'auront point à combattre contre les étendards de l'Islamisme, ni à redouter les usurpations de l'Empire du Croissant !

Mais quelles mers sont assez vastes, quelle distance assez considérable pour arrêter les pas de l'horrible fanatisme ? Le fanatisme n'est-il pas cette infernale Athé qui marche sur la tête des hommes ? le fanatisme n'est-il pas, comme la peint le Poëte, ce monstrueux géant dont les pieds touchent aux enfers, & qui cachant sa tête dans les nues, porte ses avides regards sur la terre, où il exhale sans cesse son souffle empoisonné ? N'est-ce pas lui qui plus prompt que la foudre, & plus dangereux qu'elle, parcourt dans un instant toutes les parties du globe, & répand en même tems de l'un à l'autre pôle le fiel qui le dévore ? Du fond de l'Orient, où, à force d'impostures, d'illusions, de crimes il avoit fondé l'Islamisme, ne l'a-t'on pas vû passer chez les nations Européanes, & secouer sur elles ses flambeaux homicides, inviter par la voix de quelques enthousiastes, les peuples trop crédules à rompre les liens de la fidélité qu'ils devoient à leurs Souverains ? Et sans avoir recours au fanatisme, que ne peut point l'excès d'un zèle trop ardent sur l'imagination des hommes ! A ses cris, au prestige de ses motifs, à la rigueur de ses maximes, au zèle saint qui paroissoit l'animer, les Puissances se sont liguées, les Rois ont quitté leurs trônes, ils ont uni leurs armes ; suivis de nombreux bataillons ils ont abandonné leurs Etats dépeuplés, pénétrés de religion & croyant obéir au ciel, ils ont été se perdre, eux, leurs couronnes, leurs Sujets, dans ces vastes déserts où les avoient conduits un zèle respectable, mais trop souvent mal secondé.

Guerriers trop imprudens, respectables Hermites, ce fut là votre ouvrage ; peuple pieux, mais trop aisés à émouvoir, vous crûtes obéir à Dieu, & trop foibles pour soutenir une si belle cause, trop entraînés par vos passions, trop indisciplinés pour seconder le zèle & la valeur de vos augustes Chefs, vous allâtes, remplis d'une trompeuse espérance, engraisser de votre sang les champs de la Palestine. Heureux ceux qui en périssant dans ces malheureuses contrées, purent se flatter d'obtenir la palme de martyre.

CHAPITRE XXIV.

Continuation du même sujet.

DE TOUS les hypocrites, de tous les usurpateurs qui ont affligé la terre, Mahomet a été celui qui a le mieux connu par quels moyens & jusqu'à quel degré il est possible d'abuser de la crédulité publique, & d'exciter dans une nation ignorante & superstitieuse les transports forcés d'un zèle outré, d'une dévotion mal dirigée & mal conçue : aussi quel autre s'est jamais servi plus adroitement du masque de la religion pour séduire, égarer & enchaîner les hommes ? Ce ne fut, comme je l'ai dit, qu'après avoir donné aux Arabes, ses prosélites les idées les plus fausses de Dieu, du culte qu'il exige de nous, du zèle que la Religion doit inspirer, des délices du paradis, &c. qu'il irrita leurs passions par le levain du fanatisme. *Fidèles Musulmans, Dieu vous ordonne par ma voix de tirer le glaive contre tout incrédule, contre tout infidèle qui refusera d'adopter les vérités que j'annonce ; vous pouvez sans remords vous abreuver du sang des hommes ; n'épargnez que vos frères, les disciples du Prophète ; allez, frappez ; Dieu guidera vos coups ; tuez, exterminatez quiconque osera résister à l'évidence de votre religion, ou à la force de vos armes.*

A ces terribles paroles, on eut dit qu'une furie vomie des enfers, agitoit ses serpens sur les soldats enthousiastes de Mahomet. Dévorés de la soif des combats, ils ne respirent plus que la destruction, le meurtre, le carnage : chacun d'eux aussi cruel aussi féroce que l'implacable Ali, brûle d'impatience de signaler son

zèle par le crime, le viol, le brigandage & les assassinats. Qui pourra compter les victimes que les Barbares immoleront ? Qui pourra compter les esclaves qui périront dans les fers Musulmans ? Quel homme, eut-il autant de langues que l'ange du septième ciel, pourroit raconter les erreurs & les superstitions que produisit alors cette fermentation, & que l'ardente imagination des Orientaux a depuis si fort multipliées ? Il ne nous faut pas moins que l'évidence des preuves, le poids de l'autorité des sectateurs eux-même de l'Islamisme, pour nous persuader que l'absurde vision dont je viens de donner le récit, a été la trop funeste source des maux & des ravages qui pendant cinq à six siècles ont dévasté l'Orient. Il est vrai que Mahomet avoit fait précéder l'étrange relation de ce voyage céleste de bien des fables, de bien des fourberies, d'une étonnante quantité de superstitions ; mais ce fut cette dernière imposture qui acheva de troubler l'esprit des Arabes : elle fut le signal de la haine des Croyans contre les infidèles. Ce fut elle qui aiguïsa les glaives des combats, qui forgea les chaînes de la servitude, qui cimentait le trône du despotisme, qui arma avec tant d'inhumanité les citoyens de la même patrie, & les particuliers de la même tribu les uns contre les autres : ce fut elle qui rompant tous les liens de la nature, fit périr le fils par les mains du père, le père par le glaive du fils, le frère sous le poignard du frère ; ce fut elle qui ranima la rage des tyrans, la fureur des bourreaux, l'atrocité des parricides. A ces traits, à ces horribles traits, qui pourra méconnoître l'exécrable fanatisme ? Qui pourra le méconnoître à ces traces souillées du sang des parricides, ou du moins aux accusations non moins affreuses de parricide qu'il dicte aux frénétiques, agités de ses convulsions ? Eh ! quel autre que lui eut pu persuader de nos jours à une ville entière, d'accuser un vieillard, le plus vertueux des citoyens, le plus doux, le plus tendre des pères, d'avoir étranglé de sang froid, & je ne sçais sur quel prétexte de zèle & de dévotion, son fils, jeune homme plein de force, & dévoré depuis quelques années, de l'ennui de la vie ? Quel autre que le

fanatisme.... Mais jettons un voile officieux sur cette scène d'horreur. Laissons au spectre de Calas, le soin d'effrayer l'imagination du cruel qui l'assassina. O mes amis ! ô mes concitoyens, puissent l'Europe & la Terre, puissent les races futures oublier votre erreur !

Ouvrez les annales du monde, lisés, & vous verrez que tels ont toujours été les excès du fanatisme, ses progrès, sa trop cruelle histoire. Combien, plus redoutables doivent être les effets de ce farouche enthousiasme, quand un gouvernement tel que celui que Mahomet a établi, est fondé sur une religion toute superstitieuse ? Ne faut-il pas que cette religion rende, par principe de zèle, le peuple ennemi irréconciliable du genre humain ? Eh ! comment les prosélites de Mahomet n'eussent-ils pas été cruels & sanguinaires ? Outre l'atrocité des dogmes de la nouvelle religion, il leur étoit expressément enjoint de massacrer les incrédules ; & tous ceux qui mouroient les armes à la main, étoient assurés d'une éternité de bonheur. D'ailleurs, quel paradis que celui que Mahomet promet à ses sectateurs ! Le plus capable de toucher, d'émouvoir, d'enflammer des âmes sensuelles : une immortelle volupté, des fruits délicieux, des *Houris* toujours neuves & toujours ravissantes, une vigueur inépuisable, des plaisirs sans interruption & sans satiété. Mais cette volupté, ces fruits, ces brillantes Houris, ces plaisirs continus, n'étoient promis qu'à ceux qui par la force & le nombre de leurs exploits, auroient signalé leur zèle : le ciel étoit fermé aux lâches & aux cœurs trop compatissans. Ce fut ainsi que les anciennes Scandinaves, fatigués de la simplicité de leur religion, associèrent à l'être suprême le sanguinaire *Odin*, idole mille fois plus féroce que l'antique *Moloch*. Bientôt ils ne connurent plus d'autre dieu que le fier Odin. Lui seul méritoit, suivant eux, l'hommage des mortels, parcequ'il étoit sévère, terrible & toujours occupé à verser le sang des hommes : aussi croyoient-ils l'honorer par les noms de *Pere du carnage*, *Dieu depopulateur*, *agile*, *incendiaire*, *inflexible*,

bruyant. Comme ils pensoient que le plaisir le plus doux pour Odin, étoit celui de désigner & de compter lui-même ceux qui devoient périr dans un jour de bataille ; avant que d'engager le combat, ils promettoient solennellement de sacrifier un certain nombre de victimes humaines à cette sombre divinité ; parceque, disoient-ils, ces hommes immolés sont le droit sacré d'Odin. Quel puissant aiguillon excitoit la valeur de ces anciens Danois ? Quel sentiment sublime élevoit leur courage ? C'étoit le fanatisme ; c'étoit l'idée folle & superstitieuse qu'ils se formoient d'Odin ; c'étoit l'ambition de plaire à ce Dieu destructeur, qui ne prodiguoit ses faveurs qu'à ceux qui périssoient dans le feu des combats. Ils étoient persuadés que les âmes des guerriers tués sur le champ de bataille, étoient reçues avec distinction dans la céleste *Valhalla*, où Odin les combloit des plus brillantes récompenses ; & ces récompenses étoient des éloges éternels sur leur bravoure, & la liberté de rester perpétuellement assis à la table d'Odin. C'étoit là le principe toujours actif, toujours pressant de l'héroïsme des Danois ; c'étoit cette douce espérance qui troubloit leur imagination au point que dans la chaleur du combat, dans le feu de la mêlée, ils croyoient voir Odin lui-même ranimer la fureur des combattans, frapper ceux qu'il avoit dévoués à la mort, & emporter leurs âmes dans l'immortelle *Valhalla*.

Si l'ambition de mériter d'aussi grossières récompenses avoit tant de puissance sur le cœur des Scandinaves ; à combien plus forte raison le ciel promis aux sectateurs de l'Islamisme devoit-il remplir leurs âmes d'héroïques sentimens ? Car il faut avouer que, malgré sa bisarrerie, le paradis de Mahomet ne laissoit pas d'être flatteur pour des peuples corrompus, & qui ne connoissoient que les plaisirs des sens, ne respiroient que pour jouir, ne soupiroient qu'après la volupté. Aussi l'Apôtre de Médine eut à peine donné à ses imbéciles disciples une légère idée des agrémens & du bonheur qu'ils goûteroient dans la vie future, que, transportés d'un zèle dévorant, ils ne songèrent plus qu'à marcher dans la carrière

qui leur étoit ouverte : dangers, combats, supplices, rien ne les arrêta, rien désormais ne fut capable de ralentir leur ardeur meurtrière. En effet, comme le fanatisme étoit le grand ressort que Mahomet faisoit mouvoir, l'intérêt étoit l'ame qui donnoit à ce fanatisme le degré de chaleur & de vivacité qu'il importoit au faux Prophète de lui donner pour arriver au but où il tendoit. L'intérêt, ce mobile puissant des actions humaines, est mille fois plus fort, uni au fanatisme, que toutes les passions ensemble dans leur plus grande effervescence. C'est lui qui crée, qui soutient, augmente, & rend contagieux l'enthousiasme des fanatiques. Sans l'intérêt le fanatisme ou n'existeroit point, ou s'évanouiroit, & se consumeroit bientôt par sa propre activité : sans principe, sans objet, comment pourroit-il être épidémique ? Comment pourroit-elle durer cette flamme brûlante qui gagnant de proche en proche, se nourrit de son propre feu, & qui au lieu de s'affoiblir en s'étendant, prend de nouvelles forces à mesure qu'elle se communique ? Si ce n'eut été l'intérêt qu'elle auroit pu être jadis la cause de l'ivresse des Corybantes, qui s'irritoient à mesure de la violence des coups qu'ils frappaient sur leurs tambours, & qui après d'effrayantes convulsions, des heurlemens affreux finissoient par s'immoler eux-mêmes ? Si ce n'eut été l'intérêt, quel eut été le principe des transports des Bacchantes, qui s'animant par degrés à la lueur de leurs thyrses enflammés, passoient de folie en folie, jusqu'aux derniers excès de la fureur ? Les uns étoient intéressés à faire respecter le culte de Cybelle, & les autres à célébrer les orgies de Bacchus par des fêtes licentieuses, & très-souvent mêlées des plus infâmes prostitutions.

Mahomet agissoit par le même motif : je veux dire, que par le fanatisme, il vouloit aveugler ses prosélites & troubler leur raison, au point de les rendre inaccessibles à la crainte, sévères & cruels jusqu'à la barbarie, invincibles à force de témérité. Son dessein étoit encore de les rendre si superstitieux à son égard, qu'ils

n'osassent jamais ouvrir les yeux sur sa conduite ; ou que, s'ils étoient frappés de l'énormité des crimes que l'intérêt de sa gloire le forceroit de commettre, ils les regardassent comme autant d'actes de rigueur que le ciel lui prescrivoit, & les excès de ses débordemens comme des preuves éclatantes de la faveur de Dieu, qui ne permettoit qu'à lui seul de violer les loix les plus sacrées, de se livrer à des amours adultères, de former des liens incestueux, & de s'unir indistinctement avec toutes les femmes qui exciteroient dans son cœur des désirs trop pressans.

Je n'ai rapporté de la vie de Mahomet que les traits qui m'ont paru les plus propres à prouver la justesse de mon observation au sujet de l'utilité qu'un homme de génie peut retirer de l'absurdité même des superstitions reçues. J'avois dit, [Chap. XIII](#), que le plus sûr moyen d'éclairer & de policer un peuple devenu stupide & corrompu à force de superstitions, étoit, à mon avis, de lui faire adopter des superstitions moins grossières & plus séduisantes que ses anciennes erreurs, analogues à son caractère, à ses passions, à ses penchans, & toutes relatives à la législation qu'on vouloit établir & à la nature du gouvernement qu'on se proposoit de fonder. Par les faits que j'ai racontés je crois avoir prouvé que ce moyen fut celui que Mahomet mit en usage ; ambitieux, & instruit du caractère des Arabes, il n'avoit pas d'autre route à choisir. Il est très-vraisemblable que chez toute autre nation, moins ignorante & moins superstitieuse ; il se fut bien gardé de recourir à tant de visions, à de si fréquens entretiens avec l'Ange Gabriel. L'imposture eut été trop frappante ; mais en Arabie, il pouvoit hasarder tout : ce n'étoit même qu'à force de fourberies, de fictions, de contes, qu'il pouvoit persuader le merveilleux de sa mission. Sans l'autorité des miracles, sans l'intervention expresse d'une intelligence céleste, ses loix & sa doctrine eussent été mal reçues par des hommes accoutumés à construire de leurs mains, à voir, à adorer & à entretenir chaque jour une foule de dieux. D'ailleurs, entièrement livrés au brigandage & aux débordemens,

les Arabes n'avoient aucune idée, ou dumoins, il n'avoient qu'une idée très-imparfaite de Dieu, du paradis, de l'ame, de la vie future : ils n'aimoient, ne connoissoient, & ne goûtoient que les plaisirs des sens ; ils ne concevoient rien au-dessus de ces plaisirs. Pour leur plaire il falloit donc que la doctrine de Mahomet tint un peu à ce goût général & dominant pour la sale débauche. Le luxe & la licence avoient jetté les Spartiates dans la plus honteuse anarchie, quand Licurgue entreprit de leur donner une sage législation & de les ramener à la vertu : il y parvint : ses loix même étoient très-sévères ; mais elles permettoient le vol ; elles permettoient aux jeunes filles de Lacédemone l'indécence des vêtemens ; car enfin, il falloit bien pour réussir, que Lycurgue se rapprochât par quelque'endroit des mœurs des anciens Spartiates.

Comme je n'ai parlé de Mahomet que pour montrer les avantages & les dangers de la superstition ; il me suffit d'avoir suivi ses pas depuis sa naissance jusqu'à l'instant où il est parvenu à fonder par le secours de l'erreur & de l'imposture, l'Islamisme & un vaste Empire sur les débris des superstitions de ses contemporains ; il ne me reste plus qu'à examiner la cause qui rendit ses sectateurs si indulgens pour ses crimes & pour ses vices.

CHAPITRE XXV.

Cruauté de Mahomet. Stupidité de ses Disciples.

PARCE qu'un homme en a tué beaucoup d'autres, il ne s'ensuit pas toujours qu'il soit cruel, sanguinaire, inhumain. Il faut avant de décider, examiner dans quelle position il s'est trouvé. voilà ce que répondent les Musulmans, quand on leur parle de l'excessive sévérité de leur Prophète. Peuvent-ils le justifier ? Y a t'il quelque situation, à moins que ce ne soit celle de la défense de soi-même qui excuse le meurtre ? Le fondateur de l'Islamisme étoit-il dans ce cas ? Non ; mais ces actes de barbarie le rendoient respectable ; son ardeur à les commettre, persuadoit au peuple qu'il étoit autorisé par le ciel, qui lui avoit donné le droit de vie & de mort sur les Croyans ainsi que sur les infidèles, & tout cela tournoit au profit de ses vues. Mais, usa-t'il souvent de ce droit de vie & de mort ? On est assez dans l'habitude en Europe de regarder Mahomet comme le monstre le plus féroce qui ait paru sur la terre. On croit qu'il a été plus inhumain que Phalaris, plus atroce que Néron, Commode, & tant d'autres scélérats, dont les noms, pour l'honneur de l'humanité, devraient être effacés des fastes de l'histoire. On se trompe pourtant, il y a bien de la différence de lui à ces Tyrans. Mahomet, il est vrai, a répandu beaucoup de sang ; il a sacrifié à son ambition un très-grand nombre de victimes ; mais beaucoup moins qu'on ne le pense, & qu'il eut pu en immoler. Il est bon d'observer encore, qu'à quelques homicides près, il n'a été cruel que dans des circonstances où il étoit bien difficile qu'il épargnât, sans se perdre lui-même, ceux qu'il faisoit assassiner. Veut-on qu'un

conquérant, que le Fondateur d'un Empire & d'une religion telle qu'est l'islamisme, ait toujours de la douceur, de l'équité, de la modération ? Veut-on qu'il laisse exister, au milieu d'une foule docile & qui lui est dévouée, quelques incrédules remuans & hardis, qui couvriront de ridicule, ses miracles, ses prophéties, ou qui dévoileront les vrais motifs de son zèle apparent, de son feint enthousiasme, & qui feront connoître le danger de ses préceptes, l'imposture de ses recits ? Que seroit devenu Mahomet ? Que seroit devenue sa doctrine ? Dans quel nouvel abîme d'idolatrie & de corruption les Arabes, ses disciples, feroient-ils retombés, s'ils se fussent doutés de la fourberie de leur Prophète, de ses desseins, de ses vues, du mépris qu'il faisoit & du ciel & des hommes ? D'ailleurs, pour aller jusqu'au trône, Mahomet n'avoit plus qu'un très-petit espace à franchir, & il falloit ou renoncer pour toujours à s'y asseoir, ou répandre le sang de quelques obstinés qui vouloient absolument l'empêcher d'y monter. Quel parti devoit-il prendre ? Il choisit le plus sur, parcequ'il vouloit regner ; & voilà quelle à été la véritable cause des meurtres dont il s'est couvert. Toutefois est il bien prouvé qu'il en ait commis autant qu'on le dit ? Il s'en faut, si l'on retranche de la nombreuse liste de ses assassinats, la quantité prodigieuse de Mécréans, que ses soldats ont égorgés, ou pour les convertir à l'Islamisme, ou sur le refus qu'ils ont fait de se convertir. Quant à ceux qu'il a tués lui même de sang froid, ou qu'il a fait tuer, je n'en trouve dans tout le cours de sa mission apostolique & conquérante, que sept cens vingt, ou sept cens vingt deux (car le nombre n'en est pas exactement fixé, même par les Docteurs Mahometans). Or, de ces sept cens vingt-deux victimes, il n'y en a presque aucune que Mahomet n'ait fait mourir pour des raisons qu'il trouvoit très-plausibles, & qu'il avoit grand soin de faire expressément approuver par l'Ange Gabriel.

Le premier de ceux qui périrent par ses coups, ou par ceux de son fidèle Omar, fut un de ses disciples, homme très-inconsidéré, & qui avoit osé appeler à Omar, d'une sentence que l'Apôtre

venoit de prononcer. Omar ne jugea point l'appel ; mais de son cimetère il fendit en deux l'appellant, pour le punir de n'avoir pas voulu acquiescer à la décision d'un Juge aussi intègre & aussi éclairé. Mahomet fut si content de cette décision, qu'il donna à Omar le surnom d'*Al Faruk* ou de *Séparateur*; puisqu'il sçavoit si bien, dit-il, distinguer le vrai d'avec le faux. Les Musulmans sont encore assez embarrassés de décider quel des deux a été le plus admirable dans cette occasion ; d'Omar, qui a montré une si sainte indignation contre un homme qui osoit douter de l'équité du Prophète, ou de Mahomet qui en approuvant ce meurtre, a fait si éminemment connoître son amour pour la justice & la certitude où il étoit de l'équité de ses jugemens.

La seconde victime immolée à la gloire de Mahomet étoit bien plus coupable, il étoit important qu'elle périt. Mahomet récitoit quelques versets de l'Alcoran, très-sublimes comme ils le sont tous. Al-Nodar, jeune incrédule, écouta fort attentivement ces versets, & sortit : on lui demanda quel étoit le sens des paroles que Mahomet venoit de prononcer. L'impie répondit en jurant, qu'il n'y entendoit rien, & que l'Apôtre se mocquoit de débiter d'un air si grave, de si mauvais contes de vieille. On sent combien Mahomet étoit intéressé à ne pas laisser impunis des propos aussi licentieux. Dès le soir même il fit égorger Al-Nodar, & tous dirent : *le Prophète a bien fait ; loué soit le Prophète qui a vengé le ciel, auteur de l'Alcoran.*

Okba ne pouvoit éviter la mort qu'il avoit bien méritée. Mahomet n'étoit encore qu'un particulier ordinaire, qu'Okba l'entendant parler de ses vues de réformation, eut l'insolence de lui donner un coup de pied, & de lui cracher au visage ; Mahomet lui jura qu'il se vengeroit dans la suite, & qu'il lui couperoit la tête. Il lui tint parole ; car Ali lui coupa la tête par ordre du Prophète. Il eut réellement été fort indécent, disent les Musulmans, que Mahomet publiquement reconnu Prophète &

maître de l'Arabie, eut laissé exister un homme qui l'avoit si cruellement outragé ; la vie de l'impie Okba blessoit évidemment la religion.

Mahomet invita les Juifs établis à Médine, d'embrasser l'Islamisme : ils rejettèrent l'invitation. Le Prophète irrité, leur fit la guerre ; ils furent obligés de se rendre à discrétion, au nombre de sept cens, & la discrétion de l'Apôtre fut d'ordonner qu'on les massacraât tous, sans distinction d'âge ni de sexe. Ces Juifs étoient fort riches ; Mahomet réfléchit, & leur laissa la vie, à condition qu'ils lui remettroient tout ce qu'ils possédoient, & qu'ils s'en iroient exactement tout nus ; ce qui fut strictement exécuté. Il n'y a point de Derviche qui puisse retenir ses larmes à ce trait de clémence de Mahomet ; ses disciples pensèrent comme les Derviches, & ils ne pouvoient assez admirer la douceur de l'Apôtre, qui maître de prendre les biens & la vie de 700 Juifs, s'étoit contenté de s'emparer de tous leurs biens, leur avoit laissé la vie, & même la liberté d'embrasser l'Islamisme.

Caab, Poëte satyrique, ne se contenta point d'être incrédule, il eut la témérité de faire des vers très-mordans contre le Prophète & contre l'Alcoran, double atrocité qui méritoit, suivant les sectateurs de Mahomet, les plus cruels supplices. Mahomet fut cependant plus doux que ne l'eussent été ses prosélites ; il fit seulement assassiner Caab, qui fut trop heureux de ne pas périr d'une mort plus violente.

L'Islamisme faisoit de rapides progrès ; tout le monde croyoit, toutes les villes de l'Arabie ouvroient leurs portes au Prophète ; un seul Arabe, Sofian, résista au torrent, & entreprit d'arrêter les armes de l'Apôtre. Mahomet envoy à poignarder Sofian, & sa troupe fut dispersée. Les Musulmans eussent bien désiré que le Prophète, moins indulgent, eut exterminé les complices & les soldats de Sofian, mais plus humain qu'eux Mahomet fut satisfait du sang du plus coupable.

Saad, l'un des Généraux de Mahomet, fut envoyé contre les Koréid'hites, qui renfermés dans une forteresse s'y défendirent pendant vingt-cinq jours ; mais ils furent alors obligés de se rendre. Saad les prit, les enchaîna, & décida que les hommes seroient passés au fil de l'épée, que les femmes & les enfans seroient esclaves, & que leurs biens seroient partagés entre le Prophète & ses sectateurs. On amena cette foule de malheureux devant l'Apôtre, qui s'écria que *Saad avoit prononcé un jugement divin*, & en conséquence il fit massacrer sous ses yeux sept cens Koréid'hites ; les femmes & les enfans furent tous emmenés en captivité. Les disciples de Mahomet furent d'abord surpris de cet acte de rigueur ; on dit même que quelques-uns d'entr'eux trouvèrent un peu dur ce massacre ordonné & exécuté avec tant de sang froid ; mais le Prophète les convainquit sans peine de la grande équité de cette exécution ; il leur prouva que les Khoréid'hites ayant été sommés de se rendre de la part de l'Envoyé de Dieu, & ne s'étant point soumis tout de suite, ils avoient été rebelles à Dieu lui-même, contre lequel ils avoient eu l'exécrable audace de combattre ; que ce crime étant irrémissible par sa nature, c'eut été en lui un crime plus grand encore, s'il eut pardonné à ces sept cens coupables. La force de cet argument pénétra si fort les partisans du Prophète, qu'ils s'étonnèrent de ce que les femmes & les enfans des Khoréid'hites, qui avoient en quelque sorte partagé leur faute, ne partageoient pas aussi leur châtiment. mais il falloit que Mahomet laissât toujours, même dans ses vengeances, échapper quelque trait d'indulgence & de générosité. Les Musulmans ne manquent pas de célébrer par de grandes réjouissances l'anniversaire de ce pieux massacre.

Salam étoit un Juif fort indiscret, & qui osa insulter Mahomet au sein de ses triomphes ; Mahomet simple particulier eut méprisé peut-être les injures du Juif ; mais Apôtre, il eut manqué au respect qu'il se devoit, s'il eut laissé une telle licence impunie ; il

fit égorger Salam, & cet acte de justice fut & est regardé encore comme une des actions les plus illustres de son apostolat.

Huit Oraïnites vinrent à Médine, & embrassèrent l'Islamisme ; ils y demeurèrent quelques tems ; mais trouvant que l'air de la ville ne leur convenoit pas, ils se retirèrent à la campagne, dans le lieu où passaient les troupeaux de Mahomet, & par son ordonnance ils burent du lait de ses chamelles, & même de leur urine pour se guérir, faveur que tout Arabe eut payé de son sang. Mais par la plus noire ingratitude ils s'enfuirent, & emmenèrent les chameaux. Le Prophète informé du vol, envoya à la poursuite des Oraïnites ; ils furent pris & conduits aux pieds de Mahomet. Il leur reprocha l'atrocité de leur crime, leur fit voir combien il étoit affreux de voler les chameaux d'un Apôtre, qui, comme tout le monde le sçavoit, appartenoit au ciel, lui & conséquemment tout ce qu'il possédoit. Ensuite pour expier cette horrible profanation Mahomet fit couper les pieds & les mains des huit Oraïnites, leur fit crever les yeux, & les fit attacher à des croix, où ils expirèrent. Cet exemple qui, comme on voit, étoit un peu sévère, inspira aux Musulmans le plus grand respect pour les chamelles de Mahomet, & pour tout ce qui lui appartenoit. Les Derviches, toutes les fois qu'on leur a pris, ou qu'on veut leur prendre quelque chose, ont grand soin de citer la punition des Oraïnites ; & comme ils prétendent appartenir aussi directement au Prophète, que ces chamelles appartenoient à Mahomet, cette autorité ne manque pas de faire une très-grande impression sur l'esprit du Cadix.

Osair, homme ambitieux, vindicatif & fort entreprenant, résolut de venger le meurtre de Salam ; il souleva par ses clameurs les Juifs de Khaibar, qui éblouis par ses promesses, le nommèrent leur chef. Mahomet averti du complot, envoya Abd'allah vers l'impie Osair. Abd'allah suivi de trente hommes, l'attira dans une embuscade, le perça de son épée, & massacra les Juifs de

Khaibar. Dans cette occasion, Mahomet ne fit que se défendre contre Osair ; qui avoit mérité le sort qu'il éprouva.

Les Mecquois avoient longtems résisté à la force & aux exhortations du Prophète ; mais enfin ils firent, à l'exemple du reste de l'Arabie, obligés de se soumettre. Mahomet se rendit maître de la Mecque ; sa victoire fut ensanglantée par le massacre d'une foule de malheureux immolés à la gloire de la nouvelle religion. Après ces premiers momens de carnage, Mahomet parut tranquille, & la fureur de ses partisans assouvie. Il déclara même publiquement que désormais la Mecque seroit un azile inviolable. Cependant après avoir été solennellement inauguré sur la colline d'Al-Safar ; après avoir reçu le serment de fidélité du peuple, le ciel lui rappella le souvenir de quelques anciennes injures, & il jura au même instant de retracter sa promesse ; non qu'il ne put oublier des outrages ; mais pour venger le culte qu'il avoit établi, & pour donner un exemple capable d'effrayer à jamais les impies. Il proscrivit donc ceux qui avoient témoigné le plus d'animosité contre lui. Quelques-uns des proscrits obtinrent grâce ; car quel homme, disent les Musulmans, fut plus doux que notre Prophète ? On n'est pas d'accord sur le nombre de ceux qui furent égorgés. On sçait seulement que Mahomet fit poignarder Mekias, qui outre ses anciennes fautes, avoit eu la témérité de boire du vin, malgré la défense expresse que Mahomet venoit de faire de cette liqueur. Abd'allah, fils de Kathal, joignoit à un débordement scandaleux une irréligion outrée ; il avoit tué un Musulman, & il menoit avec lui deux prostituées qui chantoient publiquement des vers satyriques contre Mahomet : il fut proscrit, comme il le méritoit : il alla se cacher dans l'intérieur de la Caaba ; il y fut découvert, & tué par ordre du Prophète, qui avoit le privilège de violer les asyles, quand il étoit question de faire exécuter ses ordres. Ses sectateurs, même les plus zélés, murmurèrent, & trouvèrent barbare cet homicide, commis dans le sanctuaire le plus sacré de la terre. Mahomet leur déclara qu'il avoit reçu une permission

particulière de violer l'immunité de la Caaba pour une heure. Les Musulmans admirèrent les privilèges de l'Apôtre, & gardèrent le silence.

Al Howaireth, l'un des plus distingués Koreishites, haïsoit Mahomet ; il l'avoit insulté, & l'on assure même qu'il avoit outragé Fatime, & la belle Zeynah ses deux filles chéries : Al Howaireth fut traîné aux pieds de Mahomet. Celui-ci remit son glaive au redoutable Ali, qui d'un coup abattit la tête du brutal Howaireth : grand & mémorable exemple contre les impudiques ! Hareth qui n'avoit ni la naissance, ni le crédit d'Al-Howaireth, avoit tenu aussi des propos insolens contre l'Apôtre. Mahomet fit un signe, & ali abattit de son cimetère, la tête du coupable, dont le nom fut dès-lors en exécration parmi les fidèles Croyans.

Kariba, Ommsaad, & une servante d'Abdallah, expirèrent dans les supplices, sous les yeux, & par ordre de Mahomet, qui punissoit dans la première, l'une des deux prostituées d'Abdallah, ses vices & les vers satyriques qu'elle avoit eu l'audace de chanter ; dans la seconde l'indiscrétion qui lui avoit fait révéler quelques actions secrètes & galantes du Prophète ; dans la troisième, les services qu'elle avoit rendus à son maître, incrédule & proscrit.

Voilà quels furent à peu-près tous ceux que Mahomet se crut obligé d'immoler à sa gloire & aux progrès de sa doctrine, dont ces malheureux retardoient la propagation, autant qu'il leur étoit possible. Le danger qu'il y avoit à les laisser exister ne justifie point Mahomet ; mais ce danger pourroit dumoins prouver que des motifs indispensables l'ont porté, sans être barbare, à des excès de cruauté. D'ailleurs, ces injustices, ces meurtres, ces assassinats, rendoient si respectable celui qui les commettoit ; ses prosélites avoient tant de docilité à les croire expressément ordonnés par le ciel ; & cette erreur étoit si favorable à l'Islamisme, que l'humanité est, en quelque sort, redevable à

Mahomet, de n'avoir pas été plus féroce, & de n'avoir pas grossi les flots de sang qu'il a versé.